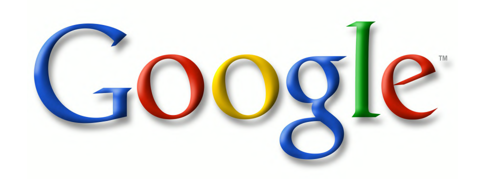
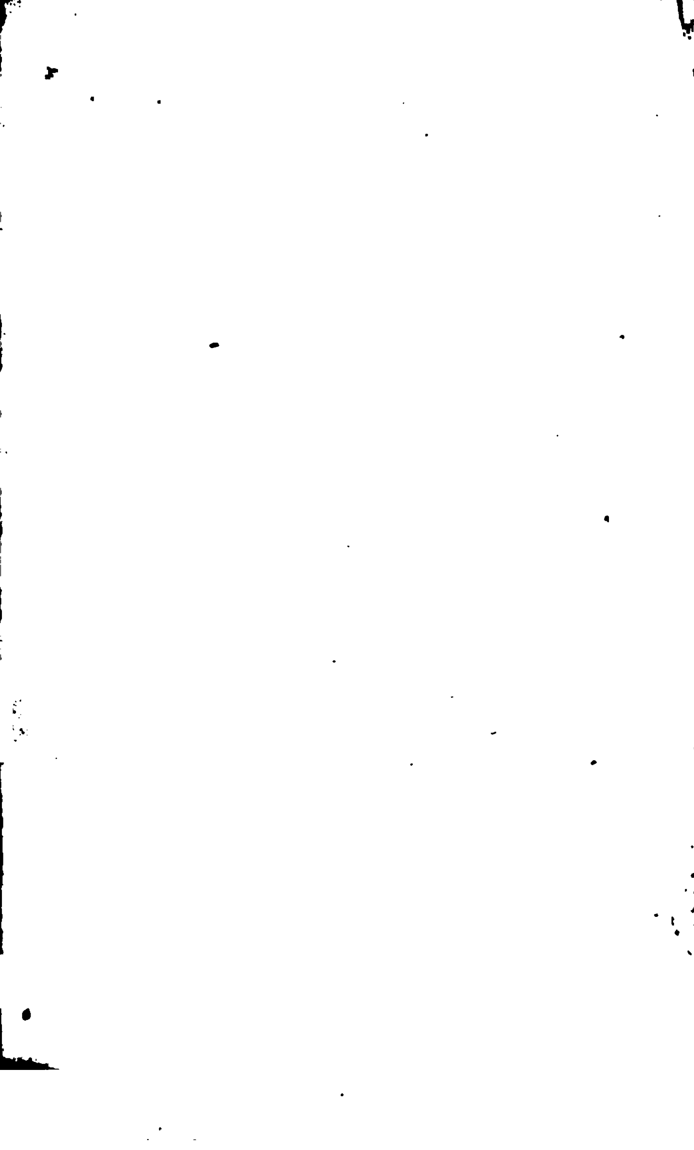
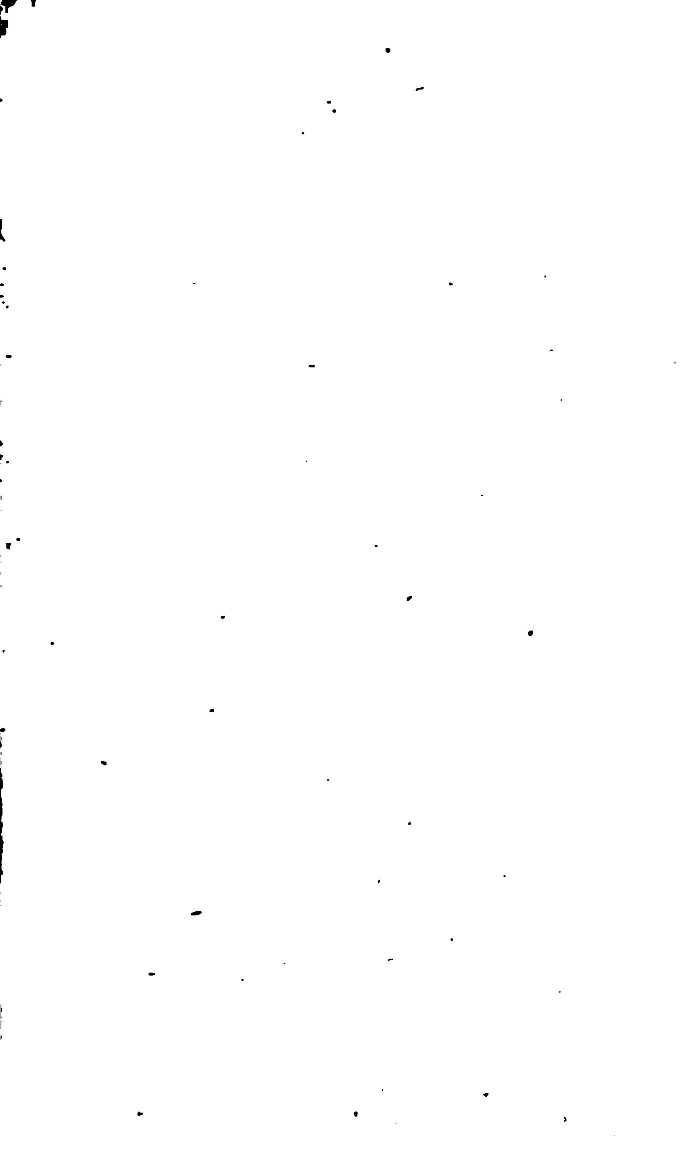




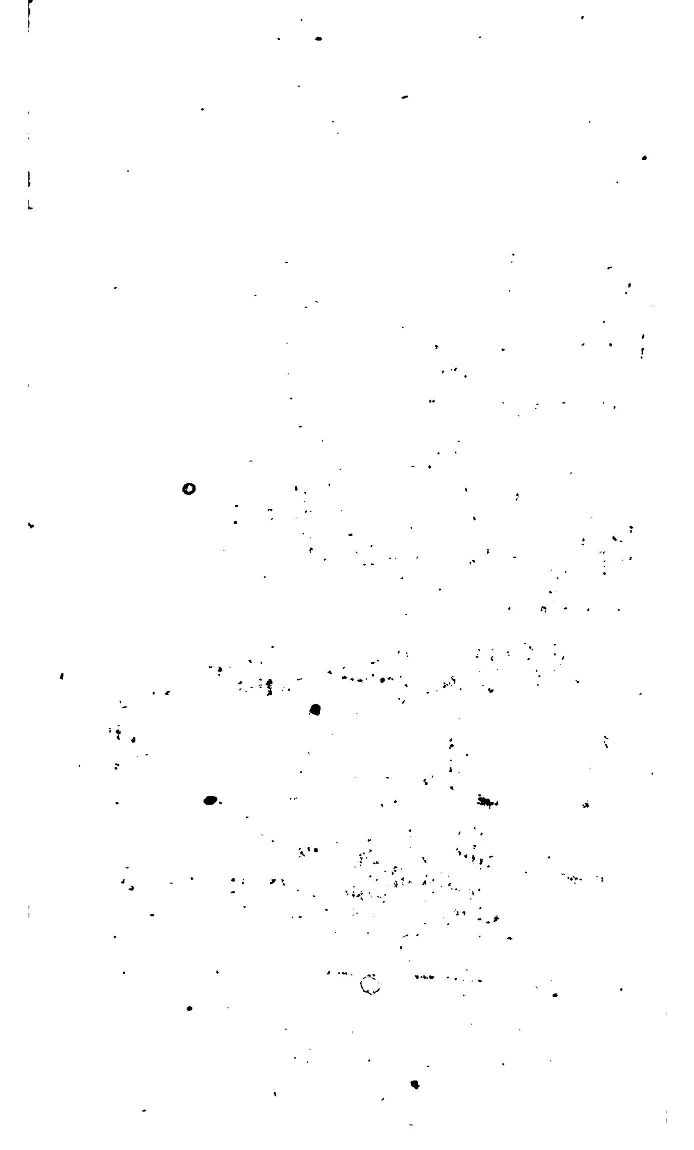

DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA
Taylor Institution.













Quelle pitié de voir que tant d'Auteurs
N'ont travaillé qu'à chaufer les neuf soeurs !
Un feu cruel devore leurs ouvrages.
J'en nommerois qui sont plus malheureux,
Et dont les vers durs, secs, froids, tenebreux,
Sont reservez à de plus grands outrages.

NOUVEAU RECUEIL DES EPIGRAMMATISTES FRANÇOIS, ANCIENS ET MODERNES.

Contenant ce qui s'est fait de plus excellent dans le Genre de l'Epigramme, du Madrigal, du Sonnet, du Rondeau, & des Petits Contes en Vers, depuis Marot jusqu'à present.

Avec la Vie des Auteurs; des Notes Historiques & Critiques; un Traité de la vraie & de la fausse Beauté dans les ouvrages de l'Esprit; des Observations sur l'Epigramme; une Digression sur le Stile Marotique; & les Regles de la Versification Françoise.

Par Mr. B. L. M.

TOME I.



A AMSTERDAM;
Chez les Freres Wetstein.
M DCC XX.

Artibus his lentè properantes fallimus horas,
Et stulti fugimus quas querimur fugere.

Auguſt. Favoriti. Eleg.





AVERTISSEMENT.

Sur cette seconde Partie.

JE ne puis mieux commencer ce second Volume qu'en rendant la justice qui est due aux Auteurs dont il contient les Epigrammes. Plusieurs de ces Messieurs trouveront peut-être que je ne donne pas celles qu'ils estiment le plus. Il se peut même qu'ils en aient composé de très-excellentes que je n'ai point emploiées. Je les prie de croire que je ne demandois pas mieux que de les inserer dans mon livre, si elles m'eussent été connues. Il n'y a rien de perdu & le tout peut-être reparé dans une seconde édition. Je ne me puis flater d'avoir eu en main tout ce qu'il y a de nouveau. Si ces Messieurs veulent y pourvoir d'eux-mêmes en m'adressant d'excellentes Epigrammes, soit de leur façon, soit de leurs amis, j'en profiterai avec plaisir, & je me conformerai à leur volonté ; s'ils veulent qu'on fasse des articles nouveaux avec leurs noms à la tête, ou qu'on les confonde avec les Anonimes.

Les Rangs sont règlez ici au hazard & je n'ai pas dessein de donner la préference à qui que ce soit, ni même l'exclusion aux Auteurs dont je ne publie rien du tout. Mais une chose qui me semble meriter une justification, c'est celle qu'il me reste à dire sur l'article de Mr. Rousseau. Je me suis servi de ses Oeuvres telles qu'elles ont été imprimées à Rotterdam en 1716. & il se trouve qu'il a protesté contre les Editions de Hollande qui sont à proprement parler l'Ouvrage du Sr. Gacon. On sait que ce dernier a fait exprès un voiage de Hollande & y a sejourné près d'un an pour faire Imprimer quantité d'ouvrages impurs & libertins qu'il a mêlés entre les Oeuvres de Mr. Rousseau. Ces Ouvrages sont fort recherchez, quoi que très-licentieux, quant à la matiere, & l'Editeur a sans doute voulu décrier par cet artifice un des meilleurs Poëtes François; mais quand il seroit vrai, ce que je ne crois pas, que Mr. Rousseau dans des moments de saillie auroit fait quelque chose d'approchant; Il n'y a nulle comparaison entre la legereté de celui qui pour se divertir s'exerce sur un mauvais sujet, & le crime d'un homme qui publie de sens froid tout un Volume d'injures, & empoisonne un Recueil de Vers de tout ce qu'il a pu ramasser de plus obscéne & de plus diffamatoire. Je parle avec d'autant plus de certitude, que je pourrois nommer les véritables Auteurs de plusieurs de ces Pieces dont le Sr. Gacon fait un si grand crime à son ennemi. J'ai donc raison d'avertir, qu'il ne faut pas

regar-

regarder cet article comme s'il étoit sorti des mains de Mr. Rousseau. Aïant passé par celles de ses ennemis, il se peut qu'il y ait des Epigrammes défigurées, & d'autres auxquelles il n'a point de part. Je n'aurois pas couru les mêmes risques, si j'avois eu l'Edition de Soleurre qu'il avoue; mais j'ai eu le malheur de ne la pouvoir trouver dans les lieux où ce Recueil a été dressé.

J'ai ajouté en faveur des étrangers un Traité que Richelet a donné autrefois des Regles de la Versification Françoise. Si j'ai un jour un peu de loisir, je donnerai quelque chose de plus exact & de plus réel sur cette matiére. Ce Traité n'est, à le bien apprecier, qu'une ébauche inutile pour ceux qui veulent travailler; mais il ne l'est pas pour ceux qui veulent simplement connoître les regles les plus communes, pour lire les Vers avec quelque discernement.



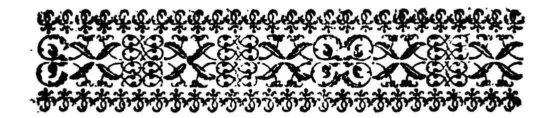
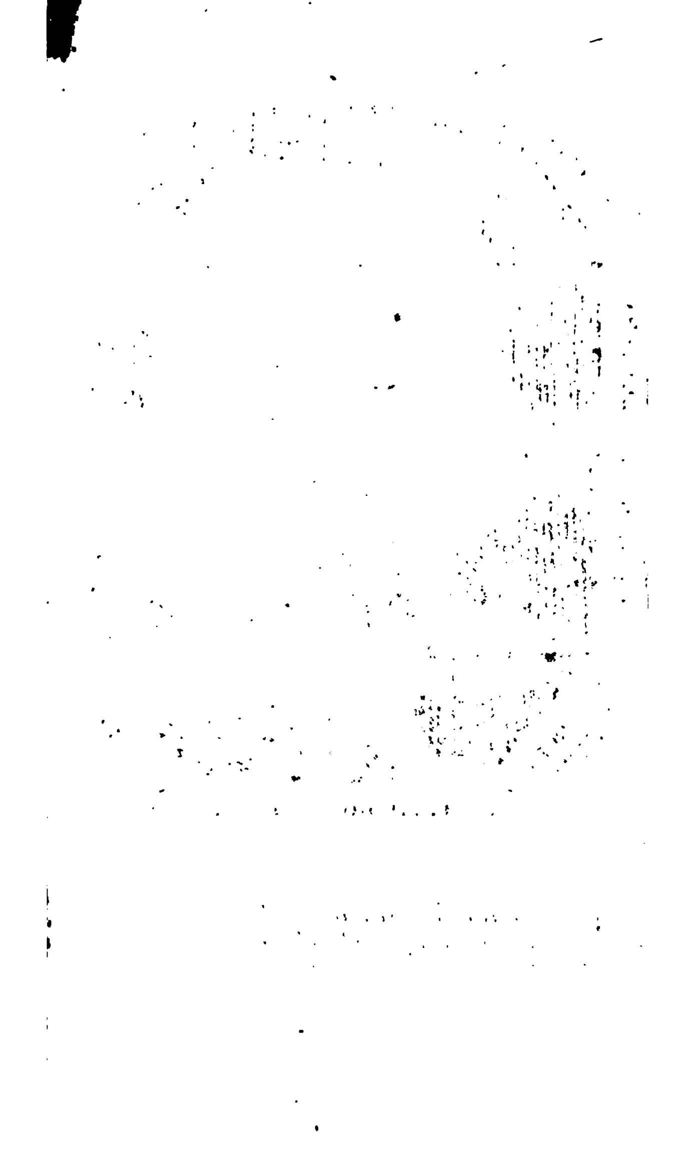


TABLE DES MATIERES.

Livre II.

Livre III.

EPI-





Le Marquis dont tu vois l'air noble et gracieux,
Est un Ministre actif, splendide, officieux,
Desinteressé, ferme, en ressources fertile:
En lui des dons du ciel brille l'heureux concours;
Et ce Mecene de nos jours
En pourroit être le Virgile.



A

SON EXCELLENCE

MONSEIGNEUR

LE MARQUIS

DE

BERETTI LANDI,

MARQUIS

DE CASTELLETTO SCAZZOLO,

COMTE

DE CERRETO,

CHE-

CHEVALIER
DE L'ORDRE DE S. JACQUES,
GENTILHOMME
DE LA CHAMBRE DE LA
CLEF D'OR,
AMBASSADEUR
DE SA MAJESTE' CATHOLIQUE
AUPRE'S DE L. H. P. LES
ETATS GENERAUX DES
PROVINCES UNIES,
ET SON PLENIPOTENTIAIRE
A LA HAYE. &c. &c.

ONSEIGNEUR,

LE LIVRE que j'ai l'honneur de présenter à VOTRE EXCELLENCE *n'est pas indigne de ses regards. Comme*

me je n'y ai presque rien mis de ma façon, il doit m'être permis d'en dire du bien puisqu'à proprement parler, ce n'est qu'un Recueil des pensées les plus délicates & les plus spirituelles d'un grand nombre de nos Poëtes François. Je n'ai pas même tout le mérite du choix. Le gout du public a presque toujours prévenu & déterminé le mien; & si l'on y trouve des piéces encore trop nouvelles pour qu'il ait pu leur donner ses sufrages c'est qu'elles m'ont semblé marquees au même coin que celles qui avoient déja son approbation. Ainsi je crois avoir lieu de me flater que VOTRE EXCELLENCE *ne me blamera point d'avoir orné de ses Titres le frontispice d'un Recueil auquel tant d'hommes célebres ont contribué.*

S'il s'agissoit ici de quelqu'une de ces foibles Productions que tous ceux qui se mêlent d'écrire sont capables d'enfanter, personne ne trouveroit à redire que je cherchasse à réparer

l'obscurité de mon nom par la célebrité d'un nom aussi respectable que le Vôtre. Mais j'avoue que dans ce cas je serois plus embarassé que je ne le suis; J'aurois honte d'emploier à la protection d'un mauvais Livre un NOM *qui n'est bien en sa place qu'à la tête de ces Négociations misterieuses & de ces traitez importants qui assurent la Gloire des Souverains, la Bonne-Intelligence des Alliez, la Sureté du Commerce, & la Felicité des Peuples.*

Je puis dire, MONSEIGNEUR, *que j'ai vu le ministere d'assez près, pour connoître aussi bien que personne le prix de tous les momens d'une vie aussi utile que la Vôtre. Je sais qu'étant chargé des interêts d'une des plus augustes Couronnes de l'Univers, on ne peut sans une injustice très-punissable vous détourner de ces occupations glorieuses dont toute l'Europe attend le fruit avec impatience. Mais aussi je n'ignore pas qu'au sortir de ces Conseils, où vous venez de dé-*

ploïer

ploïer ce que la ſageſſe a de plus grave & de plus profond, vous vous plaiſez à vous délaſſer quelquefois dans l'entretien de nos Muſes.

Qu'il me ſoit permis de rappeler ici l'exemple d'un des plus honnêtes hommes du ſiecle d'Auguſte, je veux dire l'exemple de Mecenas. L'hiſtoire le loue de ce qu'il ſavoit goûter les plaiſirs ſans qu'il en coutât rien aux affaires: toujours le même, ſoit qu'il falût fixer l'Empereur irréſolu & flotant entre les diférents avis du Conſeil; ſoit qu'il fût queſtion de regler les rangs du Parnaſſe Latin & de décerner la Couronne poëtique à Varius & à Virgile. Occupé des détails d'un grand Empire, il trouvoit encore du tems de reſte pour lire les Billets d'Horace & même pour lui en écrire.

Que de qualitez merveilleuſes entrent dans le caractere de ce Romain! Un goût ſur & délicat pour les ouvrages de l'eſprit; un génie heureux qui ne ſe bornant pas à une admira-

tion ſtérile des travaux d'autrui, produiſoit lui même des Vers où brilloit ce que la Poëſie a de plus fleuri ; un diſcernement qui ſaiſiſſoit le vrai quelque déguiſé qu'il fût ; un zele infatigable pour le Monarque à qui il s'étoit dévoué ; une ſageſſe active qui fourniſſoit à tous les devoirs d'un vaſte & laborieux Miniſtere ; en un mot un mérite tel que vous le poſſedez & que le demandent les dignitez qui en appellant un particulier à l'honneur de partager les ſoins de la Souveraineté, le couvrent d'une partie de la gloire même du Souverain. Je prévoi que ceux qui n'ont point de Commerce avec l'Antiquité, me ſoupçonneront d'avoir voulu peindre VOTRE EXCELLENCE *ſous le nom de Mécenas. Il eſt vrai que vous vous reſſemblez tous deux ſi parfaitement, que l'Eloge de l'un eſt le Panegyrique de l'autre.*

Mais voici ce qui Vous diſtingue de ce grand Homme. Son Etoile le conduiſit à la Gloire par un chemin plus

plus aisé & plus uniforme. Placé d'abord dans la Capitale du Monde, la faveur du seul Prince qu'il eut à servir, lui acqueroit tout d'un coup la véneration des peuples, & le respect timide des Courtisans. Il n'en a pas été ainsi de VOTRE EXCELLENCE *& j'ose dire qu'elle a eu besoin de tout son mérite pour arriver à ce degré d'estime universelle où nous la voions aujourd'hui.*

Revêtu de la charge de Premier Ministre d'un des plus illustres Souverains * *de l'Italie, Vous sceutes d'abord justifier par de grands services le choix de ce Prince.* La Cour Imperiale *&* les autres Cours Souveraines de l'Allemagne *Vous virent tour à tour acquerir par Votre habileté & par Votre droiture, l'estime & la confiance des Ministres les plus consommez, de ces Hommes d'Etat dont le silence même est un mystere. La Justice qu'ils ren-*

dirent

* Charles IV. dernier Duc de Mantoue.

*dirent alors à Vos lumieres ne fit que prévenir l'approbation du Souverain Pontife *, celle d'une Republique † fameuse par la sagesse de son Senat; en un mot celle de toutes les Cours d'Italie, où Vous eutes successivement à traiter de Négotiations aussi honorables que difficiles.*

Ce Prince sentit bien que des talents si précieux étoient destinez à une Monarchie qui pût les emploïer dignement; & c'est sans doute ce qui le porta à Vous céder à l'Espagne. Vous ne tardates gueres, MONSEIGNEUR, *à remplir l'esperance & les desirs de Sa Majesté Catholique. Votre Ambassade auprès d'une* Republique * constante & guerriere *fut avantageuse au Roi que Vous lui représentiez; mais elle ne fut pas moins utile à Votre gloire. Quoi que Vous ne songeassiez uniquement qu'à ménager*

à la

* Le Pape Clement XI. † Les Venitiens.
* Les Suisses.

à la Nation Espagnole l'amitié de ses anciens Alliez; Vous Vous fîtes à Vous même, sans y penser, autant d'amis qu'il y avoit alors de Membres dans la suprême Magistrature du Corps Helvetique. *La Cour de* France *temoigna combien elle étoit sensible à Votre mérite, par les marques de distinction quelle Vous donna, lorsque* VOTRE EXCELLENCE *y passa pour se rendre dans les* Provinces Unies, *où Elle soutient aujourdhui avec tant de dignité & de magnificence le Caractere d'Ambassadeur Extraordinaire.*

Qui croiroit qu'un Homme de Qualité, occupé dès sa premiere jeunesse à des charges si fatigantes, n'a pas laissé de cultiver les Belles Lettres; qu'il les a étudiées à fonds; & que l'Italie si fertile en beaux Esprits a peu d'Academies où il ne soit agregé & où il ne puisse juger savamment des ouvrages de l'Esprit, & donner lui-même le modelle de l'Eloquence? Cette vé-

rité paroitra moins Paradoxe, s'il m'arrive, MONSEIGNEUR, *de faire un jour pour les Poëtes Italiens ce que je viens de faire pour les François. Ce sera alors que Votre Nom ornera la liste des Auteurs. La posterité y verra avec étonnement que ce même Génie si sublime & si grave dans les matieres de Politique, n'est pas insensible aux charmes de la Poësie; qu'il a composé des Vers Latins & Italiens qui pour le tour & la beauté peuvent disputer le prix avec ceux des Auteurs qui n'ont jamais fait d'autre étude que celle là; & pendant qu'elle jouira des fruits de Votre Sagesse, elle admirera la fécondité & les richesses de Votre Esprit.*

Pour ce qui est de ces hautes qualitez dont l'éclat prête un nouveau lustre au Poste éminent que Vous occupez, je sens bien que ce n'est pas à moi de l'en instruire. C'est à l'histoire que cet ornement est reservé, & je

me retranche avec plaisir à l'honneur de Vous divertir quelquefois par des lectures où Vous trouviez un délassement digne de Vous.

Dans cette vue, MONSEIGNEUR, *j'ai imité ces Bergers qui ne trouvant rien d'assez parfait dans leur troupeau, empruntoient de leurs amis des victimes plus pures & plus dignes de l'objet de leur Culte. A leur exemple, ne trouvant pas en moi même de quoi occuper les moments de Votre loisir, j'ai recueilli ce que les favoris des Muses ont pu me fournir. La reputation des Auteurs qui entrent dans ce Recueil, l'estime publique dont ils sont déja en possession, le goût exquis que Vous avez pour ces sortes de delices; tout me fait esperer que Vous y trouverez un delassement agréable. Heureux si à la faveur de Votre Nom & de leurs ouvrages, je puis immortaliser des sentiments de zele & de respect que tout autre exprimeroit sans doute mieux que je ne fais,*

quoi que j'en sois plus pénetré que personne. J'ai l'honneur d'être avec un parfait devoûment,

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE EXCELLENCE,

Le très-humble, très-obéïssant
& très-soumis Serviteur

B. L. M.

LA RÉFORME DU PARNASSE.

NOUVELLE ALLEGORIQUE.

Pour servir à l'explication de la Planche du Titre.

TOut transissoit dans le sacré valon;
Le Permesse étoit tout de glace;
Sur un des Côteaux du Parnasse,
Les Muses autour d'Apollon
Se plaignoient des rigueurs de l'extrême froidure.
Mes Sœurs, disoit Clio, pour peu que ce tems dure,
Ne trouvez vous pas à propos
D'arracher nos lauriers, d'en faire des fagots?
Quel horrible dessein! dit Euterpe en colere,
A peine en avons nous assez pour satisfaire
Et les Auteurs, & les Heros.
Non, ma Sœur, laissez là nos lauriers en repos,
Ce dégât n'est point nécessaire.
Ecoutez le projet qui me vient dans l'Esprit.
Mille Auteurs François ont écrit
Des Opera, des Poëmes Epiques
Epîtres, Madrigaux, Sonnets,
Rondeaux, Stances, Odes, Ballets,

 Con-

Contes en Vers, Sornettes Poëtiques,
Commençons par en faire un choix,
Du refte chauffons nous. Phebus fe prit à rire;
L'avis paffa tout d'une voix.
Le premier examen fe fit fur le Satire,
Regnier & Defpreaux furent feuls confervez;
Dans le fonds de quelques Boutiques,
Du Poëte fans fard les Vers s'étoient fauvez,
Et pour l'hiver prochain ils furent réfervez.
On traita fans quartier les Poëmes Epiques.
Tous eurent un deftin commun,
Et hors le Telemaque il n'en refta pas un.
Grande fut la moiffon des Poëtes tragiques,
Et des Comiques.
Les Opera firent le faut,
On ne fit grace qu'à Quinault.
L'Ode fournit beaucoup; mainte fougue hardie
Groffit le Bucher de Phebus.
Malherbe, Roi, Rouffeau, la Motte, & peu d'élus
Echapérent à l'incendie.
Quant aux Sonnets, aux Madrigaux,
Aux Epigrammes, aux Rondeaux,
Il s'en trouva telle affluence
Qu'Apollon ufa d'indulgence.
Ce Dieu chargea quelques Auteurs
De les trier fans complaifance,
Et de raporter aux neuf Sœurs
Les meilleurs.

Le

Le choix fut bien-tôt fait; du rebut qu'on entasse
Le Chantier fut rempli, dit-on, pour dix hivers;
Et de tant d'Ouvrages divers
Il ne resta qu'une liasse.
Je l'avoûrai, dans ce fatal moment
J'aurois voulu pouvoir habilement
En escamoter l'exemplaire.
J'étois presque tenté de faire comme A .*. :
Je n'en eus pas besoin: de sa grace Apollon
Penetra mon desir, & me permit de faire
Au Public un si riche don.





PRÉFACE.

JE ſuis perſuadé qu'il n'y a que trop de livres & que la plûpart des hommes qui ont aſſez de loiſir & de talent pour s'occuper à écrire, emploieroient l'un & l'autre plus utilement à perfectionner les livres que l'on a déja, qu'à en compoſer de nouveaux. Quand ce ſentiment ne ſeroit pas exactement vrai à l'égard de tous les livres ſans diſtinction, il eſt inconteſtable à l'égard des Recueils qui ont beſoin d'être renouvellez & quelquefois même refondus. N'euſſent-ils point d'autre imperfection que celle de ne pas contenir ce qui s'eſt fait depuis qu'on les a dreſſez, ce ſeroit toujours un défaut que le lecteur eſt bien aiſe de voir corrigé dans l'édition qu'il achette. Dans cet eſprit j'ai cru ſervir le Public en retouchant pluſieurs ouvrages dont les Auteurs ne vivent plus, & qui étant devenus imparfaits avec le temps, m'ont paru avoir beſoin d'être conti-

nuez

nuez ou réformez. Je commence par celui-ci.

Je le divise en quatre parties, dont la premiere qui occupe tout le premier volume, contient les Vies & les plus belles Epigrammes des Poëtes François décedez depuis Marot jusqu'à l'Abbé Regnier Desmarais mort en 1713. La seconde comprend les Auteurs vivants; la troisiéme les Auteurs Anonimes & la quatriéme contient les regles nécessaires pour bien juger de ces sortes de Poësies. Ainsi ce Recueil renferme les meilleures Epigrammes des Poëtes François Anciens & Modernes.

Epigramme est ici un nom Generique qui comprend sous soi comme autant d'especes le Sonnet, le Rondeau, le Triolet, le Madrigal & les Petits Contes en Vers, sur tout ceux qui ne roulent que sur un bon mot. Tout cela doit faire une varieté d'autant plus agréable, que quand cette lecture commence à fatiguer, ou que l'on est interrompu, on ferme le livre, sans s'embarasser où l'on quitte; & quand on le rouvre, il n'est pas nécessaire de se rappeller ce qui précede, pour découvrir la finesse de ce qu'on va

 lire.

lire. Tous les lecteurs ne sont pas d'humeur de lire un Poëme de cent Vers, où souvent il ne se trouve pas une seule pensée qui mérite d'être publiée en prose. On court moins de risque dans l'Epigramme; la Brièveté est un sur garant contre l'ennui, & le sel rejouissant qui est essentiel à ces petits Poëmes, ne manque guéres de dérider le lecteur le plus misantrope.

Les Epigrammes de ce Recueil ne sont pas toutes du même Stile. Il y en a d'Heroïques, de Passionnées, de Galantes, de Badines, & même de Morales. Dans les premieres, on a évité les Hyperboles ridicules; dans les secondes on a rejetté tout ce qui sent trop l'amoureux transi; dans les troisiémes on a négligé les grossiéretez obscenes & ciniques; dans les Poësies badines on a laissé au rebut celles qui sentent l'irreligion, l'impieté, & qui tournent en plaisanterie les vices les plus exécrables. Les Satiriques n'attaquent ni les Souverains, ni les personnes respectibles par leur naissance ou par leur vertu. On s'est contenté d'une Satire innocente qui drape les Sots, les Ridicules, & les mauvais

Ecri-

Ecrivains. Les Epigrammes Morales ſont telles par le tour agréable, ou par l'utilité de la maxime, qu'elles ne fatiguent point. D'ailleurs elles ſont en petit nombre, & l'on a eu toujours devant les yeux ce mot d'un de nos Comiques François : Que les moralitez endorment.

Il ne faut point s'attendre que tous les articles ſoient de la même force. L'eſprit n'eſt point égal dans tous les hommes ; Il faut même de la Bigarure dans un livre comme celui-ci. Et de même que dans une compagnie de belles perſonnes, il n'en faut qu'une pour éfacer les autres & attirer tous les regards, les Epigrammes qui ſont d'un certain degré de beauté, rendent inſipides celles qui ſuivent, parce quelles leur ſont inferieures, ou même égales, mais écrites dans un genre moins au goût de la perſonne qui lit. On verra dans ce Recueil que notre Poëſie dont l'Aurore ſe doit prendre dans l'époque de Marot, reſſemble aſſez à un beau jour dont nous avons peut-être déja paſſé le midi.

En l'année 1698. on imprima à Paris un Recueil ſur un plan approchant de celui-ci. Il s'en fit une ſeconde Edition

en 1700. Comme je n'ai vu que cette dernière, je ne ſaurois dire quels changemens on y fit. Mais je ſuis ſurpris que Richelet (car enfin c'eſt lui qui ſe déguiſa ſous le nom du Sieur Claude Ignace Breugiere, Sieur de Barante, afin de donner à ſon livre un air de Port-Roïal.) je ſuis, dis-je, ſurpris qu'aïant tant à choiſir, il n'ai fourni qu'un Volume de 302. pages dont 76. ſont occupées par une Diſſertation qu'il a traduite de Meſſieurs de Port-Roïal. Son ſecond Tome ne renferme que les Bergeries & des Odes de Racan qui n'ont point de liaiſon avec le prémier. Son Recueil ne contient que 37. articles tant des morts que des vivants au lieu que le nôtre contient 56. articles des ſeuls Auteurs Morts J'ai pris de ſon Recueil ce qui convenoit au mien, j'ai rectifié & amplifié les Vies en beaucoup d'endroits, j'y en ai ajouté de nouvelles; j'ai corrigé les notes que j'ai conſervées, & ajouté beaucoup d'Epigrammes qui n'ont paru qu'en Manuſcrit, ou n'ont point paru du tout. Les Vies ſont aſſez exactes pour que ce Recueil puiſſe être mis au nombre des Biographes. Mais ſi par hazard je m'étois trompé en

laiſſant

laiſſant parmi les vivans quelques Auteurs qui ſoient déja morts; on doit me le pardonner. J'aime mieux que l'on me reproche que je fais vivre quelques morts, que s'il m'étoit arrivé d'en faire mourir un ſeul de ceux qui vivent encore.

Je ne crois pas que l'on me blame d'avoir égayé par des ſaillies vives & enjouées de nos bons Auteurs, un Ouvrage deſtiné au plaiſir, comme je ne l'ai point fait pour ſervir de méditation à des Chartreux, ou à des Carmelites, j'ai cru qu'il ſufiſoit de n'y rien mettre que ce que les honnêtes gens peuvent lire ſans rougir, pourvû que ce ſoient des gens du Monde.

Tous les hommes n'ont pas le même degré de pudeur; il n'en ſeroit que mieux ſans doute, ſi nous conſervions toujours cette délicateſſe que la Nature nous a donnée & qui fait qu'une jeune perſonne qui n'a encore rien vu, ni rien entendu, rougit, dès que l'on profere devant elle un mot qui a le moindre raport avec ces mouvements ſecrets qu'elle commence à ſentir. Mais le commerce du monde nous aguerrit peu à peu. L'habitude de voir & d'entendre ce qui ſe paſſe dans

la vie ordinaire, accoutume insensiblement nos oreilles & nos yeux à ne se plus éfaroucher que de certains desordres pour lesquels les gens de bien conservent toujours de l'horreur. Si cette habitude dégenere en un excès opposé à l'extrême pudeur; c'est libertinage. Ces trois états diferent autant entr'eux que la timidité, la contenance libre, & l'effronterie.

Comme nous ne jugeons de rien que ce ne soit par raport à nous & à la disposition où nous sommes alors, chacun qualifie l'obscénité d'une pensée suivant son état & selon le plus où le moins qu'il a encore de cette pudeur enfantine dont j'ai parlé. De là vient que telle pensée paroîtra horrible & scandaleuse à quelques uns, pendant que les autres n'y appercevront qu'une idée galante & qu'un badinage permis. Tout honnête homme doit exclure de la galanterie ces amours incompatibles avec les devoirs d'un homme qui seroit abandonné à la seule Loi naturelle. Le détail de ces débauches, & les plaisanteries qu'on en fait pour en diminuer l'horreur, sont des obscenitez très-punissables; mais ce ne sont pas les seules qu'il faille éviter.

Il y a des actions que les loix ne puniſſent preſque plus, ou qui même ſont legitimes & dont pourtant la deſcription ſallit à coup ſûr l'imagination du lecteur. Un homme qui donneroit au public, comme ònt fait Auſone & Jean Weſtreene, les circonſtances de tout ce qui ſe paſſe dans la conſommation des nôces de deux jeunes perſonnes, feroit certainement un livre très-obſcene d'une choſe qui en elle-même eſt très-ſainte & très-honnête. Cependant le mot de Mariage ne ſignifie pas autre choſe que tout cela.

La pudeur peut être bleſſée en deux maniéres; ſoit par une peinture trop marquée ce ce qui devoit demeurer caché ſous le Rideau; ſoit par la groſſiéreté des termes qu'on met en œuvre. Une marque certaine que l'obſcénité n'eſt pas dans l'idée de l'action dépouillée des circonſtances lubriques, c'eſt que la même penſée qui ſera très-obſcene, étant dite crûment & ſans détour, ceſſera de l'être, quand on l'exprimera en termes honnêtes. On en trouve bien des exemples dans ce Recueil, & on peut comparer les Epigrammes de Mar-

Martial II. 60. III. 28. VI. 9. X. 95. XI. 21. 63. &c. avec les Traductions qu'on en donne dans ces deux Volumes.

Il y a des termes que l'habitude de les entendre a purifiez. Les mots de Virginité, de dernieres faveurs, de Viol, d'Adulteres, ſont à tous moments dans la bouche des perſonnes les plus en garde contre l'obſcenité; Quelles idées néanmoins ne feroit pas naître le détail de tout ce qu'ils ſignifient.

Il y a d'autres locutions qui aïant été imaginées pour ſignifier les plaiſirs de l'amour, ſont devenues obſcenes avec le tems. La raiſon en eſt facile à rendre. On les préferoit quand elles étoient encore rares dans cette ſignification, comme étant plus propres à envelopèr la choſe. Elles étoient alors métaphoriques. Auſſi-tôt qu'elles ont été généralement entendues en ce ſens, elles ſont devenues des termes propres, elles ont ceſſé de produire l'effet pour lequel elles avoient été choiſies. On a été obligé d'en chercher d'autres qui deviendront communes à leur tour & feront place à de nouveaux termes qui leur ſeront ſubſtituez.

ſtituez. Cela ſuffit, je crois, pour faire connoître les principes ſur leſquels je me ſuis reglé, pour éviter les obſcenitez. J'ai cru que dans un livre de la nature de celui-ci, je devois tenir un milieu entre l'éfronterie, & une retenue exceſſive & trop ſcrupuleuſe.

Ce que je viens de dire des diferens jugemens des hommes ſur l'obſcenité, n'eſt pas moins vrai, ſi on l'applique à ce qui regarde la Religion. Il y a des Ames faciles à s'allarmer & qui ne mettent preſque point de diference entre un vrai Blaſphême & un Conte badin, où il ſera parlé des galanteries d'un Abbé, ou de l'ignorante ſtupidité d'un homme d'Egliſe ; comme ſi l'on deshonoroit Dieu, en diſant qu'il a quelquefois des Miniſtres qui ſe deshonorent eux-mêmes. Perſonnes n'honore plus que moi les bons & ſavants Eccleſiaſtiques, & il me ſemble qu'ils n'ont pas lieu de prendre en mauvaiſe part les railleries que l'on peut faire de la ſotiſe ou du libertinage de leurs Confreres ; de même qu'une femme vertueuſe n'a point d'interêt de ſe fâcher, lors qu'elle entend parler peu avantageuſement d'une mal-

hon-

honnête fille. Je puis aſſurer au reſte que ſur l'article de la pudeur & de la Religion, j'ai été bien plus modeſte & plus retenu qu'on ne l'a été dans le Recueil de Paris, où il y a de veritables ordures & des impiétez groſſiéres imprimées avec Privilege.

Il me reſte à avertir le lecteur que lors que j'ai écrit les Articles de CHARLEVAL & d'HENAULT, j'ignorois l'année de leur mort. J'ai ſceu depuis l'impreſſion que le premier eſt mort en 1693. âgé de 73. ans; & le ſecond en 1682. J'ai dit auſſi ſur la parole de Mr. le Verrier que P. Richelet étoit petit-fils de Nicolas Richelet & je trouve que dans ſes Notes ſur ſon Recueil des Lettres, P. Richelet l'appelle ſon grand Oncle.

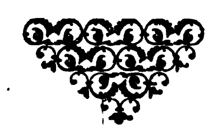




TABLE DES AUTEURS

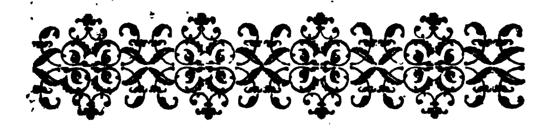
Dont les Vies & les Epigrammes sont contenues en ce I. Volume.

DES

RE-



DIA-



DIALOGUE.

A. VOtre Livre paroît; jé brûle de le voir;
On m'a dit qu'il est drole; où le peut-on avoir?
B. Chez les Freres Wetsteins; c'est là qu'on le débite.
A. Est-il cher? B. C'est selon. A. Bien relié s'entend.
Pour trois Florins, Monsieur, je crois qu'on en est quite.
B. Fi donc, l'Ami; l'Auteur vaut-il bien cet argent?
A. Je conviens avec vous qu'il a peu de merite,
Mais le livre se vend autant.



EPIGRAMMES,

SONNETS, RONDEAUX, MADRIGAUX, ET CONTES EN VERS DES POETES FRANÇOIS ANCIENS ET MODERNES.

LIVRE PREMIER.

CLEMENT MAROT.



CLEMENT MAROT vivoit ſous François Premier, duquel il fut Valet de Chambre. Son Pere étoit Jean Marot Poëte Normand ; il nâquit à Cahors en Quercy : il avoit le genie facile, aiſé & naturel, ſur tout pour l'Epigramme ; & on s'eſt étonné comment il a pû pénetrer ſi avant dans la Poëſie Françoiſe ſans avoir d'étude. Le penchant qu'il fit paroître pour les nouvelles opinions de Calvin, fit qu'il ne put conſerver les bonnes graces de François Premier, il fut même arrêté pluſieurs fois pour le fait de la Religion ; car il parloit des myſté-

res avec beaucoup de liberté, & plûtôt en Athée qu'en veritable Chrétien. Apprehendant lui-même qu'on ne lui pût pardonner ses maniéres libres, il se retira à Genève; mais il lui arriva d'autres affaires: car on le convainquit d'adultére, & sans doute qu'il auroit été pendu, si Calvin, qui interposa son crédit, n'eut fait commuër cette peine en celle du fouët. Il fut obligé de s'enfuir à Turin, où il mourut dans la misére, âgé de 60. ans, en 1544. Il a suivi pour le style le caractére de la Cour de François Premier; il regnoit dans ce temps une maniére de parler naïve & simple dont le burlesque est une mauvaise imitation. Marot, qui étoit un Poëte de Cour, s'attachoit à flatter les passions, & à dire le plus agréablement qu'il lui étoit possible, les choses mêmes qui pouvoient choquer la pudeur. Il faut avoüer néanmoins que la Poësie Françoise lui a de grandes obligations, & qu'il sert encore de modelle à ceux qui veulent faire des Rondeaux, tant les siens sont naturels, quoiqu'ils ne soient pas tous dans les Regles de l'Art. Il y a encore de lui la Traduction en vers de 50. Pseaumes, qu'il fit sur la version que lui en avoit donnée le célebre Vatable, si connu par les remarques sur l'Ecriture qui passent sous son nom.



De l'Abbé & de son valet.

Monsieur l'Abbé & monsieur son Valet
Sont faits égaux tous deux comme de cire,
L'un est grand fol, l'autre petit follet,
L'un veut railler, l'autre *gaudir & rire,
L'un boit du bon, l'autre ne boit du pire.

Mais

Mais un débat au soir entre eux s'émeut,
Car maître Abbé toute la nuit ne veut
Etre sans vin, * que sans secours ne meure,
Et son valet jamais dormir ne peut,
Tandis qu'au pot une goute en demeure.

* *Gaudir* est le mot latin tout pur *gaudere*, il n'est pas venu jusqu'à notre Siécle.
† *Que sans secours.* De peur que.



De la Sorbonne un docteur amoureux,
Disoit un jour à sa Dame rebelle,
Ainsi que font tous autres langoureux,
Je ne peux rien meriter devous belle,
Puis nous prêcha que la vie éternelle,
Nous méritons par œuvres & par dits,
Arguo sic, si Magister Lourdis,
De sa Catin mériter ne peut rien,
Ergo ne peut mériter Paradis,
Car pour le moins Paradis la vaut bien.

* Cette Epigramme ne se trouve point dans quelques editions de Marot. Mais elle est dans celle de Niort par Nicolas Porteau. 1596. page 398.



Un gros Prieur son petit fils baisoit,
Et mignardoit au matin en sa couche.
Tandis rôtir sa perdrix on faisoit,
Se léve, crache, * émeutit & se mouche;

La perdrix vire †. Au sel de broque en bouche
La devora, bien savoit la science;
Puis quand il eut ‡ mis sur sa conscience
Broc de vin blanc du meilleur qu'on élise:
Mon Dieu, dit-il, donne moi patience,
Qu'on a de mal à servir sainte Eglise!

* Eternue.
† Tourne.
‡ Façon de parler qui est encore usitée dans le stile très familier. On dit à un ami en lui présentant un verre de vin, mettez cela sur vôtre conscience.

Pour monsieur de la Rochepot qui gagea contre la Reine que le Roi coucheroit avec elle.

Or ça, vous avez vu le Roi,
Ai-je gagné, dites Madame?
Toute seule je vous en croi
Sans le raport de lui, ne * d'ame.
Vrai est qu'au propos que j'entame
Le Roi serviroit bien d'un tiers.
Vous êtes deux témoins entiers,
Car l'une est Dame, l'autre Maître;
Mais j'en croirois plus volontiers
Un enfant qui viendroit de naître.

* Ni de personne.



Sur la Reine de Navare.

Entre autres dons de graces immortelles
Madame écrit si haut, si doucement, *
Que je m'étonne en voiant choses telles.
Qu'on n'en reçoit plus d'ébahissement *.
Puis quand je l'oi parler si sagement,
Et que je voi sa plume travailler;
Je tourne bride, & m'ébahis comment
On est si sot de s'en † émerveiller.

* *Doucement*, tendrement, d'un stile doux & agréable, *Ecrire doucement* signifieroit autre chose en ce tems-ci.
* d'Etonnement.
† De s'étonner.



A Selva & à Heroet.

Demandez vous * qui me fait glorieux?
† Heleine a dit, & j'en ai bien memoire,
Que de nous trois elle m'aimoit le mieux:
Voila pourquoi j'ai tant d'aise & de gloire,
Vous me direz qu'il est assez notoire
Qu'elle se moque, & que je suis deçu,
Je le sais bien; mais point ne le veux croire;
Car je perdrois l'aise que j'ai receu.

*Ce qui me donne de la vanité, les anciens auteurs retranchoient quelque fois *ce* de *ce qui*, à la maniere des Latins qui disoient

disoient *Quod Scio*, ce que je sai. Ceux à qui cette Epigramme est addressée étoient deux Poetes celebres contemporains de Marot.

† Heleine a dit. C'est sans doute Heleine de Tournon, qu'il avoit choisie pour sa maîtresse poëtique.



En m'oyant chanter quelquefois,
Tu te plains qu'être je ne daigne
Musicien, & que ma voix
Merite bien que l'on m'enseigne,
* Voire que la peine je prenne
D'apprendre ut, re, mi, fa, sol, la.
Que Diable veux tu que j'apprenne?
Je ne bois que trop sans cela.

* *Voire* vieux terme qui a été en usage jusqu'au milieu du siecle passé; il signifie *&* *même* dans cette occasion.

† La beauté de cette Epigramme consiste dans une allusion qu'il fait au Proverbe communement receu; *boire comme un Chantre.*



Sur une gageure perdue contre Heleine de Tournon.

Pour un disain que gagnates mardi,
Cela n'est rien, je ne m'en fais que rire:
Et fus très aise alors que le perdi,
Car aussi bien je voulois vous écrire,
Et ne savois bonnement que vous dire;
Qui est assez pour se taire tout coy.

Or

Or païez vous, je vous baille de quoy,
D'auffi bon cœur que fi je le donnoie.
Que plût à Dieu que ceux à qui je doy
Fuffent contens de femblable monnoie!



Réponfe de la Reine de Navare pour Heleine de Tournon.

Si ceux à qui devez, comme vous dites,
Vous cognoiffoient comme je vous cognois,
Quite feriez des dettes que vous feites,
En leur paiant un dixain toutefois,
Tel que le votre *, qui vaut mieux mille fois
Que l'argent deu par vous en confcience:
Car eftimer, on peut l'argent au poids;
Mais on ne peut, & j'en donne ma voix,
Affez prifer vôtre belle fcience.

* Quelques poëtes fe donnoient alors la licence de compter pour rien une fillabe féminine, ou un e muët, quand il tomboit après l'Hémiftiche.



Replique de Marot à la Reine de Navarre.

Mes Créanciers qui de Dixans n'ont * cure,
Ont leu le voftre, & fur ce leur ai dit:
Sire Michel, fire Bonaventure,
La fœur du Roi a pour moi fait ce dit.

 Lors

Lors eux † cuidans que fusse en grand crédit,
M'ont appellé, Monsieur, à cri-&-cor.
Et m'a valu votre escrit autant qu'or:
Car promis ont non seulement d'attendre,
Mais d'en prester (foi de marchand) encor:
Et j'ai promis (foi de Clément) d'en prendre.

* Qui ne se soucient gueres de Vers.
† Croiant.



Au Roi de Navarre.

Mon second (*a*) Roi j'ai une haquenée, (*b*)
D'assez bon poil; mais vieille comme moi,
A tout le moins long-temps a qu'elle est née,
Dont elle est foible & son Maître en esmoy, (*c*)
La poure bête, aux signes que je voy,
Dit qu'à grand peine ira jusqu'à Narbonne.
Si me voulez en donner une bonne,
Sçavez (*d*) comment Marot l'acceptera?
D'aussi bon cœur, comme la sienne il donne,
Au (*e*) sin premier qui la demandera.

(*a*) *Mon second Roy*, Marot appelle le Roy de Navarre son second Roy, parce qu'étant attaché à François Premier par son service, il devoit le regarder comme son premier Roy, au lieu que l'attachement qu'il avoit au Roy & à la Reine de Navarre n'étoit que de civilité, comme un Courtisan s'attache à un grand Seigneur.
(*b*) *Hacquenée*, c'est une cavale qui va l'amble.
(*c*) *Esmoy*, chagrin.

Et a bien cet esprit mignonne.

De

De ſentir plaiſir & *eſmoy*,
Auſſi bien comme vous & moy.

C'eſt ce que Marot dit la Chienne de la Reine.
(*d*) *Savez comment* pour *ſavez vous comment.*
(*e*) *Au fin premier*, maniere de parler qui ſignifie *preciſément le premier*, elle eſt encore en uſage en quelques Provinces de France: *le fin premier, le fin dernier*, pour dire poſitivement le premier & le dernier.

La nuit paſſée à moi s'eſt amuſé
Le Dieu d'Amours, au moins je le ſongeoie,
Lequel me dit, pauvre amant refuſé
D'un ſeul baiſer, prend réconfort & joïe;
Ta maitreſſe eſt de douceur la mont-joie:
Dont comme croi, ſon refus ceſſera.
Ha, disje, Amour, ne ſais quand ce ſera.
Le meilleur eſt que bien-tôt me retire.
Avec ſa Dame à peine couchera
Qui par priére un ſeul baiſer n'en tire.



De Diane.

* Etre Phebus bien ſouvent je déſire;
Non pour connoître herbes divinement,
Car la douleur qui mon cœur veut occire
Ne ſe guérit par herbe aucunement.
Non pour avoir ma place au firmament
Car en la terre habite mon plaiſir.

Non pour ſon Arc encontre Amour ſaiſir,
Car à mon Roi ne veux être rebelle.
Eſtre Phebus ſeulement j'ai deſir,
Pour eſtre aimé de Diane la belle.

* Cette Epigramme eſt peu de choſe ſi on la compare avec celles qui en ont été imitées. Voiez l'article de Monſieur Ferrand.



Fille qui prend fâcheux mari,
Ce diſoit Alix à Collette,
Aura toûjours le cœur marri,
Et mieux vaudroit dormir ſeulette.
Il eſt vrai, dit la ſœur doucette,
Mais contre un fâcheux endormi,
La vraie & certaine récepte
Ce ſeroit de faire un ami.

Des cerfs en Rut & des Amoureux.

Les Cerfs en Rut pour les Biches ſe battent,
Les Amoureux pour les Dames combattent,
Un même effet engendre leurs diſcords:
Les Cerfs en rut d'amour brament, & crient,
Les Amoureux gémiſſent, pleurent, prient,
Eux & les Cerfs feroient de beaux accords!
Amants ſont cerfs à deux pieds ſous un corps:

Ceux

Ceux ci * a quatre, & pour venir aux testes
Il ne s'en faut que ramures & corps
Que vous, Amants, ne soiez aussi bestes.

* L'Hiatus, ou la rencontre d'une voïelle finale, avec une autre voïelle qui commence le mot suivant, n'est plus souffert; quelques uns ont voulu faire passer *peu à peu* & autres mots composez de cette maniére, mais leur exemple n'a point été suivi.

D'Heleine de Tournon.

Au mois de Mai, comme on saignoit la belle,
Je vins ainsi son medecin reprendre:
Lui tires-tu sa chaleur naturelle?
Trop froide elle est, bien me l'a fait apprendre.
Tais toi, dit-il, content je te vai rendre.
J'ôte le sang qui la fait rigoureuse,
Pour prendre humeur en amour vigoureuse,
Selon ce mois qui chasse tout ésmoi.
Ce qui fut fait, & devint amoureuse;
Mais le diable est que ce n'est pas de moi.

Lors que Maillard Juge d'Enfer menoit
A Mont-faucon * Samblançai l'ame rendre
A vôtre avis lequel des deux tenoit
Meilleur maintien? pour vous le faire entendre,
Maillard sembloit homme qui mort va prendre,

Et Samblançai fut si ferme vieillard,
Que l'on cuidoit, pour vrai, qu'il menât pendre
A Mont-faucon le Lieutenant Maillard.

* C'est proprement le lieu où l'on porte encore aujourd'hui les corps de ceux qui ont été executez à Paris, mais anciennement les criminels étoient menez jusqu'à ce lieu, pour y subir leur sentence. Cet usage de faire mourir les criminels hors des Villes, est encore pratiqué en beaucoup de païs.



L'argent par terme recueilli
Peu de prouffit souvent ameine;
Parquoi Monseigneur de Juilly,
Qui savez le vent * qui me meine,
Plaise † vous ne prendre la peine,
De diviser si peu de bien ‡;
Car ma boëtte n'est pas si pleine,
Que cinq cents francs n'y tiennent bien.

* *Le vent qui me meine*, Marot vouloit parler ici de ce défaut d'argent ordinaire aux Poëtes.
† *Plaise vous*, c'est-à-dire, qu'il vous plaise ne pas prendre la peine.
‡ C'étoit une pension qu'avoit Marot.



Je fus Jouan sans avoir femme,
Et fol (*a*) jusqu'à la haute game.
Tous fous & tous Jouans aussi,
Venez pour moi prier ici,
L'un après l'autre & non ensemble,

Car

Car le lieu feroit (ce me femble)
Un petit (*b*) bien étroit pour tous;
Et puis s'on (*c*) ne parloit tout doux (*d*),
Tant de gens me romproient mon fomme.
Au furplus quand quelque fage homme
Viendra mon Epitaphe lire,
J'ordonne, s'il fe prend à rire,
Qu'il foit des fols Maître paffé;
Faut-il rire d'un trépaffé?

(*a*) Cette Epitaphe eft faite pour le fou d'une Princeffe, ce fou s'appelloit Jouan.

(*b*) *Un petit*, diminutif qui eft affez ordinaire à Marot, & qui a quelque chofe de naïf, on peut en voir un exemple dans un Rondeau qu'il adreffe à un de fes créanciers.

Un bien petit de près me venez prendre
Pour vous payer....
Quand je feray plus garny de cliquaille,
Vous en aurez: mais il faut attendre,
Un bien petit.

(*c*) *Et puis s'on ne parloit &c.* pour *& puis fi on ne parloit.* Les Ecrivains qui font venus dans le XVI. fiecle, fur tout les Poëtes, retranchoient ainfi la feconde lettre de *Si*, ils faifoient auffi ce retranchement dans la negative *ni*. *En mon vivant n'après ma mort*, pour *ni après ma mort*, ce qu'ils pratiquoient auffi dans les pronoms *fon*, lorfqu'ils étoient au feminin, *Contre celle qui fut s'amie*, pour *fon amie*, c'eft comme l'écrit Marot lui même, *un jour*, continue-t-il, *j'efcrivis à m'amie*, pour *à mon amie*; on fe fert encore de ce dernier dans la converfation familiere. Cette maniere de retrancher la feconde lettre de *fi* avant *on*, s'eft confervée dans quelques Provinces, elle eft maintenant dans l'ufage commun, lorfqu'il y a *il* après *fi*.

(*d*) *Tout doux*, c'eft-à-dire, doucement, maniere de parler qui fe trouve encore dans la converfation des Bourguignons, & même de quelques Parifiens.



Mes beaux Peres Religieux *,
Vous disnez pour un grand mercy †,
O gens heureux ! ô demi-Dieux !
Plût à Dieu que je fusse ainsy !
Comme vous vivrois sans soucy ;
Car le vœu qui l'argent vous ôte,
Il est clair qu'il défend aussy,
Que ne payez jamais vôtre hôte.

* Cette Epigramme n'est pas de Marot, mais elle a passé sous son nom ; quoi qu'il en soit, elle est belle & mérite bien d'être mise dans ce Recueil.

† Cette Epigramme est addressée aux Cordeliers. Les Cordeliers faisoient encore vœu du temps de Marot de ne point toucher d'argent, nous en avons même un exemple dans le souper des Franciscains rapporté par Erasme ; s'ils étoient maintenant de même, ce seroient des gens bien embarassez.

Tu dis, Marot, par tes raisons,
Qui ne valent le * publier
Que quand allons par les maisons,
Disnons sans bourse délier.
D'un cas je te veux supplier,
Puisque tu n'as argent en poupe,
Comme moy rend toy Cordelier,
Tu disneras comme je soupe.

* Cette Epigramme est une réponse à la précedente, elle est faite par un Secretaire de Monsieur le Duc d'Orleans, qui croioit que Marot avoit fait l'Epigramme précedente.

† Ne

† *Ne valent le publier*, c'est-à-dire, *ne valent pas publication*, maniere de parler ordinaire aux Latins, où l'infinitif du verbe se met pour le nom dénominatif d'une chose : SCIRE *tuum nihil est*, pour *scientia tua*; *velle tuum*, pour *voluntas tua*. Elle étoit en usage dans le dernier siécle.

Tu as tout seul TON BOIRE *& ton repas*, dit Marot, pour dire *ta boisson*. S. Gelais dit, *N'en blâmez point* MON TAIRE *ni* OUBLIER, pour *mon silence & mon peu de memoire*, & Joachim du Bellay, UN CROIRE *de leger les foux y entretiennent*; *Nature* A NÔTRE NAISTRE *heureusement feconde*: & dans l'autre siecle cette maniere de parler étoit quelquefois en usage, *Vous le ferez entendre*, dit M. de Balzac, *par quelque Sarbacanne raisonnable qui soit animée de vôtre* BIEN DIRE; & ailleurs, *mais quoique votre estime & votre* BIEN DIRE *soient de très-grand prix*: on se sert assez souvent de cette maniere, *à leur dire*, ce qui est comme dans ces premieres phrases, mettre l'infinitif pour le nom.

Sur un baiser pour lequel on se fait prier.

Un doux nenni avec un doux soûrire,
Est tant honneste, il le vous faut apprendre,
Quant est de oüi, si veniez à le dire,
D'avoir trop dit je voudrois vous reprendre:
Non que je sois ennuyé d'entreprendre,
D'avoir le fruit dont le desir me * point;
Mais je voudrois qu'en me le laissant prendre,
Vous me disiez; non vous ne l'aurez point.

* *Me point*, c'est-à-dire, me fait languir, me chagrine, me tourmente.



Amour trouva celle qui m'est amére,
Et je y étois, j'en sai bien mieux le conte:

Bon

Bon jour, dit-il, bon jour Venus ma mere;
Puis tout d'un coup, il voit qu'il se méconte;
Dont la couleur au visage lui monte,
D'avoir failli honteux, Dieu sait combien.
Non, non, Amour, ce dis-je, n'ayez honte;
Plus clair-voyans que vous s'y trompent bien.

* Vous êtes belle en bonne foi,
Ceux qui disent que non, sont bestes;
Vous êtes riche, je le voy,
Qu'est-il besoin d'en faire enquestes?
Vous êtes bien des plus honnestes,
Et qui le nie est bien rebelle;
Mais quand vous vous loüez vous n'estes
Honnête, ne riche, ne belle.

* C'est une imitation de la 32. Epigramme du 1. Livre de Martial, qui commence par *Bella es &c.*

* Tu as tout seul, Jean Jean, vignes & prez;
Tu as tout seul ton cœur & ta pecune,
Tu as tout seul deux logis diaprez,
Là où vivant ne pretend chose aucune,
Tu as tout seul le fruit de ta fortune,
Tu as tout seul ton boire & ton repas,
Tu as tout seul toutes choses fors une,
C'est que tout seul ta femme tu n'as pas.

* Cette Epigramme est encore prise de Martial. Elle commence par *Prædia solus habes &c.* & est addressée à Candidus. L. III. 26.

* Jamais Alix son feu mari ne pleure
Tout à part soy, tant est de bonne sorte,
Et devant gens il semble que sur l'heure
De ses deux yeux une fontaine sorte.
De faire ainsi, Alix, si te deporte,
Ce n'est point deüil quand loüange on en veut,
Mais le vrai deüil sais-tu bien qui le porte?
C'est cestui-là qui sans témoins se deult.

* C'est aussi une traduction presque litterale de l'Epigramme de Martial adressée à Gellia, qui commence par ces mots, *Amissum non flet, cum sola est Gellia, patrem*, & il n'y a presque que cette difference que Martial parle du Pere de Gellia, & Marot du mari d'Alix.

* S'il m'en souvient, Vieille, au regard hideux,
De quatre dents je vous ai vû mâcher;
Mais une toux dehors vous en mit deux,
Une autre toux deux en fit cracher.
Or pouvez bien toussir sans vous fâcher,
Car ces deux toux y ont mis si bon ordre,
Que si la tierce y veut rien arracher,
Non plus que vous, n'y trouvera que mordre.

* Cette Epigramme, qui est aussi imitée de Martial, a néanmoins dans la chute, quelque chose de plus plaisant, parce que ce mot de mordre qui n'est point dans le latin, fait un jeu assez agréable. L'Epigramme de Martial est adressée à Ælia, & commence *Si memini fuerant &c.*

Pau-

* Pauline eſt riche & me veut bien
Pour mari, je n'en ferai rien,
Car tant vieille eſt que j'en ai honte.
S'elle étoit plus vieille d'un tiers,
Je la prendrois plus volontiers,
Car la dépêche en feroit prompte.

* Autre imitation de Martial. L'original eſt plus galant, & laiſſe davantage à penſer. L'Epigramme latine commence, *Nubere Paula cupit nobis &c.*

* Ta lettre Mellin † me propoſe,
Qu'un gros ſot en rime compoſe,
Des vers par leſquels il me point.
Tiens-toi ſeur qu'en rime n'en proſe,
Celui n'écrit aucune choſe,
Duquel l'ouvrage on ne lit point.

* C'eſt la traduction de la 9. Epigramme du 3. Livre de Martial qui commence par ce Vers: *Verſiculos in me narratur ſcribere Cinna &c.*

† Mellin de S. Gelais, Poëte aſſez celebre qui a fait des Vers Latins & des Vers François, & qui mourut à Paris, ſous le regne d'Henri II.

* Catin veut épouſer Martin,
C'eſt fait en très-fine femelle:
Martin ne veut point de Catin,
Je le trouve auſſi fin comme elle.

* Cette

* Cette Epigramme qui commence dans l'original, par *Nubere vis Prisco &c.* est la 6. du 9. Livre de Martial.

* Au Curé, ainsi comme il dit,
Plaisent toutes belles femelles,
Et ont envers lui grand credit,
Tant Bourgeoises que Damoiselles.
Si lui plaisent les femmes belles,
Autant qu'il dit, je n'en sai rien;
Mais une chose sai-je bien,
Qu'il ne plaît à pas une d'elles.

* On trouve toute la pensée de cette Epigramme dans la 65. de l'onziéme Livre de Martial. Elle commence, *Nescio tam multis quid scribas sæpe puellis.*

Rondeau.

Hors du couvent (*a*) l'autre hier sur la (*b*) coudrette
Je rencontrai mainte nonne proprette
Suivant l'Abbesse en grand' dévotion.
Si (*c*) cours après, & par affection,
Vins abborder la plus jeune & tendrette.

Je (*d*) l'arraisonne, elle plaint, & (*e*) regrette.
Dont je cognus certe que la pauvrette
Eût bien voulu autre vacation,
Hors du couvent.

Toutes avoient sous vesture secrette,
Un teint vermeil, une mine saffrette,

Sans

Sans point avoir d'amour * fruition.
Ah! (dis-je alors) quelle perdition
Se fait ici, de ce dont j'ai † souffrette,

Hors du couvent!

(a) Avant hier.
(b) La coudraie lieu planté de coudriers.
(c) Si pour *si est ce que*. Ni l'un ni l'autre ne se dit plus. Le second se trouve souvent dans Vaugelas.
(d) Je raisonnai avec elle, j'entrai en conversation.
(e) Regretter ne se dit plus au neutre il est actif.
* Jouissance.
† De ce qui me manque.



Autre

De l'Amour antique.

Au bon vieux temps un train d'amour régnoit,
Qui sans grand art & dons se démenoit,
Si qu'un bouquet donné d'amour profonde,
C'étoit donné toute la terre ronde,
Car seulement au cœur on se prenoit.

Et si par cas à jouïr on venoit
Savez vous bien comme on s'entretenoit?
Vingt-ans, trente ans: cela duroit un monde,
Au bon vieux tems.

Or est perdu ce qu'Amour ordonnoit.
Rien que pleurs feints, rien que changes on n'oit.
Qui voudra donc qu'a aimer je me fonde,

Il

Il faut premier que l'amour on refonde ;
Et qu'on la mene, ainsi qu'on le menoit
Au bon vieux tems.

Autre
Pour servir de reponse au précedent,
par victor Brodeau.

Au bon vieux temps que l'amour par bouquets
Se démenoit, & par joieux caquets,
La femme étoit trop sotte ou trop peu fine :
Le temps depuis, qui tout fine & affine,
Lui a montré à faire ces aquets.

Lors les Seigneurs étoient petits naquets ;
D'Aux & d'oignons se faisoient les banquets,
Et n'étoit bruit de ruer en cuisine,
Au bon bieux temps.

Dames aux huis n'avoient clefs ne loquets * ;
Leur Garderobe étoit petits paquets
De canevas ou de grosse étamine :
Or, diamants, on laissoit en leur Mine,
Et les couleurs porter aux perroquets
Au bon vieux tems.

* Aux portes de leur chambre, & n'étoient point renfermées ; on entroit chez elles quand on vouloit.

Ce Rondeau n'a rien de fort merveilleux, mais on l'a mis ici, à cause de la reputation que son auteur a eue autrefois, & qui a fait que Voiture a parlé de lui dans le fameux Rondeau, *Ma foi c'est fait*, que l'on rapportera en son lieu.

MELLIN



MELLIN DE S. GELAIS.

SAint Gelais originaire du Poitou & natif d'Angoulesme, Abbé de Reclus, au seiziéme siécle, sous François Premier & Henri II, étoit fils naturel du Poëte Octavien de Saint Gelais, qui fut Auteur du Sonnet qu'il fit passer d'Italie en France. Il avoit un talent particulier pour les Epigrammes: Lui & Marot partageoient tous les esprits de la Cour & du Royaume. Cependant Saint Gelais étoit plus savant & plus rafiné, il y avoit dans ses Vers un tour plus naturel & plus doux. Ronsard commençant à paroître, obligea S. Gelais de retourner aux Vers Latins; il mourut en 1554. sa raillerie tres-libre lui attira beaucoup d'ennemis. On trouve dans la plûpart de ses vers des saletez qui sont exprimées grossierement, & nous pourrions peut-être dire que c'étoit le genie de son siecle, voiant sur tout Marot & Rabelais, qui n'ont pas des expressions plus délicates; mais Ronsard & Joachim du Bellay qui ne paroissoient pas moins addonnez au plaisir que S. Gelais, se sont exprimez néanmoins d'une maniére plus supportable. Les ouvrages de ce Poëte consistent en Vers pour des * Tournois, en Sonnets, en Madrigaux, en Quatrains, en Dizains, & autres petites piéces. Il pourroit bien passer pour ce Poëte de Cour, que nous represente Joachim du Bellay dans son Poëte Courtisan.

* *C'est ce qu'on appelle maintenant Carousels.*

Un

Un Charlatan difoit en plein marché,
Qu'il montreroit le Diable à tout le monde.
Si n'y en eut, tant fut-il empêché,
Qui ne courût pour voir l'efprit immonde.
Lors une bourfe affez large & profonde
Il leur déploye & leur dit, Gens de bien,
Ouvrez vos yeux, voyez, y a t-il-rien?
Non, dit quelqu'un des plus près regardans,
Et c'eft, dit-il, le Diable, oyez-vous bien,
Ouvrir fa bourfe & ne voir rien dedans.

Tu te plains *, ami, grandement,
Qu'en mes Vers j'ai loüé Clement †,
Et que je n'ai rien dit de toy:
Comment veux-tu que je m'amufe,
A loüer ni toi ni ta mufe,
Tu le fais cent fois mieux que moy ‡.

* Cette Epigramme eft adreffée à un importun qui fe plaignoit de ce que S. Gelais n'avoit pas fait fon éloge.

† C'eft Clement Marot à qui Saint Gelais adreffe quelques-unes de fes Poëfies.

‡ Pourquoi te donnerois-je des louanges, tu t'en donnes affez toi même.

Si plus de bien je n'ay fceu publier
De vous, Madame, & plus d'honneur vous faire;
N'en

N'en blamez point mon * Taire ou oublier;
Ne la grandeur du † difficile affaire,
Qui se peut mieux commencer que parfaire:
Blamez celui dont la sublimité,
A des vertus le nombre limité;
Car s'il en eut mis d'autres en usage,
Nous eussions pû par même extremité,
Vous mériter, moy louer davantage.

* C'est-à-dire, mon silence & mon peu de memoire.

† Ce terme que S. Gelais met ici du masculin, est maintenant feminin. Nous avons quelques-uns de ces mots dont le genre a changé. Charon fait *Preface* du masculin, quoiqu'il soit feminin dans l'usage present. *Navire* qui étoit feminin autrefois, n'est plus maintenant que masculin.

Un Maître és * Arts mal chaussé & vestu;
Chez un Paisan demandoit à repaistre,
Disant qu'on doit honorer la vertu, †
Et les Sept Arts dont il fut passé Maître.
Comme Sept ‡ Arts? répond l'homme champestre;
Je n'en sai nul hormis mon labourage;
Mais je suis saoul quand il me plaît de l'être,
Et si nourris ma femme & mon ménage.

* Ce qu'il dit ici du Maître és Arts convient aussi à bien des Sçavans, & sur tout aux Poëtes, qui ne sont pas les gens les plus fortunez du monde.

Et qui n'étant vétus que simple Bureau,
Passent l'Esté sans linge, & l'hiver sans Manteau.

Le titre de Maître és Arts, dont parle ici S. Gelais, étoit autre-

autrefois en réputation ; mais il est tombé maintenant aussi-bien que le titre de Docteur, on sçait qu'il ne faut que de l'argent pour y parvenir ; qui dit à present Docteur, dit peu de chose.

† Ces sortes de gens ne parlent que de leur science & de leur vertu ; c'est ainsi que Damon s'en explique en parlant de lui-même.

Puisqu'ici la vertu n'a plus ni feu ni lieu.

C'est que le grand besoin qu'ils en ont leur en fait souvent parler, afin d'en pouvoir acquerir ; mais ils parlent ainsi toute leur vie.

‡ Les Sept Arts qu'il falloit autrefois savoir pour être Maître és Arts sont, la Grammaire, la Réthorique, la Philosophie, &c.



Si Charles * n'étoit grand menteur,
Jamais n'eut été Inventeur,
Du Livre qu'il a publié ;
Et si on l'en a guerdonné †,
C'est afin qu'il perdre en lisant,
Le plaisir trop mal ordonné,
Qu'il avoit pris en médisant.

* Cette Epigramme regarde les critiques de mauvaise foy qui veulent reprendre en écrivant ; quoiqu'on n'ait rien dit que de juste.

† *Guerdonner*, signifie récompenser.

Quand à ce qui touche moi-même,
Sçachez que la bonte suprême,
Vous *guerdonnera* largement,
Pour m'avoit donné logement.

Dit Scarron.



Chatelus donne à déjeuner
A six pour moins d'un carolus (*a*),
Et Jacquelot donne à disner,
A plus, pour moins que Chatelus.
Après tels repas dissolus (*b*),
Chacun s'en va gay & fallot (*c*),
Qui me perdra (*d*) chez Chatelus,
Ne me cherche chez Jacquelot.

a Carolus étoit une piece de monnoye qui vaut dix deniers, il en faut six pour faire cinq sols.

b Dissolus, c'est-à-dire, finis, ce terme ne se prend plus dans cette signification; mais il signifie seulement, corrompu de mœurs & qui mene une vie criminelle.

c Fallot, signifie leger: *Cy-dessous gist & loge enserre, ce trés-gentil fallot Jean Serre*, dit Clement Marot.

d Perdra, veut dire ici, qui ne me trouvera point.



Nôtre vicaire un jour de Feste
Chantoit un Agnus gringoté,
Tant qu'il pouvoit à pleine teste,
Pensant d'Annette estre écouté.
Annette de l'autre côté
Pleuroit attentive à son chant;
Dont le Vicaire en s'approchant,
Lui dit: pourquoi pleurez vous belle?
Ah messire Jean, ce dit-elle,
Je pleure un âne qui m'est mort,

Qui

Qui avoit la voix toute telle
Que vous, quand vous criez si fort.

Ce conte est tiré des *Facéties* de *Poge* & est le 230. de son recueil. Barlette l'a raporté dans son sermon du 1. Dimanche de Carême. Il se trouve aussi dans les contes d'Ouville & Monsieur de la Monnoie l'à mis en vers latins.



Un Quidam voulant être prestre,
A l'Evêque se presenta,
Lequel lui dit si tu veux l'estre:
Quot sunt septem Sacramenta?
Ce mot bien fort l'épouventa
Puis il dit: *Tres.* L'Evêque *Quas?*
Sunt fides, spes, & charitas.
Par bien tu as bien répondu:
Sus clerc, qu'on dépesche son cas,
Il mérite d'être tondu.



Au Pseautier de Madame de Nemours.

Si Dieu mettoit les dons en vous & moi
Qu'avoit l'auteur de cette œuvre parfaite
Pour vôtre part seriez femme de Roi,
Et par souhait j'en serois le Prophête

Cette pensée est très délicate. David étoit Roi & Prophête; Saint Gelais dit à Madame de Nemours qu'il lui souhaite d'être Reine, & qu'il ne voudroit que le plaisir de lui avoir predit cette dignité.

Au Calendrier des Heures de S. Leger, l'une des filles de la Reine.

Si vous plaiſoit marquer en teſte
Quelque jour marqué pour m'aimer,
Je l'aurois pour une grand, fête ;
Mais point ne la voudrois chommer.

Chommer s'abſtenir de tout travail, ce verbe eſt Neutre & Actif. On dit *chommer une fête, chommer un ſaint.*



Epitaphe pour un vieillard Amoureux.

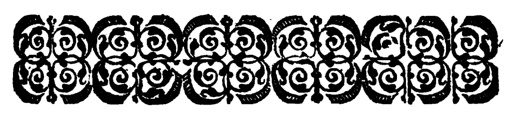
S'on ne mouroit qu'en guerre ou par excez,
Ce vieillard ci * fût au nombre des vifs.
Mais il fut pris d'un plus étrange accez
Quand ſes eſprits furent du corps ravis.
Les medecins dirent tous d'un advis
Qu'il euſt encor bien longuement vêcu;
Si n'eut été le regret d'un écu
Qu'il avoit mis pour ſanté aquerir,
Dont il reprit le mal qui l'a vaincu.
Aimant trop mieux un écu que guerir.

* Seroit au nombre des vivants; c'eſt-à-dire, vivroit encore.

Une

Conte attribué à S. Gelais.

Une vieille se confessoit
De ses péchez à frere Jean;
Mais cette vieille ne cessoit
De vessir de crainte & d'ahan.
Le pauvre frere disoit bran,
Vertu sans bieu! voila merveille;
Depechez vous. Lors, dit la vieille,
Conseillez moi, mon pere en Dieu;
Par bieu, dit-il, je te conseille
D'aller vessir en autre lieu.



JOACHIM DU BELLAY.

JOachim du Bellay de l'Illustte Maison de du Bellay en Anjou, naquit à Liré à douze lieuës du Diocèse de Nantes. Il étoit Chanoine & Archidiacre de l'Eglise de Paris, parent du Cardinal du Bellay. Il parut à la Cour de François Premier & d' Henri Second avec beaucoup d'éclat. Il s'adonna dabord à la galanterie comme les autres Poëtes de son siecle, & même comme un grand nombre de ces derniers temps; c'est pourquoi la Muse de Joachim du Bellai est remplie de tant d'Amours. Il alla à Rome avec le Cardinal du Bellay son Cousin; c'est-là qu'il écrivit ses Regrets, dans lesquels on trouve d'excellens endroits. Etant revenu de Ro-

me prêt de se retirer de la galanterie, il fut nommé Archevêque de Bordeaux par la démission du Cardinal du Bellay; mais il mourut avant que d'être sacré, & ce fut le premier Janvier 1560. il étoit âgé de 37. ans. Il avoit pour la Poësie la douceur qu'on remarque dans Catulle, & la fecondité d'Ovide; c'est ponrquoi on le comparoit à ces deux Poëtes. On remarque quelque chose d'agreable dans ses petits Vers sur tout; & quelque chose de grand dans ses Sonnets, qui sont même estimez à present. Quoiqu'il n'ait fait que très peu d'Epigrammes Françoises, nous ne laisserons pas de rapporter de lui quelques Vers, ce sont sur tout des Sonnets, dans lesquels on trouve encore des graces que le temps n'a pas fait vieillir. On peut dire que cette espece de Poësie est une Epigramme de 14 Vers; car la chute de l'Epigramme s'y doit rencontrer. Ce que nous en rapporterons est tiré de ses Regrets, dans lesquels il dépeint les déréglemens de la Cour de Rome; d'un Songe qu'il feint avoir eu, & des Antiquitez de Rome.



Si je monte au Palais, je n'y trouve qu'orgueil,
Que vice déguisé, qu'une cérémonie;
Qu'un bruit de tabourin, qu'une étrange harmonie,
Et de rouges habits un superbe appareil.

Si je descends en banque, un amas & recueil
De nouvelles je trouve; une usure infinie,
De riches Florentins une trouppe bannie,
Et de pauvres Sienois, un lamentable deüil.

Si je vais plus avant, quelque part où j'arrive,
Je trouve de Venus la grand'bande lascive,

Dres-

Dressant de tous côtez mille appas amoureux.

Si je passe plus outre, & de la Rome neuve,
Entre en la vieille Rome, adoncque je ne treuve;
Que de vieux Monumens un grand monceau pierreux.

* C'est ici que commence la description que du Bellay veut faire de Rome, & où il en reprend les desordres. Il y a plus de quatre cens ans que d'autres l'ont fait avant lui. On peut voir sur ce sujet le Chapitre 11. de la seconde partie du *Defensor pacis*, de Marsile de Padoüe. On peut ajouter à cet peintures de la Ville de Rome la Rome ridicule de S. Amand.

Je trouve de Venus la grand' bande lascive. Du Bellay fait ici allusion à ce qu'il rapporte un peu plus bas, que l'on ne voit pas les honnêtes Dames Italiennes marcher dans les Ruës de Rome, & qu'on n'y rencontre que les Courtisannes.

La Dame Romaine en gravité marchant,
Comme la Conseillere ou femme de Marchand,
Ne s'y pourmene point, & ny voit-on que celles,
Qui se sont de la Cour l'honnête nom donné.



Il fait bon voir, Paschal*, un Conclave serré,
Et l'une Chambre à l'autre également voisine,
D'Antichambre servir, de Salle & de Cuisine,
En un petit recoin de dix pieds en quarré.

Il fait bon voir autour le Palais emmuré,
Et briguer là dedans cette trouppe divine,
L'un par ambition, l'autre par bonne mine,
Et par despit de l'un être l'autre adoré.

Il fait bon voir dehors toute la Ville en armes,
Crier le Pape est fait, donner de faux alarmes,
Saccager un Palais, mais plus que tout cela

Fait bon voir qui de l'un, qui de l'autre se vante,
Qui met pour celui-ci, qui met pour celui-là,
Et pour moins d'un escu dix Cardinaux en vente.

* Ce Paschal à qui du Bellay adresse ce Sonnet est un Ecrivain du XVI siecle, qui nous a laissé quelques ouvrages Latins.

Veux tu savoir, Duthier *, quelle chose c'est Rome?
Rome est de tout le monde un public Echaffaut,
Une Scene, un Theatre auquel rien ne defaut †,
De ce qui peut tomber és actions de l'homme.

Ici se voit le jeu de la fortune & comme
Sa main nous fait tourner ‡ ores bas ores haut,
Ici chacun se montre, & ne peut, tant soit caut †,
Faire que tel qu'il est le peuple ne le nomme.

Ici du faux & vrai la Messagere court,
Ici les courtisans font l'amour & la cour,
Ici l'ambition & la finesse abonde.

Ici la liberté fait l'humble audacieux,
Ici l'oisiveté fait le bon vicieux,
Ici le vil Faquin discourt des faits du monde.

* *Duthier*, il étoit Conseiller & Secretaire d'Estat.
† *Rien ne defaut*, c'est-à-dire, rien ne manque.

Ores

Ores bas ores haut, tantôt en bas, tantôt en haut, c'est de la Fortune que cela s'entend.,

Et ne peut tant soit caut, c'est-à-dire, si rusé, si déguisé, si fort qu'il soit sur ses gardes. *Caut* vient de *cautus*, qui signifie un homme soigneux, circonspect, ou même politique.

Nous ne faisons la cour aux filles de memoire;
Comme vous qui vivez libres de passion;
Si vous ne sçavez donc nôtre occupation,
Ces dix vers ensuivans vous la feront notoire.

Suivre * son Cardinal au Pape, au Consistoire;
En Chapelle, en visite, en Congrégation,
Et pour l'honneur d'un Prince ou d'une Nation;
De quelqu'Ambassadeur accompagner la gloire,

Estre en son rang de garde auprès de son Seigneur;
Et faire aux survenans l'accoutumé honneur,
Parler du bruit qui court, faire † de l'habile homme;

Se promener ‡ en housse, aller voir d'huis en huis;
La marte ou la victoire & s'en au Juifs,
Voila mes Compagnons les passe-tems de Rome.

* *Suivre son Cardinal*, c'est que Joachim du Bellay étoit à Rome auprès du Cardinal du Bellay son parent.

† *Faire de l'habile homme*, cette maniere de parler n'est plus en usage.

‡ *Se promener en housse*, c'est-à dire, à cheval; les Carosses n'étoient pas encore si communs qu'ils le sont à présent On alloit à cheval auparavant, le cheval étoit orné d'une housse, comme cela se pratique encore dans quelques céremonies.

Flatter un Créditeur pour ſon terme allonger,
Courtiſer un banquier, donner bonne eſperance,
Ne ſuivre en ſon parler la liberté de France,
Et pour répondre un * mot un quart d'heure y ſonger.

Ne gaſter ſa ſanté par trop boire & manger.
Ne faire ſans propos une folle dépenſe,
Ne dire à tout venant tout cela que l'on penſe,
Et d'un maigre diſcours gouverner l'étranger.

Connoître les humeurs, connoître qui demande,
Et d'autant que l'on a la liberté plus grande,
D'autant plus ſe garder que l'on ne ſoit repris,

Vivre avec que chacun, de chacun faire compte,
Voila, mon cher Morel, dont je rougis de honte,
Tout le bien qu'en trois ans à Rome j'ai appris.

* *Et pour répondre un mot un quart d'heure y ſonger.* C'eſt auſſi ce que Marot nous apprend du caractére de l'Italie en general, y ayant demeuré auprès de Renée de France, Ducheſſe de Ferrare, Fille de Louis XII. Voici comme il en parle.

Car ces Lombards avec qui je chemine
M'ont fort apris à faire bonne mine,
A un mot ſeul de Dieu ne deviſer,

A parler peu & à poltroniſer;
Deſſus un mot une heure je m'arreſte.
S'on parle à moy je reſponds de la teſte.

C'eſt ce que du Bellay explique encore dans le Sonnet ſuivant.

Mar-

Marcher d'un grave pas & d'un grave sourcy ;
Et d'un grave souris à chacun faire feste,
Balancer tous ses mots, respondre de la teste,
Avec un *messer non*, ou bien un *messer si*.

Entremesler souvent un petit & *cosi*,
Et d'un *son servitor* contrefaire l'honneste,
Et comme si l'on eut sa part en la Conqueste ;
Discourir sur Florence & sur Naples aussi.

Seigneuriser chacun d'un baisement de main,
Et suivant la facon du Courtisan Romain,
Cacher sa pauvreté d'une brave apparence.

Voila de cette Cour la plus grande vertu,
Dont souvent mal monté, mal sain, & mal vestu ;
Sans barbe & sans argent, on s'en retourne en
France.

Tu t'abuses, Belleau *, si pour être savant,
Savant & vertueux, tu penses qu'on te prise ;
Il faut, comme l'on dit, être homme d'entreprise,
Si tu veux qu'à la Cour on te pousse en avant.

Ces beaux noms de vertus, ce n'est rien que du vent :
Doncques si tu es sage, embrasse la feintise,
L'ignorance, l'envie avec la convoitise ;
Par ces arts jusqu'au ciel on monte bien souvent.

La ſcience à la table eſt des Seigneurs priſée;
Mais en Chambre, Belleau, elle ſert de riſée:
Garde, ſi tu m'en crois, d'en acquerir le bruit.

L'homme trop vertueux déplaît au populaire;
Et n'eſt-il pas bien fol qui s'efforçant de plaire,
Se mêle d'un métier que tout le monde fuit.

* Belleau Poëte François, natif de Nogent le Rotrou, mort à Paris le 6. Mars de l'année 1577. Il paſſoit pour le Poëte le plus naturel de ſon Siecle, & on lui avoit donné le nom de Poëte de la nature. C'étoit un homme très-frugal & très-moderé, qualitez rares dans les Poëtes.

On donne les dégrez au ſavant Ecolier.
On donne les Eſtats à l'homme de Juſtice,
On donne au Courtiſan le riche benefice,
Et au bon Capitaine on donne le Collier.

On donne le butin au brave avanturier,
On donne à l'Officier les droits de ſon office,
On donne au ſerviteur le gain de ſon ſervice,
Et au docte Poëte on donne le laurier.

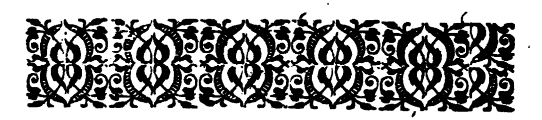
Pourquoi donc fais-tu tant lamenter Calliope *
Du peu de bien qu'on fait à ſa gentille troppe?
Il faut, Jodelle †, il faut autre labeur choiſir

Que celui de la Muſe à qui veut qu'on l'avance.
Car quel loyer veux tu avoir de ton plaiſir,
Puiſque le plaiſir même en eſt la recompenſe?

* Calliope c'eſt la Muſe qui préſide à la Poëſie héroïque & à l'Eloquence.

Jo-

† Jodelle Poëte François, qui mourut en 1573. âgé de 41. ans: il a eu assez de reputation dans son tems, quoiqu'on ait trouvé son style dur; il avoit une merveilleuse facilité, jusqu'à composer des Sonnets sur le champ, & à faire cinq cens vers en une nuit.



PASSERAT.

JEan Passerat, né à Troyes, s'est acquis beaucoup de loüange à Paris par la facilité qu'il avoit à faire des Vers latins & François, à écrire en prose, & à expliquer les bons Auteurs. Dès qu'il eut passé les années de l'enfance, il prit la premiere teinture des Lettres sous un Precepteur qui le traita si cruellement, qu'il quitta l'étude, & s'étant sauvé de son Ecole, il servit un Maréchal, & puis un Convent de Religieux. Quelque temps après se repentant de sa faute, il retourna à la Maison de son pere, & continua ses études avec tant d'application, qu'il fut bien-tôt capable d'enseigner en public, & qu'aiant été Regent de la seconde Classe au College du Plessis, il fut choisi par le Roy pour succeder à Ramus dans la Chaire de Professeur Royal en Eloquence. Il y acquit tant de reputation, que les plus Savans hommes de son siécle, & les personnes les plus distinguées de la Cour & du Parlement accouroient en foule à ses Leçons. Il perdit un œil d'un coup de balle, qu'il reçût dans un jeu de paume: cependant, quoique son visage fût défiguré par cet accident, & qu'il eût l'air sévere, sombre & farouche, il n'y avoit rien de plus doux que son esprit, rien de plus agréable & de plus gay que sa conversation. Il aimoit extraor-

dinairement l'étude, & paſſoit ſouvent des journées entieres dans ſon cabinet ſans prendre aucun repas. Son mérite lui acquit l'amitié d'Henry de Meſmes, & ayant été reçû chez lui, il y demeura l'eſpace de 31. ans. Durant ce temps il publia divers Poëmes qui font également paroître & ſon eſprit, & la reconnoiſſance qu'il avoit pour ſon genereux bien-faicteur. Il mourut en 1602. d'une paralyſie, âgé de ſoixante & treize ans, ayant auparavant ſouffert de continuelles douleurs pendant cinq années. Comme c'étoit un homme d'un jugement merveilleux, & qui trouvoit peu d'ouvrages de ſon goût, il recommanda qu'on ne chargeât pas ſon tombeau de méchans Vers; c'eſt pourquoi peu de perſonnes le louérent après ſa mort, craignant de ne pouvoir répondre à ſes deſirs. Il fut enterré dans l'Egliſe des Jacobins de la ruë Saint Jacques, où M. de Meſmes lui fit dreſſer un Mauſolée. Ses œuvres Françoiſes imprimées ſont *Chant d'allegreſſe pour l'entrée de Charles IX. en la Ville de Troye*; *Complainte ſur la mort d'Adrien Turnebe*; *Sonnets ſur le tombeau du ſieur de la Chatre*; *Hymne de la Paix*; *Recueil de Poëſies Françoiſes & Latines, &c.* Voici quelques-unes de ſes Epigrammes.

Mes Vers, Monſieur, * c'eſt peu de choſe,
Et Dieu merci je le ſai bien;
Mais vous ferez beaucoup de rien,
Si les changez en vôtre proſe †.

* Le Treſorier de l'Epargne, appellé M. de Soucy.

† On ne peut guere demander plus agréablement une aſſignation.

* Pour

* Pour Etrennes je vous desire
Ce que vous-même souhaittez,
Et toutefois ne l'osez dire;
Mais quand propos en sont jettez,
Si volontiers les écoutez
Qu'estes contrainte d'en soûrire.

* Ces Vers sont addressez à Mademoiselle Judith de Mesmes.



*Jean Passerat ici sommeille
Attendant que l'Ange l'éveille,
Et croit qu'il se reveillera,
Quand la trompette sonnera.
S'il faut que maintenant en la fosse je tombe,
Qui ay toûjours aimé la paix & le repos,
Afin que rien ne pese à ma cendre & mes os,
Amis de mauvais Vers ne chargez point ma tombe.

* Il se fit lui-même cette Epitaphe avant de mourir. Elle est rapportée en latin dans les Eloges de M. de Sainte Marthe, en ces termes.

Hic situs est parva Janus Paseratius urnâ,
Ausonii Doctor regius eloquii.
Discipuli memores tumulo date serta Magistri,
Ut vario florum munere vernet humus.
Hoc culta Officio mea molliter ossa quiescent,
Sint modò carminibus non onerata malis.

Mr.

MALHERBE.

FRançois Malherbe, natif de Caën, a été regardé comme le Reſtaurateur de la Poëſie Françoiſe. Il fut connu d'Henry IV. par le moien du Cardinal du Perron: Le Roi l'envoya querir & lui promit qu'il lui feroit du bien ; mais cela n'arriva que ſous la Régence de la Reine Marie de Medicis, qui lui accorda cinq cens écus de penſion. Il mourut à Paris l'an 1628. âgé de ſoixante treize ans. Il faut avoüer que Malherbe a pris entierement le génie de la Poëſie Françoiſe. Tous ceux qui étoient venus avant lui, avoient quelque choſe de rude dans le tour & dans l'expreſſion, parce qu'ils s'attachoient aux anciens, comme s'ils en eſtoient devenus les Eſclaves. Malherbe à la verité les imita; mais ce fut plûtôt en accommodant au genie de nôtre Nation tout ce qu'il trouvoit de beau dans les anciens. Ses ennemis lui reprocherent pluſieurs défauts, ſoit par rapport à la compoſition, ſoit par rapport aux mœurs. On a trouvé qu'il n'étoit pas quelquefois aſſez élevé dans ſon ſtyle, & qu'il a des vers qui ſentent plûtôt la proſe que la poëſie: mais ce qu'on reprochoit à Malherbe, venoit ſans doute de l'habitude qu'on avoit pris de ne point recevoir de Vers, s'ils n'avoient un tour gêné, & même quelquefois embaraſſé, comme on le remarque dans Ronſard. On a auſſi repris en lui le peu de diſcernement qu'on diſoit qu'il avoit apporté dans le choix des anciens. Mais malgré ces prétendus défauts, on ne laiſſe pas de le regarder encore com-

comme le guide de ceux qui veulent s'adonner à la poësie, & sur tout à l'Ode, dans laquelle il a sû joindre la pureté & l'élevation du stile. Il paroît qu'il seroit assez difficile de justifier Malherbe d'amour propre & de vanité, & d'avoir fait son éloge dans beaucoup d'occasions ; & comme dit un de ses imitateurs, il n'en seroit que mieux qu'on ne le trouvât pas si souvent lui même entre ses admirateurs ; mais l'on sait que ce défaut lui est commun avec les autres Poëtes, & que c'est même un effet de leur enthousiasme.

Muses quand finira cette longue remise
De contenter Gaston * & d'écrire de lui ?
Le soin que vous avez de la gloire d'autrui
Peut-il mieux s'emploier qu'à si belle entreprise ?

En ce siecle ignorant, où chacun vous méprise,
Où quiconque vous sert n'en a que de l'ennui ;
Malheureuses beautez, où sera vôtre appui,
S'il ne vous tend les mains & ne vous favorise ?

Je crois bien que la peur d'oser plus qu'il ne faut,
Et les difficultez d'un ouvrage si haut,
Vous ôtent le desir que sa vertu vous donne.

Mais tant de beaux sujets tous les jours s'augmentant,
Puisqu'en âge si bas leur nombre vous étonne
Comme y fournirez-vous quand il aura vingt ans ?

* Ce Sonnet est addressé à Gaston de France, Frere de Loüis XIII.

Sur

Sur Fontainebleau, Sonnet.

Beaux & grands batimens de ſuperbe ſtructure,
Superbes de matiere & d'ouvrages divers,
Où le plus digne Roi qui ſoit dans l'univers,
Aux miracles de l'art fait cèder la nature.

Beaux parcs, & beaux jardins, qui dans vôtre cloſture
Avez toûjours des fleurs, & des ombrages verds;
* Non ſans quelque démon qui déffend aux hivers
D'en éfacer jamais l'agréable peinture.

Lieux qui donnez aux cœur tant d'aimables deſirs,
Bois, fontaines, canaux, ſi parmi vos plaiſirs
Mon humeur eſt chagrine & mon viſage triſte;

Ce n'éſt pas qu'en éffect vous n'aiez des appas:
Mais, quoi que vous aiez, vous n'avez point Caliſte,
† Et moi je ne vois rien, quand je ne la vois pas.

* Il s'en faut bien que ce Sonnet ſoit parfait; mais ſi l'on conſidére quil y a plus de 120 ans qu'il eſt fait, on ſera porté à uſer de quelque indulgence pour l'auteur.

† *Non ſans.* Un grammairien apelle ces deux vers une cheville; mais il ſe trompe, il devoit dire que la liaiſon en eſt un peu rude, car ils ſont très beaux à cela près, & le Poëte aiant décrit le printems éternel qui regne dans ces Jardins, a très bien fait d'y placer un genie conſervateur de cette verdure, qu'on y admire toute l'année. Mais il n'eſt pas étonnant que ce grammairien ſe ſoit trompé ſur une matiére qu'il n'entend pas; Quoi qu'il ait voulu parler de notre Poëſie dans

dans ſon livre, il s'en eſt tiré d'une maniere à faire connoitre qu'il s'y connoit peu. *Et moi je*, il eſt bon de remarquer que ce vers eſt compoſé de douze monoſillabes, ce qui eſt rare.



*Epitaphe du Duc d'Orleans.**

Plus mars que Mars de la Trace,
Mon Pere victorieux
Aux Rois les plus glorieux
Ota la premiere place.

Ma mere vient d'une Race
Si fertile en demi-Dieux,
Que ſon éclat radieux
Toutes lumiéres efface.

Je ſuis poudre toutefois,
Tant la Parque fait ſes loix
Egales & néceſſaires.

Rien ne m'en a ſceu parer;
Aprenez, ames vulgaires,
A mourir ſans murmurer.



Sur la Pucelle d'Orleans.

L'ennemi * tous droits violant,
Sainte Amazone, en vous brulant,

Fit

Fit bien voir qu'il étoit perfide:
Mais le destin n'eut point de tort,
Celle qui vivoit comme Alcide,
Devoit mourir comme il est mort.

* Ce furent les Anglois qui brûlerent, dit-on, la Pucelle d'Orleans, à Rouen. D'autres pretendent qu'elle ne fut pas brûlée, mais qu'elle vêcut ensuite en Loraine sa Patrie, qu'elle s'y maria & eut même des enfants. V. le nouveau Moreri à l'Article de JEANNE d'Arc.



Jeanne, tandis que tu fus belle,
Tu le fus sans comparaison.
Anne à cette heure est de saison,
Et ne voit rien de beau comme elle,
Je sais que les ans lui mettront
Comme à toi les rides au front,
Et feront à sa tresse blonde
Même outrage qu'à tes cheveux:
Mais voila comme va le monde;
Je t'ai voulue & je la veux.

* Cette Epigramme est imitée de Martial VI. 49. On en a encore une autre imitation dans ce recueil.



A Rabel Peintre sur un livre de fleurs.

L'art y surmonte la nature,
Et si mon jugement n'est vain,

Flore

Flore lui conduisoit la main,
Lors qu'il faisoit cette peinture.

* Cette Epigramme qui est très belle, n'est qu'une partie d'un assez mauvais Sonnet, dont le reste ne repond nullement à ce quatrain.

N'attens, passant que de ma gloire,
Je te fasse une longue histoire
Pleine d'un langage indiscret;
Qui se loüe irrite l'envie:
Juge de moy par le regret
Qu'eut la mort de m'ôter la vie.

Cette Epitaphe fut faite par Malherbe, pour un de ses amis qui mourut âgé de cent ans.

Epitaphe de Mr. de Luines.

Cet Absinte au nez de Barbet
Dans ce tombeau fait sa demeure.
Chacun en rit, & moi j'en pleure;
Je le voudrois voir au Gibet.

* Il l'apelle *absinte* par allusion a son nom qui étant pris dans la langue grecque signifie absinte.

Ici dessous gist Monsieur d'Is,
Pleut or à Dieu qu'ils fussent dix,
Mes trois sœurs, mon pere, & ma mere,

Le

Le grand Eleazar mon frere,
Mes trois tantes & Monſieur d'Is,
Vous les nommé-je pas tous dix?

* Cette Epitaphe eſt faite pour Monſieur d'Is parent de Malherbe, & de qui il étoit heritier. Elle a donné ſujet aux Ennemis de Malherbe de l'accuſer d'avoir l'ame baſſe, & d'être ſi fort attaché à ſes intereſts particuliers, qu'il en avoit même perdu les ſentimens naturels de l'humanité. Mais il eſt facile de remarquer, que cette Epitaphe eſt plûtôt un jeu d'eſprit qu'un témoignage de la diſpoſition du cœur de Malherbe à l'égard de ſes parens, & que ce Poëte avoit pris plus de ſoin de les renfermer tous dans quatre Vers, que de montrer ſon attachement pour les biens.



Viciſſitude des choſes du monde.

Les avantures du monde
Vont d'un ordre mutuel,
Comme on voit au bord de l'onde
Un reflus perpetuel:
L'aiſe & l'ennui de la vie
Ont leur courſe entreſuivie
Auſſi naturellement
Que le chaud & la froidure,
Et rien afin que tout dure,
Ne dure éteruellement.

* Quoique cette Stance ne ſoit pas une Epigramme en forme, & que ce ſoit une partie d'une Ode; elle a paru ſi belle & pouvoir même s'accommoder ſi bien en Epigramme, qu'on a cru la devoir rapporter ici.

Inſcrip-

Inscription pour une Fontaine.

Vois tu passant couler cette onde,
Et s'écouler incessament?
Ainsi fuit la gloire du monde,
Et rien que Dieu n'est parmanent.



RACAN.

HOnorat de Bueil, Marquis de Racan, fils d'un Chevalier des Ordres du Roi, Maréchal de camp des Armées de Roi, nacquit à la Roche-Racan en Touraine & mourut en 1670. il fut de l'Academie Françoise & disciple de Malherbe. On a de lui un volume de Poësies imprimé l'an 1627. des odes Sacrées sur les Pseaumes &c. Il reussissoit sur tout dans les stances & dans les poësies pastorales.

Malherbe d'un Heros peut vanter les Exploits,
Racan chanter Philis; les Bergers & les bois.

Boileau qui lui rend ce temoignage, le trouvoit néanmoins capable d'un genre de Poësie plus relevé.

Racan pourroit chanter au défaut d'un Homere.

Racan avoit du génie & de la fécondité, mais Mal-

Malherbe trouvoit qu'il ne travailloit point assez ses vers, au lieu que Mainard qui avoit le génie plus étroit, possédoit en récompense l'exactitude du langage & des regles de la Poësie. On lui doit au reste cette justice, qu'il est un de ceux qui ont contribué à polir la poësie françoise. On a de lui fort peu de petites piéces qui méritent d'entrer en comparaison avec celles où il avoit de quoi s'étendre.



A Monsieur Roger Lieutenant criminel à Tours, pour l'avoir assisté de son conseil.

Si pour tant de plaisirs divers,
De peine & de sollicitude,
Je ne vous donne que des vers,
Ne m'accusez d'ingratitude.
Les Dieux de qui vous imitez
Toutes vos belles qualitez
Si rares au tems où nous sommes,
Combien qu'en diverses façons
Ils veillent pour le bien des hommes;
Ils n'en sont paiez qu'en chansons.

* Il faut remarquer le mot *combien que*, qui étoit familier à Racan. On ne s'en sert plus & il a fait place à *quoique*, *bien que*, *encore que*.

A l'Auteur de Poëme de la Madeleine.

Cette sainte dont tes veilles
Mettent la gloire en si haut lieu,
Fait voir deux sortes de merveilles,
Les tiennes & celles de Dieu.
Il est vrai que je porte en vie
A tes beaux vers comme à sa vie;
Mais quoi que je veuille tenter,
Ma foiblesse y fait resistance,
Je ne puis non plus imiter,
Tes écrits que sa penitence.

* L'auteur de ce Poëme étoit Porcheres d'Arbant autre disciple de Malherbe & l'un des membres de l'Académie naissante. On a de lui un grand nombre de Vers qu'on ne lit plus.

Sur le livre du Bouclier de la foi du Ministre Pierre du Moulin.

Bien que du Moulin en son livre
Semble n'avoir rien ignoré,
Le meilleur est toûjours de suivre
Le Prône de notre Curé.
Toutes ces doctrines nouvelles
Ne plaisent qu'aux folles cervelles;
Pour moi comme une humble brebis

Sous la houlette je me range,
Et n'ai jamais aimé le change
Que des femmes & des habits.

* Ces Vers furent faits à l'ocasion du Livre de du Moulin. Madame des Loges, qui étoit de la Religion réformée, le fit voir à Racan & le pressa de le lire. Il le prit par complaisance & le rendit avec ces Vers. Madame des Loges crut y connoitre le stile de Malherbe dont Racan étoit alors disciple en Poësie, & chargea Gombaut d'y faire une reponse. Ce dernier s'en acquita par une Epigramme l'une des moins bonnes qu'il ait faites. Gombaut l'adresse directement à Malherbe & plusieurs sont tombez après lui dans la même erreur; mais l'Epigramme est veritablement de Racan qui traite sa matiére en homme de qualité, peu disposé à s'embarasser l'esprit des controverses des Théologiens.

A la Polixéne de Moliére.

Belle Princesse, tu te trompes
De quitter la Cour & ses pompes,
Pour rendre ton desir content.
Celui qui t'a si bien chantée
Fait qu'on ne t'y vit jamais tant
Que depuis que tu l'as quittée.

* Cet auteur qu'il ne faut confondre avec Poquelin de Moliere le Comedien, avoit fait un Roman intitulé *Polixéne*, qui a été fort estimé dans son tems. Racan parle à Polixéne dont Moliére avoit raconté la retraite, comme si elle eût été effectivement une Princesse vivante.

Si bien chantée. Les Romans sont des Poëmes épiques en Prose & les Poëtes se servent du mot chanter pour dire raconter.

Arma virumque Cano. *Vergile.*
Canto l'armi pietose &c *Torquato Tasso.*

Chantez, Muse, chantez la colere d'Achile &c. *Homere.*
Je chante cette guerre en cruautez féconde &c. *l'Auteur* de la Pharsale.

Je

Je chante les combats & ce Prelat terrible. *Boileau en son Lutrin.*

Je chante le vainqueur des vainqueurs de la terre. *Scuderi dans son Alaric.*



MAYNARD.

FRançois Maynard de Toulouse, President au Presidial d'Aurillac en Auvergne, est un des Poëtes François qui a le mieux fait des Epigrammes. Il a été fort estimé à la Cour de France, & à celle de Rome; le Pape Urbain VIII. prenoit plaisir à s'entretenir avec lui. Il fut nommé pour être de l'Académie Françoise, mais jamais il ne put obtenir la faveur du Cardinal de Richelieu, parce que Maynard demandoit & se plaignoit toûjours, ce que le Cardinal ne vouloit pas. Il mourut âgé de 64. ans, le 28. Decembre 1646. Jamais homme ne s'est peut être estimé plus malheureux, quoiqu'il ait toûjours importuné les Grands pour s'avancer dans le monde. Nous voions peu de ses Poësies où ses plaintes ne soient exposées.

On a toûjours remarqué dans les Vers de Maynard beaucoup de facilité, une clarté, une élegance, & un certain tour qui ne se peut imiter que difficilement. Deux choses ont produit ce bel effet: premiérement Maynard affecte de détacher tous ses Vers les uns des autres, d'où vient qu'on en trouve fort souvent cinq ou six de suite dont chacun a son sens parfait. Secondement il observe par tout une construction simple & naturelle, où il n'y a ni transposition ny contrainte; & quoi-

qu'il travaillât avec un soin incroïable ; il semble néanmoins que les mots se soient venus placer d'eux-mêmes dans les endroits où ils sont. C'est encore plus pour ses Epigrammes qu'on lui a donné tant de loüanges, que pour le reste de ses ouvrages. En effet, les Vers en sont ordinairement pleins de sel & de délicatesse. Il est un de ceux qui ont le plus contribué à la Poësie & à la Langue Françoise, en recherchant toûjours ce qui étoit plus naturel.



Toutes les fois que ton Valet
Te demande ses petits gages,
Tu prens ce pauvre homme au collet,
Et le charges de mille outrages.

Ceux qui t'ont prêté leur denier,
Le Suisse qui garde ta porte,
Ton Tailleur & ton Cuisinier
Sont traitez de la même sorte.

Maître ingrat, debiteur sans foi,
Qui défends qu'on parle chez toi
De payement * & de salaire,

Ne te laisse jamais fléchir;
Le revenu de ta colere
Est capable de t'enrichir.

* C'est une imitation de Martial Livre XII. 13.
* *Payement* ce mot n'est plus que de deux sillabes, & se prononce *Paiment*.

Grand

Grand arbitre des bons repas,
Ce jour que l'An reprend sa course,
Maynard ne te souhaite pas
L'or que Thubeuf a dans sa bourse.

Ni que l'auguste Potentat
Dont l'Espagne craint le tonnerre,
Te fasse Conseiller d'Etat
Et te montre à toute la terre.

Flotte, un esprit comme le tien
N'aime ni l'emploi ni le bien;
Et tout ce que je te desire,

C'est qu'entier de corps & de sens
Tu puisses chanter boire & rire
L'an de grace mille sept cents.

Je ne dois pas encore attendre
Que tu sois un de mes Lecteurs,
Tu n'approuves que les Auteurs
Dont la tombe garde la cendre.
Ton puissant esprit m'a charmé,
Et l'honneur d'en estre estimé
Est le plus grand que je demande:
Mais, Guiet, pour me l'acquerir
Ma vanité n'est pas si grande
Que je me hâte de mourir. *

* C'eſt toute la penſée de cette belle Epigramme de Martial du 8. Livre.
Miraris veteres, Vacerra, ſolos &c.

Que les Ecrivains de France,
Sont polis & vigoureux!
La rudeſſe & l'ignorance
N'ont plus d'empire ſur eux.
Phebus leur prête ſa lire,
Il les dreſſe, & leur inſpire
Des chanſons dignes de lui;
Tous les arts leur ſont faciles,
O! qu'un Mecéne aujourd'hui
Pourroit faire de Virgiles!

* Voiez Martial Livre VIII. 56.

Un rare Ecrivain comme toy
Devroit enrichir ſa famille,
D'autant d'argent que le feu Roy
En avoit mis dans la Baſtille.
Mais les Vers ont perdu leur prix,
Et pour les excellens eſprits
La faveur des Princes eſt morte.
Malherbe, en cet âge brutal,
Pegaſe eſt un cheval qui porte
Les grands hommes à l'Hôpital.

* Malherbe étoit pauvre. Son mérite, ni la faveur de la Cour ne le tirerent point d'un état plus voiſin de la miſere que de l'opulence.

Racan,

Racan, ᶜParnasse m'importune,
Je n'en goûte plus les douceurs,
Ceux qui sont flattez des neuf Sœurs,
Ne le sont pas de la fortune.
Ces pauvres filles m'ont promis
Plus de nom qu'à tous leurs amis:
Je veux pourtant quitter leur bande.
L'art des Vers est un art divin;
Mais son prix n'est qu'une guirlande,
Qui vaut moins qu'un bouchon à vin.

Paul, rougi de ton avarice,
Tu prens tout & ne donnes rien
Après quatorze ans de service
Veux-tu pas me faire du bien?
Tu dis que ma fortune est bonne,
Et que ton testament me donne
Tes offices & ta maison;
Si dans sa cervelle mal faite
Il reste une once de raison,
Devine ce que je souhaite.

* Martial Livre XI. 16.

O que Jean est pernicieux!
Il soûtient avec impudence,

Qu'il ne ſe trouve dans les Cieux;
Ni juſtice, ni providence.
Pour l'appuyer le méchant dit,
Que depuis qu'il met en credit
L'impieté deſſus la terre,
Son bonheur n'a faute de rien;
Et que les Grands ſe font la guerre
A qui lui fera plus de bien.

* Martial Livre IV. 21.

Grand Prince: on dit que vos oreilles
Trouvent quelque choſe de net
Aux Epigrammes que mes veilles
Font naître dans mon cabinet.
Ce bruit ne me chatoüille gueres,
Mes ouvrages ſont trop vulgaires
Et trop nuds de ſcience & d'art;
Je douterai de bien écrire,
Juſqu'à ce que de vôtre part
Un brévet me le vienne dire *.

* Cette Epigramme eſt adreſſée au Roy. Je ne ſçai, ſi Martial a jamais rien demandé ſi agréablement à Domitien. Cet auteur a pourtant dit quelque choſe de pareil, *non credam, niſi legero, Catulle*. Livre XII. 74.

Ce que ta plume produit
Eſt couvert de trop de voiles;
Ton diſcours eſt une nuit

Veuve

Veuve de Lune & d'étoiles.
Mon ami, chaſſe bien loin
Cette noire Rhetorique,
Tes ouvrages ont beſoin
D'un devin qui les explique:
Si ton eſprit veut cacher
Les belles choſes qu'il penſe,
Di-moi, qui peut t'empêcher
De te ſervir du ſilence?

* Cette Epigramme eſt très belle. & conforme à l'humeur de Mainard dont le ſtile étoit naturellement très clair. Il a fait l'Epigramme ſuivante ſur le même ſujet.

Charles, nos plus rares eſprits
Ne ſauroient lire tes écrits,
Sans conſulter * Muret ou Lipſe.
Ton Phebus s'explique ſi bien,
Que tes volumes ne ſont rien,
Qu'une éternelle Apocalipſe.

* Marc Anthoine Muret & Juſte Lipſe ont paſſé la plus grande partie de leur vie à débrouiller les écrits des Anciens. Quintilien dit: qu'il y a des gens qui croiroient ne pas écrire élegamment ſi leurs ouvrages ſe pouvoient lire ſans interpretes. *pervaſit jam multos iſta perſuaſio, ut jam demum eleganter atque exquiſite dictum putent, quod interpretandum ſit.* Inſt. Orat. l. 2. c. 3. Voiez ſur le même ſujet la charmante épitre que le P. du Cerceau adreſſe à Monſieur Joli de Fleuri Avocat General au Parlement. page 67. de ſon Recueil.

Au Cardinal de Richelieu.

Armand, * l'âge affoiblit mes yeux
Et toute ma chaleur me quitte,
Je verrai bien-tôt mes ayeux
Sur le rivage du Cocyte.
C'est où je ferai des fuivans
De ce bon Monarque de France †
Qui fut le pere des Savans
Dans un fiécle plein d'ignorance.
Dès que j'approcherai de lui,
Il voudra que je lui raconte,
Tout ce que tu fais aujourd'hui
Pour combler l'Efpagne de honte.
Je contenterai fon defir
Par le beau recit de ta vie,
Et charmerai le déplaifir
Qui lui fait maudire Pavie ‡.
Mais s'il demande à quel emploi
Tu m'as occupé dans le monde
Et quel bien j'ay reçû de toi;
Que veux-tu que je lui réponde?

* Il addreffe cette Epigramme au Cardinal de Richelieu. C'eft une des plus belles chofes qu'on puiffe faire en ce genre.

† François I. fut appellé le Pere des Sçavans &, le Reftaurateur des Lettres.

‡ Ce même Prince fut pris au Siége de Pavie, & de là conduit prifonnier à Madrid.

Lorfqu'on prefenta cette Epigramme au Cardinal, il la rebutta, & quand on lui lut le dernier Vers,

Que

Que veux-tu que je lui réponde?

Il repartit brusquement, *Rien*. Celà fut cause que Maynard fit des Vers contre lui après sa mort.

En cheveux blancs il me faut donc aller,
Comme un enfant tous les jours à l'Ecole;
Que je suis fou d'apprendre à bien parler
Lorsque la mort, vient m'ôter la parole!

Ce qui donna occasion à Maynard de faire ces Vers, c'est qu'étant venu à Paris peu de temps avant sa mort, dès qu'il vouloit parler avec ses amis, il entendoit dire à chaque moment, que les mots dont il se servoit, n'étoient plus en usage.

Je crains que cette saison
Ne nous amenne la peste;
La gueule du chien celeste
Vomit feu sur l'horison.
Afin que je m'en délivre,
Je veux lire ton gros livre
Jusques au dernier feüillet;
Tout ce que ta plume trace,
Robinet, a de la glace
A faire trembler Juillet.

Lise, je vois que ta finesse
Bute à m'engager sous tes loix.
Mais quoi? le Regne des Valois*

Fut le siécle de ta jeunesse.
Tu m'as beau suivre nuit & jour,
Et me jurer que ton amour
Est au delà de toutes bornes.
Je ne veux point d'un corps si vieux,
De crainte de planter des cornes
Sur la tombe de mes ayeux.

* Le Regne des Valois a fini avec Henry III. qui fut tué en 1589. & Maynard écrivoit ses Epigrammes vers le milieu du siecle suivant; si bien qu'il donne environ soixante & dix ou quatre-vingts ans à Lise dont il parle ici.

Je suis le plus heureux amant
Des neuf illustres Demoiselles,
Et l'entretien le plus charmant
Des Cabinets & des Ruelles.

La Cour honore mes lauriers,
Ma Muse est par tout recherchée,
Et Turenne voit nos guerriers
Lire mes Vers dans la tranchée.

Persecuteur de ma vertu,
Marquis, pourquoi te mocques-tu
De ma belle façon d'écrire?

Je découvre ta vanité,
Tu desires que ma Satyre
Te montre à la posterité.

Jean qui dans ce tombeau repose entre les morts,
Prenant de toutes mains amassa des trésors,
Plus qu'il n'en espéroit de sa bonne fortune:
Il posseda beaucoup, mais il ne donna rien,
Et n'étoit qu'il avoit une femme commune,
Jamais homme vivant n'eût eu part à son bien.

* C'est une imitation de l'Epigramme de Martial; Livre V. 73.
Prædia solus habes &c.

Muses, quand Maillet vous demande,
Que vous lui fournissiez dequoi
Mettre un chetif pourpoint sur soi,
Vous le payez d'une guirlande.
Cependant l'incommodité
Que lui donne sa nudité
Ebranleroit un Philosophe;
Traitez-le plus utilement,
Le laurier n'est pas une étoffe
Dont il veuille un habillement.

Rimeur, quand tu dis que l'excès
Du chagrin qui te fond en larmes;
Ne vient que du mauvais succès
De nos conseils & de nos armes.

Tu n'en juges pas ſainement,
La France joüit pleinement
Des faveurs de la deſtinée,
Et le deüil n'eſt plus de ſaiſon ;
Sinon qu'on pleure la raiſon
Que tes Vers ont aſſaſſinée.

Le temps par qui tout ſe conſume,
Sous cette pierre a mis le corps
De l'Arrétin * de qui la plume
Bleſſa les vivans & les morts.
Son encre noircît la memoire
Des Monarques de qui la gloire
Eſt vivante après le trépas ;
Et s'il n'a pas contre Dieu même
Vomi quelqu'horrible blaſphême,
C'eſt qu'il ne le connoiſſoit pas.

* PIERRE L'ARRETIN Italien Athée, qui ſe vantoit lui-même de ne pas connoître Dieu. L'Italie a ſouvent produit de ſemblables monſtres d'impiété. Il étoit auſſi très Satirique. Voïez les nouveaux Dialogues des morts de Monſieur de Fontenelle.

Anthoine feint d'être malade
Pour montrer comme il eſt chez ſoi,
Couché ſur un lit de Parade,
Plus riche que celui du Roi,
Et que ſa chambre eſt embellie
De tableaux venus d'Italie,

Et de chandeliers de chriſtal.
Si l'on veut trouver le remede
De la fiévre qui le poſſede,
Qu'on le couche dans l'Hopital.

* Cette Epigramme eſt imitée de Martial, Liv. XII. 16. *Comme il eſt chez ſoi*; il faloit dire comment il eſt chez ſoi, il appelle chandeliers de chriſtal ce que on appelle aujourd'hui des luſtres.

Ca, Mareſſe, le verre en main.
Buvons, le tems nous y convie,
Eh que ſavons nous ſi demain
Eſt un des jours de nôtre vie?
La mort nous guette, & quand ſes loix
Nous ont enfermez une fois
Au ſein d'une foſſe profonde;
Adieu bon vin & bons repas:
Ma ſcience ne trouve pas
De Cabarets en l'autre monde.

* Le premier quatrain de cette Epigramme repreſente admirablement bien la penſée d'Horace,

Quis ſcit an adjiciant hodiernæ craſtina ſummæ,
Tempora Dî ſuperi?

Je confeſſe que Catherine
Eſt ſavante & n'ignore rien;
Mais un gout fait comme le mien
Aime mieux beauté que doctrine.
Je ne me ſaurois embraſer

D'une

D'une femme qui veut gloser
Sur le texte de l'Evangile.
J'aime l'innocent embonpoint
D'une idiote, & n'entends point
De baiser Platon ni virgile.

* Martial a dit, ce me semble, la même chose.



Inscription pour le Portrait de Balzac.

C'est ce divin parleur, dont le fameux merite
A trouvé chez les Rois plus d'honneur que d'appui;
Bien que depuis vingt ans tout le monde l'imite,
Il n'est point de mortel qui parle comme lui.

* Cette inscription est citée par Monsieur des Preaux dans ses réflexions sur Longin où il la retorque contre Balzac, & pretend qu'on peut dire le dernier Vers avec verité, au desavantage de ce celebre Ecrivain. Il ajoute qu'*on remarque dans Balzac les deux vices les plus opposez au genre épistolaire, l'affectation & l'enflûre, qu'on ne peut lui pardonner ce soin vicieux qu'il a de dire toutes choses autrement que ne le disent les autres hommes.* Il faut pourtant avoüer que si l'imitation de Balsac est defendue sous peine d'encourir le ridicule, sa lecture peut être très utile pour élever l'esprit, & lui donner une grandeur d'expression qui est très convenable à certaines matiéres. Monsieur Toureil le traducteur de Démosténe s'étoit formé sur ce modele, & le stile de Balzac est admirable pour l'eloquence; il n'est blâmable que parce qu'il ne convient point à des lettres qui doivent être plus simples & plus approchantes du discours familier.

Puis que Charles, est indigent,
Il ne sauroit cesser de l'être.

En l'âge où le ciel là fait naitre
L'argent ne cherche que l'argent.

* Cette Epigramme est imitée de celle-ci de Martial *semper eris pauper* Lib. V. Epig. 122.
Marot en avoit deja fait une traduction que voici:

Si tu es pauvre, Anthoine, tu es bien
En grand danger d'estre pauvre sans cesse;
Car aujourd'hui on ne donne plus rien
Sinon à ceux qui ont force richesse.

On peut remarquer dans celle de Mainard, combien la langue & la Poësie s'étoient perfectionnées depuis Marot jusqu'à lui; l'Epigramme au reste renferme une verité utile dont on voit toutes les jours l'experience; & Martial lui-même declame contre l'avarice de certaines gens qui par une espece d'embuches recherchoient l'amitié des personnes riches par une liberalité interessée.

Vôtre Noblesse est mince;
Car ce n'est pas d'un Prince,
Daphnis, que vous sortez:
Gentilhomme de verre,
Si vous tombez à terre
Adieu vos qualitez.

* Maynard fit cette Epigramme pour le Poëte saint Amand qui étoit fils d'un Gentilhomme Verrier.

Las d'esperer & de me plaindre
Des Muses, des Grands & du sort;
C'est ici que j'attends la mort
Sans la desirer ny la craindre.

* Peu de temps avant sa mort, Maynard avoit fait mettre ces quatre Vers sur la porte de son Cabinet.

MAI-



MALLEVILLE.

CLaude de Malleville, de l'Académie Françoise, Parisien, se mit Secretaire de M. de Bassompierre, où il ne fit pas une grosse fortune : il s'en retira pour se mettre chez le Cardinal de Bérulle, mais la fortune ne lui fut pas plus favorable d'un côté que de l'autre. Il retourna donc chez M de Bassompierre son premier Maistre, qui fut rétabli après ses disgraces, dans la charge de Colonel des Suisses, dont Malleville eut la Secretairie. Il acheta ensuite une charge de Secretaire du Roi, & mourut en 1647. âgé de plus de 50. ans. Ses Poësies ont de l'esprit & du feu, beaucoup de délicatesse & de douceur, mais toutes ne sont pas également bien achevées. Il s'étoit appliqué au Sonnet ; mais on croit que cette piéce qui est la plus difficile de la Poësie Françoise, étoit au dessus de ses forces. Il y en a un neanmoins que l'on estime beaucoup ; c'est celui de la belle Matineuse. Malleville étoit ennemi des pointes ; & ses Poësies ne sont considerables que par ce que nous appellons la beauté de l'esprit, & par la pureté du style.



La belle Matineuse.

Le silence regnoit sur la terre & sur l'onde,
L'air devenoit serain & l'Olimpe vermeil,

Et

Et l'amoureux Zephir affranchi du sommeil,
Ressuscitoit les fleurs d'une haleine féconde.

L'Aurore déployoit l'or de sa tresse blonde,
Et semoit de Rubis le chemin du Soleil;
Enfin ce Dieu venoit au plus grand appareil
Qu'il soit jamais venu pour éclairer le monde:

Quand la jeune Philis au visage riant,
Sortant de son Palais plus clair que l'orient,
Fit voir une lumiere & plus vive & plus belle.

Sacré flambeau du jour, n'en soïez point jaloux,
Vous parûtes alors aussi peu devant elle,
Que les feux de la nuit avoient fait devant vous.

Ce Sonnet est celui qu'on estime tant dans Malleville. Il fut fait par émulation & par concurrence avec celui de Voiture, & quelques autres des beaux Esprits de ce temps-là, qui travaillerent sur le même sujet.

Sacré flambeau du jour, on a repris avec justice ce Vers, & on a eu raison de dire qu'un flambeau n'est pas capable de jalousie. A cela près c'est un des plus beaux Sonnets que nous aions & celui de Voiture, que nous rapporterons en son lieu, lui est fort inferieur.



Sur la mort du Cardinal de Richelieu.

Impuissantes grandeurs, foibles Dieux de la terre,
N'élevez plus au Ciel vos triomphes divers:
La vertu des lauriers dont vous êtes couverts,
Ne vous peut garantir des coups de son tonnerre.

Le

Le Ministre fameux que cette tombe enferre
Ne témoigne que trop aux yeux de l'Univers,
Que la pourpre est sujette à l'injure des vers,
Et que l'éclat du monde est un éclat de verre.

Tous les astres veilloient au soin de sa grandeur,
Augmentoient tous les jours sa pompe & sa splendeur,
Et rendoient en tous lieux sa puissance celebre.

Cependant sa puissance a trouvé son écueil,
Sa pompe n'est plus rien qu'une pompe funebre;
Et sa grandeur se borne à celle d'un cercueil.



Sur la mort du Roi de Suede, Charles Gustave.

SONNET.

Lors que par des exploits que la foi ne peut croire,
Je terrasse l'orgueil des plus Ambitieux,
La sacrilege main du fort audacieux
Vient borner de ma vie & le cours & l'histoire.

Une si belle fin éternise ma gloire,
En tombant je m'élève aussi haut que les cieux;
Je trouve en mes ciprès des lauriers precieux,
Et de mon propre sang j'achette ma Victoire.

Depuis le coup fatal dont je fus mis à bas.

Mon

Mon nom faisoit encor l'office de mon bras,
Et combattoit pour moi qui n'étois plus que terre.

Alexandre en vivant soumit tout à sa loi,
Cesar fit en ses jours des miracles de guerre,
Mais nul après sa mort n'a seu vaincre que moi.

* Ce Sonnet n'approche pas du précédent & nous ne l'avons rapporté qu'afin qu'on le puisse comparer avec celui que fit le celebre Arnaud d'Andilli sur le même sujet.



Imitation de l'Ougaro.

Fontaine dont les eaux plus claires que profondes
Attirent par leur bruit les Nimphes & les Dieux,
Seul miroir, que Philis consulte dans ces lieux
Quand elle veut peigner l'or de ses tresses blondes;

Si durant les chaleurs fatales à tes ondes,
J'ai maintenu ton cours des larmes de mes yeux;
De grace montre moi ce chef d'œuvre des cieux
Dans le riche christal de tes eaux vagabondes.

Mais j'ai beau te prier, tu ne m'exauces pas;
L'orgueilleuse Philis qui cause mon trépas
T'imprime en se mirant sa rigueur naturelle.

Ainsi je ne puis voir avec tous mes efforts
Ni de portrait en toi, ni de l'amour en elle,
Et ne jouïs non plus de l'ombre que du corps.

* Ce Sonnet est très beau, au rafinement près, & quand on

on n'avertiroit pas qu'il est fait d'après l'Italien, il porte assez de marques de son origine, pour que l'on ne s'y méprenne point.

RONDEAU.

Je ne dis pas que sans distinction
Elle aimeroit Galas, ou Gassion,
Et le Chrétien ainsi que l'Infidelle,
Et que le Scythe & le More pour elle
Seroient censez de même nation,

Mais qu'elle n'ait quelque inclination;
Et qu'un Galand de réputation
N'en ait peut-être une faveur nouvelle,
Je ne dis pas.

Ce qui me porte à la presomption
Qu'elle n'est pas sans une affection,
C'est qu'elle est jeune, elle est fine, elle est belle;
Certes elle aime, & fait en sa ruelle
Ce que je pense, & par discretion
Je ne dis pas.

AUTRE.

Coifé d'un froc bien rafiné,
Et revêtu d'un Doyenné,
Qui lui rapporte dequoi frire,
Frére Renè devient Messire,
Et vit comme un determiné.

Un Prelat riche & fortuné,

Sous

Sous un bonnet enluminé,
En est, s'il le faut ainsi dire,
Coiffé.

Ce n'est pas que frere Renè
D'aucun merite soit orné,
Qu'il soit docte, qu'il sache écrire;
Ni qu'il dise le mot pour rire.
Mais c'est seulement qu'il est né
Coiffé.

* Ce Rondeau que le Pere Rapin dans les reflexions sur la Poësie apelle un chef dœuvre, fut fait contre l'Abbé de Bois-Robert, qui avoit beaucoup de crédit auprès du Cardinal de Richelieu, comme on le peut voir dans l'Histoire de l'Academie Françoise. Malleville qui étoit Secretaire du Marechal de Bassompierre, ennemi du Cardinal, ne s'accommodoit pas de l'autorité que donnoit à Bois-Robert le crédit où il étoit chez le Ministre, quoique chacun donne à l'Abbé cette louange, qu'il ne se servoit de ce crédit que pour rendre service à beaucoup de monde.

Et vit comme un determiné. On peut voir les derniers *Menagiana*, où les defauts de Bois-Robert sont exposez d'une maniere un peu sanglante, & il y a lieu de s'étonner qu'un Academicien moderne ait ainsi dechiré la réputation d'un homme qui a contribué à annoblir l'Academie, & qui lui procura l'estime de son maître.

D'aucun merite soit orné. Bois-robert a fait des Poësies qui ne sont pas à mepriser, & ses Epitres ont un certain tour aisé, naif, naturel, que plusieurs modernes n'ont point encore attrapé. Celle au Cardinal de Mazarin *sur l'ingratitude des Provinciaux*, celle au Chancelier pour lui demander une abolition en faveur d'un de ses neveux qui avoit tué un breteur, & plusieurs autres, meritent fort d'être lues.

Ce Rondeau a la beauté que l'on souhaite dans les Rondeaux parfaits, qui consiste en ce que le mot répété est pris en trois *sens* differents, on en verra encore quelques autres de ce genre dans la suite de ce recueil.

Objet



Objet du mepris de Goulu,
Que ton insolence est publique,
Depuis que ton pere est Elu,
Et qu'il a fermé sa boutique!
Une si haute qualité,
Si l'on en croit ta vanité,
Ne trouve rien qui la seconde;
Il n'en est pourtant pas ainsi.
C'est un beau titre en l'autre monde,
Mais on s'en moque en celui-ci.

Celui qui est attaqué dans cette Epigramme étoit fils d'un apoticaire de la Rochelle qui étoit devenu Elu de sa Ville.



Quand Jean si rempli d'amitié
Nomme sa femme sa moitié,
Je trouve qu'il a bonne grace:
Car si dès qu'il est endormi
Un autre succede en sa place,
Elle n'est à lui qu'à demi.



Tu vis dans une inquietude
Du party que tu dois choisir,
Et la femme & la solitude
Suspendent tous deux ton desir.

Ainsi

Ainsi l'on voit que ton courage
Affligé d'un rude combat,
Est tantôt pour le mariage,
Et tantôt pour le célibat.
Mais sais-tu ce que tu dois faire
Pour mettre ton esprit en paix?
Resous-toy d'imiter ton pere,
Tu ne te marîras jamais.

Rude aux Voleurs, doux à l'Amant
J'abboyois & faisois caresse;
Ainsi je fûs diversement
Servir mon Maître & ma Maîtresse *.

* C'est l'Epitaphe d'un chien & une traduction de ce distique latin de du Bellaï.

Latratu fures excepi; mutus amantes.
Sic placui domino; sic placui dominæ.

Ce distique a été encore traduit par *Tristan l'Hermite* & par Mr. de *la Monnoie* on metra leurs traductions dans leur rang.

* Ce que m'ôta jadis la fortune cruelle
Ne se peut comparer à ce qui m'est rendu;
Une savante main, aujourd'hui me fait telle
Que j'acquiers mille amans, pour un que j'ay perdu.

* Ces Vers ont été faits pour une Statuë d'Ariane. Ariane ne perdit que Thesée qui l'abandonna dans l'Isle de Nax si elle recouvre autant d'Amans qu'il y a d'admirateurs de sa

Statuë. Il y a peut-être dans cette pensée quelque chose de faux, parce que ce n'est pas la même Ariane qui perdit Thesée, qui acquiert ce nombre d'Amants.



VOITURE.

Vincent de Voiture, natif d'Amiens, étoit fils d'un Marchand de vin, qui le fit élever à Paris avec beaucoup de soin. M. le Comte d'Avaux qui l'avoit connu pendant ses études, le favorisa du titre & des appointemens de son premier Commis. On le mena ensuite à l'Hôtel de Rambouillet où il fut goûté; il étoit Maître d'Hôtel chez le Roi & Introducteur des Ambassadeurs chez M. le Duc d'Orleans. Voiture suivit ce Prince en Languedoc pendant les troubles du Roïaume; après quoi il fut Envoyé en Espagne pour quelques affaires, d'où il passa jusqu'en Afrique. Il fit à Madrid des Vers Espagnols qu'on croyoit être de Lopez de Vega, ce Poëte si celebre, de qui nous n'avons pas moins que dix huit cents Comedies, sans sept ou huit cents autres pieces à peu prés de même genre. Il fit aussi deux voyages en Italie, où il fut si estimé que l'Académie des Humoristes de Rome, lui envoya des Lettres d'Académicien. Il mourut en 1648. âgé de cinquante ans.

Voiture est le pere d'une espece de Poësie qui tient le milieu entre le serieux & le burlesque. Il n'avoit imité personne, mais il s'étoit formé sur la lecture des Anciens & des Modernes un caractere inimitable. Son stile est aisé, familier, il badine agréablement, & avec tant d'esprit, que les grands

grands Seigneurs de son tems se trouvoient presque obligez d'oublier la naissance de Voiture, & de se familiariser avec lui.



Sur Uranie.

SONNET.

Il faut finir mes jours en l'amour d'Uranie,
L'absence ni le tems ne m'en sauroient guérir,
Et je ne vois plus rien qui me pût secourir,
Ni qui sceût rapeller ma liberté bannie.

Dès long-tems je connois sa rigueur infinie,
Mais pensant aux beautez pour qui je dois périr,
Je benis mon Martire, & content de mourir,
Je n'ose murmurer contre sa tirannie.

Quelquefois ma raison par de foibles discours
M'incite à la révolte, & me promet secours,
Mais lors qu'à mon besoin je me veux servir d'elle;

Après beaucoup de peine & d'efforts impuissants,
Elle dit qu'Uranie est seule aimable & belle,
Et m'y rengage plus que ne font tous mes sens.

* Ce Sonnet est le même pour lequel tant de personnes se declarérent contre celui de Benserade. Il donna matiére à Sarrazin de faire la glose sur se Sonnet de Job. Chacun des deux Sonnets eut ses partisans, un Poëte jugea le procès par ces deux Vers. Le premier regarde le Sonnet de Voiture, le second celui de Benserade.

L'un est plus grand, plus achevé,
Mais je voudrois avoir fait l'autre.

Boileau qui ne loua ni l'un ni l'autre, par ce qu'il trouvoit à tous deux des negligences trop contraires à la perfection du Sonnet, fit la Satire de celui de Voiture sans le nommer. Après avoir dit:

> Je hais ces vains auteurs, dont la muse forcée
> M'entretient de ses feux toujours froide & glacée,
> Qui s'affligent par art, & fous de sens rassis,
> S'érigent pour rimer en amoureux transis.

Il continue ainsi sa critique qui designe Voiture d'une maniére à ne le pouvoir pas méconnoître.

> Leurs transports les plus doux ne sont que phrases vaines.
> Ils ne savent jamais que se charger de chaines,
> Que benir leur martire, adorer leur prison,
> Et faire quereller les sens & la raison. *Art. Poet. C. II.*

Un autre défaut de ce Sonnet, c'est que le repos de l'onzieme Vers n'est pas assez marqué; c'est à quoi il faut prendre garde.



La belle matineuse.

> Des Portes du matin l'Amante de Cephale
> Ses roses épandoit dans le milieu des Airs,
> Et jettoit sur les cieux nouvellement ouverts
> Ces traits d'or & d'azur qu'en naissant elle étale;
>
> Quand la Nimphe divine à mon repos fatale
> Apparut, & brilla de tant d'atraits divers,
> Qu'il sembloit quelle seule éclairoit l'univers,
> Et remplissoit de feux la rive Orientale,

Le

Le Soleil se hâtant pour la gloire des Cieux ;
Vint opposer sa flame à l'éclat de ses yeux,
Et prit tous les raïons dont l'Olimpe se dore,

L'onde, la Terre, & l'Air s'allumoient à l'entour ;
Mais auprès de Philis on le prit pour l'Aurore,
Et l'on crut que Philis étoit l'Astre du Jour.

* Dans la note du Sonnet que Malleville avoit composé sur le même sujet, nous avons raporté le jugement que le public en fit alors. page 67.



Ma foi c'est fait de moi, car Isabeau
M'a conjuré de lui faire un Rondeau.
Cela me met en une peine extrême :
Quoy treize Vers ? huit en eau, cinq en éme ?
Je lui ferois aussi-tôt un bateau.

En voila cinq pourtant en un monceau ;
Faisons en six en invoquant Brodeau,
Et puis mettons par quelque stratagême
Ma foi c'est fait.

Si je pouvois encor de mon cerveau
Tirer cinq Vers, l'ouvrage seroit beau :
Mais cependant je suis dedans l'onziéme ;
Et si je crois que je fais le douziéme.
En voilà treize ajustez au niveau :
Ma foi, c'est fait.



Autre.

On me la dit, Mademoiselle,
Que tous nos cœurs vous retenez,
Pensez vous pour vôtre beau nez
Mettre sur nous une gabelle?

Vous estes fort bonne & fort belle,
Et croi que vous estes pucelle,
On me l'a dit.

Mais il faut être moins rebelle,
Et ne point faire de querelle,
Aux amans que vous surprenez,
Vous en tenez d'emprisonnez,
Et vous leur estes trop cruelle,
On me la dit.

* Ce rondeau ressemble assez à celui que nous avons cité de Marot dans les observations sur le Rondeau, excepté que la derniere partie est de cinq Vers & que celle de l'autre n'est que de quatre. L'usage est, comme nous l'avons marqué en cet endroit, que le Rondeau moderne ait treize Vers.



Autre.

Un Buveur d'eau pour aux Dames complaire,
Suivant l'amour dont le seul feu l'éclaire,
Se voit toûjours sobre courtois & doux,
Et ne sauriez si tôt boire dix coups,
Qu'encor plutôt il ne le puisse faire

Venus d'amour la gracieuse mere,

Naci

Naequit de l'Eau sur les bords de Cythere;
Aussi son fils favorise sur tous
Un buveur d'eau.

Il entend mieux ses loix & son mistére,
Il sait jouïr, & discret sait se taire,
A le rein ferme & fermes les genoux,
Et trente six ivrognes comme vous
Ne valent pas en l'amoureuse affaire
Un buveur d'eau.

* Voiture ne buvoit que de l'eau; ce qui donna matiére à beaucoup de plaisanteries, sur tout à cause de la profession de son Pere qui étoit Marchand de vin.

* Prelat passant tous les Prelats passez,
Car les presens seroit un peu trop dire,
Pour Dieu rendez les pechez effacez
De ce Cocher qui vous fût mal conduire.
S'il fut peu caut à son chemin élire,
Vôtre renom le rendit temeraire:
Il ne crut pas versant pouvoir mal faire;
Car chacun dit que quoi que vous fassiez
En guerre, en paix, en voyage en affaire,
Vous vous trouvez toûjours dessus vos pieds.

* C'est un placet au Cardinal Mazarin, en faveur de son Cocher qui l'avoit versé dans l'eau.

Plaise, Seigneur, plaise à vôtre Eminence
Faire la paix de l'affligé Cocher,

Qui par malheur, ou bien par imprudence
Deſſous les flots vous a fait trébucher.
On ne lui* doit ce crime reprocher.
Le trop hardi meneur ne ſavoit pas
De Phaëton l'hiſtoire & piteux cas,
Il ne liſoit métamorphoſe aucune,
Et ne croïoit qu'on dût craindre aucune pas,
En conduiſant Ceſar & ſa fortune †.

* Le P. Bouhours dans ſa maniere de bien penſer condamne ce dernier Vers. Il prétend qu'il n'eſt pas vrai-ſemblable que ce Cocher qui n'a rien lû & qui ne ſçait pas même l'avanture de Phaëton, ſçache ſi bien un endroit conſidérable de l'hiſtoire Romaine.

Sur ce qu'à l'Academie Françoiſe on avoit décidé pour Muſcardins contre Muſcadins.

Au ſiécle des vieux Palardins,
Soit courtiſans, ſoit citardins,
Femmes de cour, ou citardines,
Prononcoient toûjours Muſcardins;
Et Balardins, & Balardines.
Même l'on dit qu'en ce tems-là
Chacun diſoit Roſe Muſcarde.
J'en dirois bien plus que cela;
Mais par ma foi je ſuis Malarde,
Et même en ce moment voila
Que l'on m'aporte une Panarde

Le plaiſant de cette Epigramme conſiſte en ce que Voiture pour mieux faire ſentir le ridicule d'une R mal placée ſelon lui, en met dans pluſieurs mots qui n'en doivent pas avoir.

L'ETOILE



L'ETOILE.

Claude de l'Etoille Sieur du Sauſſay, Pariſien, eſtoit homme de qualité, & l'un des meilleurs Poëtes de ſon tems. Il n'eut point d'autre emploi que les belles lettres, & ſes poëſies eurent aſſez de reputation, il fit quelques pieces de Theâtre qui ſont peu de choſe ; mais quelques Odes & des Stances qu'il fit imprimer dans les recueils de ce tems-là n'étoient pas indignes de la place qu'il occupoit dans l'Academie Françoiſe. Il mourut en 1651. & eut pour ſucceſſeur le Duc de Coaſlin.

Epigramme pour mettre ſur le Luth d'une fille qui ne veut point ſe marier.
Le Luth parle.

Pauvres amants comblez d'ennuis,
Recherchant celle à qui je ſuis,
Vous perdez vainement vôtre âge*.
Cloris qui vous tient ſous ſa loi,
Ne veut faire aucun mariage
Sinon de ſa voix & de moi.

* *Vôtre âge*, pour dire votre tems n'eſt pas bien François & quoi que le mot âge ſoit fort bon il eſt mal placé. Perraut auroit pu citer cet exemple, pour montrer qu'en emploiant tous mots Latins, on peut faire des Vers qui ne ſont pas Latins.



Sur le portrait de Cloris.

Pour Cloris on fit ce portrait,
Mais on n'y peut voir aucun trait
De ceux qui la rendent si belle.
Il lui ressemble seulement,
Pour estre insensible comme elle
Aux passions de son amant.

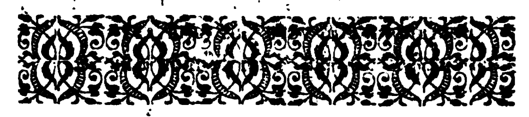
C'est-ce madrigal qu'on accusoit l'Abbé Menage d'avoir pillé dans celui que nous rapporterons en son lieu.



Le Narcisse pour la Couronne de Julie.

Epris de l'amour de moi même,
De Berger que j'étois je devins une fleur.
Faites profit de mon malheur,
Vous que le sort orna d'une beauté suprême;
Et pour en éviter les coups,
Puis qu'il faut que chacun aime,
Aimez un autre que vous.





TRISTAN L'HERMITE.

FRançois Tristan étoit de la Province de la Marche, & avoit une Charge de Gentilhomme ordinaire de M. le Duc d'Orleans. Il fut de l'Académie Françoise à la place de la Menardiere. Nous avons de lui plusieurs ouvrages imprimez, & sur tout plusieurs pieces de Théatre. La meilleure est Marianne. Il mourut l'an 1656.

Eblouï de l'éclat de la splendeur mondaine,
Je me flattai toûjours d'une esperance vaine,
Faisant le chien couchant auprès d'un grand Seigneur;
Je me vis toûjours pauvre, & tâchai de paroître,
Je vêquis dans la peine attendant le bonheur,
Et mourus sur un coffre en attendant mon Maître.

Il y a apparence que Tristan a voulu se peindre lui-même dans cette Epitaphe d'un Courtisan ; quoi qu'il en soit les Vers en sont beaux.

Anaxandre en partant me fit une promesse,
Qu'avant que le Printems se couronnât de fleurs,
Il viendroit par sa joye adoucir ma tristesse
Et pousser des soûpirs qui sécheroient mes pleurs:
Roses de ce Jardin, qui paroissez si vives,

Vous paroiſſez trop tôt, pour mon contentement ;
Pourquoi n'êtes-vous plus tardives ?
Que ne reſpectez-vous la foi de mon Amant.

Proſopopée d'une femme aſſaſſinée par ſon mary jaloux.

Le poignard d'un jaloux dans ma gorge fut mis.
Pource qu'à ſes amis je faiſois bon viſage :
Ah! le cruel qu'il eſt, qu'eût-il fait davantage,
S'il m'eût trouvée en faute avec ſes ennemis ?



Le ſoupir ambigu

MADRIGAL.

Soupir, ſubtil eſprit de Flame,
Qui ſors du beau ſein de Madame,
Que fait ſon cœur ? aprends le moi,
Me conſerve-t-il bien la foi ?
Ne ſerois-tu point l'inteprette
D'une autre paſſion ſecrette ?
O Dieux, qui d'un ſi rare effort
Mites tant de vertus en elle,
Détournez un ſi mauvais ſort ;
Qu'elle ne ſoit point infidelle ;
Et faites plûtôt que la belle
Vienne à ſoupirer de ma mort,
Que non pas d'une amour nouvelle.

L'Egar.

L'Egalité des Charmes.

Deux merveilles de l'Univers
Tiennent en leurs mains ma fortune,
Et leurs appas font bien divers,
Car l'une eſt blonde, & l'autre brune.
Cependant leurs jeunes beautés
Regnent deſſus mes volontés
Avec une egale puiſſance;
Et dans leur glorieux deſtin
Je ne vois que la différence
D'un beau ſoir & d'un beau matin.

* *Deſſus mes volontés* ce Vers ne vaut rien. La Poëſie ne diſpenſe plus de la neceſſité d'obſerver la difference de *ſur* & de *deſſus*. *Mes volontez* ſeroit beaucoup mieux au ſingulier.

Epitaphe d'un petit chien.

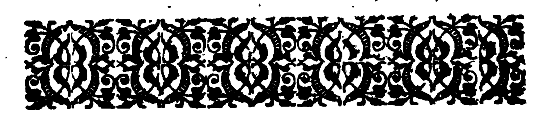
Cy-gît un chien qui par nature,
Savoit diſcerner ſagement,
Durant la nuit la plus obſcure,
Le voleur d'aveque l'amant.
Sa diſcrette fidelité
Fit qu'avec beaucoup de tendreſſe,
A ſa mort, il fut regretté
De ſon maitre & de ſa maitreſſe.

* C'eſt la traduction du diſtique Latin raporté ſous les Vers de Malle ville, qui a traité la même ſujet. page 87.



Les ſoins mal conſiderez.

Je ſoufre de tant de maux que l'ingrate Climene
Ne peut s'imaginer la moitié de ma peine,
Elle reſte incredule, & moi je meurs martir.
Amour, puisqu'il eſt vrai que je ſers à ta gloire,
Fais lui croire les maux qu'elle me fait ſentir;
Ou ne m'en fais ſentir qu'autant qu'elle en peut
croire,



SARAZIN.

JEan François Sarazin. natif de Caën, fils d'un Avocat du Roy & Tréſorier de France de la même Ville, ſe mit chez feu M. le Prince de Conti en qualité de Secretaire des Commandemens. Il mourut en 1657. diſgracié de ſon Maître, pour s'être mêlé d'une affaire qui lui avoit déplù. Il écrivit quelque temps avant ſa mort deux Lettres, l'une à Mad. de Suderi, & l'autre à Ménage, pour leur marquer qu'il mouroit leur ſerviteur; mais ce Prince les retint. Mad. Scudery & Ménage ont donné tous les ouvrages de Sarazin qui ſont imprimez; & Peliſſon y a joint une excellente Préface. Ce Poëte étoit naturel, ſimple, agréa-

agreable, enjoüé dans la converſation & qui plaiſoit à tout le monde.



Si tu te plais à ces vers-cy
Que pour te plaire je t'envoie,
Croi que j'en auray de la joie:
Mais s'ils ne te plaiſent auſſi
Fais d'eux ſans aucune merci
Ce que les Grecs firent de Troie †.

Cette Epigramme fut adreſſée à Conrart par Sarazin, en lui voyant en même temps des Vers ſur la Goute, maladie dont Conrart étoit attaqué.

† La beauté de cette Epigramme conſiſte dans la maniére dont il fait entendre ſa penſée; il veut qu'on brûle ſes Vers, ſi on ne les trouve pas bons, & il explique une choſe commune par une image très-relevée & qui fait penſer beaucoup.

Je vous donne avec grand plaiſir
De trois preſens un à choiſir,
La belle, c'eſt à vous de prendre
Celui des trois qui plus vous duit †:
Les voici ſans vous faire attendre;
Bon jour, bon ſoir, & bonne nuit.

Ces Vers ſont addreſſez à une Dame qui demandoit un preſent.

† *Duit* eſt du vieux langage, du burleſque, & du Picard; on ne le reçoit ni dans le bel uſage ni dans la converſation, il ſignifie être utile, être propre.

Lors



Lors qu'Adam vit cette jeune beauté
Faite pour lui d'une main immortelle,
S'il l'aima fort, elle de son côté
(Dont bien nous prend) ne lui fut pas cruelle.

Mes chers amis, alors en vérité
Je crois qu'il fut une femme fidelle;
Mais comme * quoi ne l'auroit-elle été?
Elle n'avoit qu'un seul homme avec elle.

Or en cela nous nous trompons tous deux,
Car bien † qu'Adam fût jeune & vigoureux,
Bien fait de corps & d'esprit agréable:

Elle aima mieux, pour s'en faire conter,
Prêter l'oreille aux fleurettes du diable
Que d'être femme & ne pas coqueter.

* *Comme quoi.* Cette maniere ne se pardonne guere maintenant que dans les Gascons, ou dans les histoires de Robert le Diable, de Richard sans peur, de la belle Helene, &c. *comme quoy la belle Helene &c.* Cependant le Sonnet est toujours bon.

† *Bien que*, pour *quoique*, m'a autrefois paru avoir quelque chose de rude; nous le voyons néanmoins dans le traducteur de Longin une infinité de fois. C'est ainsi qu'il commence le Chapitre 7. *Bien que des cinq parties dont j'ay parlé, la premiere*, &c. je l'ai veu aussi emploié, par Sacy, par Labbadie, & par quantité d'autres.



Vous dont le visage falot *
Est le trône de la grimace,

Vous

Vous qui devez prétendre place
Dans les Crotesques de Calot †:

Serieux comme un fibilot
Qui se mire dans une glace:
Galand comme un homme de classe,
Et civil comme un Matelot:

Lubin, vous corrompez la Fable ‡
Avec la Venus agréable
Dont vous êtes le favori;

Car l'on peut dire en cette affaire,
Adonis est le vrai mari,
Et Vulcain en est l'adultere.

Ces Vers sont contre un laid galant d'une Dame qui avoit un beau mary.

* *Fallot*, maigre, décharné.

† *Callot*, Graveur qui a excellé dans les Crotesques.

‡ *Vous corrompez la Fable*, Cette Fable dit que Venus étoit mariée à Vulcain, le plus laid & le plus difforme de tous les Dieux; aussi ne se contentoit-elle pas de lui; elle avoit pour galant Adonis. Le renversement de cette Fable consiste à avoir un beau mary, & un amant très-difforme.



Saisi d'un déplaisir extrême,
En révant j'attens le matin
Dans un lit où le sommeil même
Pourroit bien perdre son latin.
Toute la nature sommeille;
Mais non, j'ai tort, je m'apperçoi
Que dans ce beau lit où je veille

Les

Les puces veillent avec moy.
Le bois de cet antique lit
Eſt de vieille menuiſerie,
Et tout ſon chevet s'embellit
Des placards d'une Confrérie;
Il eſt entouré de lambeaux
Et de grands filets à clairvoie,
On dit que ce ſont des rideaux,
Qui le voudra croire, le croie.



CHARLEVAL.

FAucon de Charleval eſtoit né d'une famille originaire d'Italie, & qui a donné trois premiers Preſidents au Parlement de Normandie à ſavoir Meſſieurs *Faucon de Ris* dont il fut neveu, frere & oncle. Sa complexion foible avoit fait croire qu'il vivroit peu. Cependant il ſeut ſi bien ménager ſa ſanté, qu'il mourut âgé de quatre vingt ans. Il écrivoit finement & poliment, ſes vers & ſes Lettres ſont d'un gout exquis. C'eſt domage que ſes parents qui en ont hérité ne les aient pas voulu publier. Ce qu'on à fait regreter ce qu'on n'a pas. Pluſieurs Poëtes de ſon tems ont immortaliſé ſon nom; ſur tout Sarrazin qui lui a adreſſé ſon Sonnet d'Adam & Eve, & les Stances ſur la coquetterie. Je ne ſais en qu'elle année il eſt mort. C'étoit au reſte un illuſtre pareſſeux qui n'écrivoit que par ſentiment, & d'ordinaire les ouvrages qui ſont compoſez de cette maniére ont un fonds d'agrement

ment naturel que n'ont pas ceux que l'on travaille de dessein prémédité & dont il a falu chercher la matiére pour s'amuser. Il étoit jaloux de ses ouvrages & n'aimoit point à les communiquer ; de là vient que nous en avons si peu.

Pour une Dame de la campagne.

Allez, mes vers, entretenir ce soir
La jeune Iris qui fait ma destinée,
Et dites lui quel est mon desespoir
De la trouver toûjours environnée
De cent fâcheux qui toute la journée
M'ont dérobé le plaisir de la voir.
Tant de tresors si precieux, si rares,
Ne sont pas faits pour d'indignes amants ;
Mais c'est ainsi que parmi les Barbares
L'on va chercher l'Or & les Diamants.



Il reproche à sa Maitresse une promenade qu'elle a faite avec son Rival.

Je ne saurois vous pardonner (ner ;
Le régal qu'à Saint Cloud Paul vient de vous don-
C'est le plus degoûtant de tous les esprits fades.
Vous aimez trop les promenades,
Iris allez vous promener.



A un ami imprudent.

J'ai de ton amitié des preuves malheureuses;
Ton zèle, cher ami, me perd absolument.
Que les vertus sont dangereuses
Dans une homme sans jugement!



A une Dame en lui envoiant les œuvres de Marot.

Les œuvres de Maître Clément
Ne sont pas gibier à Dévote.
Je vous les prête seulement,
Gardez bien qu'on ne vous les ôte.
Si quelqu'un vous les escamotte,
Je le donne au Diable Astarot.
D'autres sont fous de leur Marotte,
Moi je le suis de mon Marot



A une Dame qui le railloit d'être trop longtems à la campagne.

Au doux bruit des ruissaux dans les bois je respire,
C'est là que sur les fleurs je me viens reposer;

Je

Je ne quitterois pas ces lieux pour un Empire,
Mais je les quitterois, Iris, pour un baiser.



Contre un médisant.

Bien que Paul soit dans l'indigence,
Son envie & sa médisance
M'empêchent de le soulager ;
Sa fortune est en grand desordre,
Il ne trouve plus à manger;
Mais il trouve toûjours à mordre.



L'Accueil tardif.

Voiez à quoi le sort m'engage
Par un accident tout nouveau !
Clarice me fait bon visage,
Quand son visage n'est plus beau.
Il faut pourtant que je lui die,
Comme rôle de Comedie,
Quelque petit mot d'amitié.
Je crains l'abord de sa ruelle,
Et les Dieux seront sans pitié,
Si Clarice ne m'est cruelle.

Celui

Celui qu'amour n'a jamais ſu charmer,
Pour ſon repos doit craindre la preſence;
Et ſi quelqu'un, Iris, ceſſe d'aimer,
En te voiant il faut qu'il recommence.



SCARRON.

PAul Scarron natif de Paris, fils d'un Conſeiller au Parlement, a été admiré de tout le monde. Quoiqu'il ait été fort incommodé preſque toute ſa vie, on remarque néanmoins dans ſes œuvres une gaieté qui lui étoit naturelle : on pourroit même dire que ſes douleurs lui ſervirent de divertiſſement; il ſe faiſoit un plaiſir d'en railler, ce qui eſt une choſe aſſez rare. Son genie étoit pour le Burleſque, où il a tres bien réüſſi, quoiqu'il ne ſoit pas égal en tout. Il donnoit un caractere ſi particulier à ce qui ſortoit de ſes mains, que jamais perſonne n'a peu le bien imiter. Il avoit penſion du Cardinal de Richelieu & de la Reine Mere Anne d'Autriche, en qualité de ſon malade. Il mourut l'an du Roi 1660. le 14. d'Octobre. Il avoit épouſé ſur la fin de ſes jours Mademoiſelle Françoiſe d'Aubigni, qui a été enſuite Marquiſe de Maintenon & Maitreſſe, d'autres diſent Femme legitime, de Louis XIV. Roi de France.

Il ne ſera pas inutile de donner ici en abregé le portrait que Scarron avoit fait de lui-même.

Il avoit la taille bien-faite quoique petite ; sa maladie la raccourcit d'un bon pied ; il avoit la tête un peu grosse pour sa taille ; le visage assez plein ; sa tête penchant sur son estomac, les nerfs de ses bras & de ses jambes étoient retirez. Il se compare lui-même à un Z & se dit enfin un raccourci de la misere humaine. Il étoit homme de bonne compagnie, gay, enjoüé. Nous mettrons de lui de trois sortes de Vers dans ce Recueil : Les uns consistent dans des pensées fines & délicates ; les autres dans des pensées si simples & si naturelles qu'il paroît impossible de le pouvoir imiter ; les autres consistent d'abord dans des pensées sublimes & relevées, mais qui tirent leur beauté de quelque chose de badin qu'il met à la fin.



Aimable Reine * de mon Roi,
Princesse en vertus admirable,
Par qui mon destin miserable
Sera changé comme je croi ;
Si l'honneur de vôtre service
Me fait avoir un benéfice †
Je ferai voir en un moment
Sans me rompre beaucoup la tête,
Que qui fait bien une Requête
Sait bien faire un remerciment ‡.

* C'est pour la Reine Mere qu'il a fait cette Epigramme.

† Scarron s'étoit créé chez la Reine une charge assez particuliere ; c'étoit celle de malade de la Reine, parce qu'il étoit toûjours incommodé, c'est ainsi qu'il en parle lui-même si agréablement.

Scarron,

Scarron, par la grace de Dieu,
Malade indigne de la Reine.
Homme n'ayant ni feu ni lieu.
Mais bien du mal & de la peine,

Prie humblement Sa Majesté
De se remettre en la memoire,
Qu'au commencement de l'Esté
Alors que la Cour devint noire,
Il fut son malade advoüé
Dont le Tout-Puissant soit loüé.

Cependant ce malade exerce
Sa charge avec integrité:
Pour servir votre Majesté
Depuis peu l'os la peau lui perce.
Tous les jours s'accroît son tourment;
Mais il le souffre gayement,
Il fait sa gloire de sa peine,
Et l'on peut jurer seurement
Qu'aucun Officier de la Reine
Ne la sert si fidellement.

Ce fut Madame de Hautefort femme de M. de Schomberg, & Dame d'atour de la Reine, qui procura cette charge à Scarron. Quoique cette Remarque soit déja un peu longue, le Lecteur souffrira encore que j'ajoute ce que dit Scarron dans un autre endroit sur la nouveauté de sa charge en parlant à la Reine.

De cet Office si nouveau
Vòtre train sera bien plus beau;
Outre qu'aucun Roy de la Terre,
Tant en la paix comme en la guerre,
Jamais par un tel officier
Ne s'est fait servir par quartier.

Scarron n'obtint pas un bénefice par cette nouvelle charge, mais une pension de cinq cens écus.

‡ C'est

‡ C'est dans cette pensée que consiste la beauté de cette Epigramme. Vaugelas fit une pareille reponse au Cardinal de Richelieu, qui lui avoit accordé une pension pour travailler au Dictionnaire de l'Académie. Ce Cardinal lui dit qu'il n'oublieroit pas le mot de *pension*: Non, Monseigneur, répondit Vaugelas, & encore moins celui de *reconnoissance*.

Dame Astarot, je te hais tant,
Et d'une haine enracinée,
Qu'encor que je sois mal content
De ma chienne de destinée;
Je voudrois bien vivre cent ans,
Afin de te haïr long-temps.



Je vous ai prise pour une autre*
Dieu garde tout homme de bien
D'un esprit fait comme le vôtre,
Et d'un corps fait comme le mien†.

* Cette Epigramme est contre une personne qui avoit l'esprit mal tourné.

† Scarron fait allusion à sa figure grotesque.



*Maynard qui fit des Vers si bons
Eut du laurier pour récompense:
O siecle maudit, quand j'y pense,
On en fait autant aux jambons!

Maynard étoit un excellent Poëte de l'Académie Françoise ; qui comme on l'a dit cy-devant, n'eût pour toute récompense que de la réputation ; c'est une fumée très-agreable, & dont beaucoup d'autres sont obligez de se contenter.



Grand Château-neuf* enfin vous revoila †,
Vôtre mérite en doit être la cause ;
Le bruit qui court de vous par cy par là,
Fait croire assez qu'il en est quelque chose.

Chacun tout net vous donne du Caton,
Chacun de vous espére des merveilles,
Le bruit qui court de vous est bel & bon,
Et ce bruit là réjouit mes oreilles.

Je perds pourtant en l'autre Chancelier,
Car il m'aimoit, le bon pere Seguier ‡,
Et faisoit cas de notre poësie.

Quand je faisois des vers, il les lisoit :
Si vous voulez m'aimer comme il faisoit,
Cela dépend de votre courtoisie.

* M. de Chateau-neuf Garde des Sceaux & Chancelier sous le Regne du Roy Loüis XIV.

† *Revoila*. M. de Chateau-neuf avoit eu la Garde des Sceaux sous M. d'Aligre depuis 1633. jusqu'en 1652. il fut interrompu pendant quatre années, & il recommença en 1656. c'est ce que signifie le terme *revoila* dans cette Epigramme.

‡ *Seguier*, Chancelier de France & Protecteur de l'Académie Françoise après le Cardinal de Richelieu.

Un amas confus de maisons,
Des crottes dans toutes les ruës,
Ponts, Eglises, Palais, Prisons,
Boutiques bien ou mal pourveuës:

Force gens noirs, blancs, roux, grisons,
Des prudes, des filles perduës,
Des meurtres & des trahisons,
Des gens de plume aux mains crochuës:

Maint pourdré qui n'a point d'argent,
Maint homme qui craint le Sergent,
Maint Fanfaron qui toûjours tremble;

Pages, laquais, voleurs de nuit,
Carosses, chevaux, & grand bruit,
C'est là Paris; que vous en semble?

* Cette description de Paris peut être comparée avec celle qu'en ont faite aussi Boileau dans sa VI. Satire, & Regnard dans sa Comedie des Menechmes, Acte II. Scene II.

Oui c'est un pédant, c'est un sot
Et le plus grand qui soit en France,
Quand il profere une Sentence
J'amerois mieux qu'il fit un rot.

Il est fils d'un petit Ragot *,
Grand amateur de la Jouvence,

Qui perira par la potence,
S'il ne perit par le fagot.

Il eſt fourbe dans les affaires,
Il ſert aux amoureux myſteres,
Il preſche comme un Sanſonnet:

Parmi les bigots il fait rage;
Je t'en dirois bien davantage,
Mais il faut finir le Sonnet.

* *Ragot* petit homme mal tournè, fait à pen près comme Eſope, ou comme Scarron lui-même.

A l'ombre d'un rocher ſur les bords d'un ruiſſeau,
Dont les flots argentez enrichiſſent la plaine,
Le beau Berger Daphnis amoureux de Cimene
Faiſoit de ſes beaux yeux diſtiller un ſceau d'eau.

Et le jeune Alcidon, un autre Jouvenceau,
Atteint du même mal pour la même inhumaine,
Preſſé du ſouvenir de ſa cruelle peine,
Faiſoit comme Daphnis, & pleuroit comme un veau.

Un Paſteur qui les voit faiſant les Jeremies *,
Leur dit, chantez plûtôt deſſus vos chalémies †,
Je donne au mieux chantant de quoi faire un pourpoint:

Les deux jeunes Bergers leurs flutes accorderent,
Là deſſus un loup vint, les Bergers ſe leverent;
Pourſuivirent le loup & ne chantérent point.

* Faire

* *Faire les Jeremies*: pleurer se lamenter: cela vient des lamentations que Jeremie a composées.

† *Chalmie*, musette, instrument dont se servent ordinairement les Bergers.

Un mont tout herissé de rochers & de pins,
Colosse que la Terre oppose au choc des nuës,
D'où les bœufs dans les champs sont pris pour des lapins,
Et les arbres plus grands pour des herbes menuës;

Vomit à gros boüillons de ses froids intestins
Un torrent qui grossi d'eaux du Ciel descenduës,
Et faisant plus de bruit que cent mille lutins
Entraine dans les champs mille roches cornuës:

Le foudre quelquefois le couvre tout de feu,
Mais le foudre ne fait que le noircir un peu,
Et faire un peu fumer sa cime inébranlable:

Sur ce superbe mont jusqu'aux cieux élevé,
Pour vous dire la chose en homme veritable,
Il ne m'est, sur ma foi, jamais rien arrivé.

Superbes monumens de l'orgueil des humains,
Pyramides, tombeaux, dont la vaine structure
A témoigné que l'art, par l'addresse des mains
Et l'assidu travail, peut vaincre la nature:

Vieux Palais ruïnez, chefs d'œuvres des Romains,

Et les derniers efforts de leur architecture,
Collisée * où souvent ces peuples inhumains
De s'entr'assassiner † se donnoient tablature ‡:

Par l'injure des ans vous êtes abolis,
Ou du moins la plûpart vous êtes démolis,
Il n'est point de ciment que le tems ne dissoude;

Si vos marbres si durs ont senti son pouvoir,
Dois-je trouver mauvais qu'un méchant pourpoint noir,
Qui m'a duré deux ans, soit percé par le coude.

* *La beauté de la plûpart de ces Epigrammes ou de ces Sonnets, consiste dans la chute qui est une surprise: on croit aller énoncer quelque chose de grand, & on trouve que ce n'est rien.*

† *Collisée*, amphithéatre, où l'on representoit les Jeux publics.

> Les superbes Collisées,
> Les Palais ambitieux,
> Et les maisons tant prisées
> Ne retiennent point les yeux.

C'est ce que Joachim du Bellai dit de l'homme sage.

> Ce Collisée aussi qu'on voit en cet ouvrage.
> Aura le même sort & le même avantage,
> Ces marbres l'un sur l'autre avec ordre entassez
> Par la rigueur des ans doivent être effacez.

C'est M.... qui parle dans sa description des tableaux de Mignature.

‡ *S'entr'assassiner*; s'assassiner l'un l'autre, mot de la façon de Scarron.

Se donner tablature; se donner des affaires les uns aux autres, ou par un autre proverbe, *se tailler des croupieres.*

Le

Le Roi s'en eſt allé, ſon Eminence (*a*) auſſi;
Le Courtiſan Eſcroc (*b*) ſans contenter ſon hôte,
Jurant qu'à ſon retour il contera ſans faute,
Picque le grand chemin en bottes de Rouſſy.

Les Officiers du Roi ſont fort rares ici,
Et la gent (*c*) de Juſtice & celle de Maltôte
A le haut du pavé, & va la teſte haute,
En l'abſence du Roi qui va vers Beaugency.

Les Fauxbourgs ne ſont plus infeſtez de Soudrilles (*d*),
Enfin toute la Cour vers la Guienne drille,
Les uns diſent que ſi, les uns diſent que non.

On dit que l'on va faire un exemple en Guienne,
On dit que ſans rien faire il faudra qu'on revienne;
Et moy je voudrois bien avoir un bon melon.

(*a*) *Son Eminence*, c'eſt le Cardinal Mazarin.
(*b*) *Eſcroc*, éſpece de paraſite, à peu près comme Pelletier depeint dans la Satyre.

Tandis que Pelletier croté juſqu'à l'échine
Va mandier ſon pain de Cuiſine en Cuiſine.

(*c*) *La gent de Juſtice*; c'eſt-à-dire, les gens de Juſtice, maniere de parler qui eſt en uſage dans le bouſon, & dans le ſtyle naïf, comme on le voit dans l'auteur des Fables en parlant des Rats.

Le peu qu'il en reſtoit n'oſant quitter ſon trou,
Ne trouvoit à manger que le quart de ſon ſou.

Et Rodilard passoit chez *la gent* miserable
Non pour un chat, mais pour un Diable.

(*d*) *Soudrilles*, terme comique qui signifie Soldat.



BREBEUF.

GUillaume de Brebeuf naquit à Roüen en 1618. & mourut en 1661. âgé de 43. ans. Il est surprenant que ce Poëte qui a été travaillé d'une fiévre de vingt années, ait si bien réüssi dans la Poësie Françoise. Nous avons de lui trois sortes de Poësies. La premiere est la traduction qu'il a faite de la Pharsale de Lucain. Jamais Poëme n'a été plus loüé ni plus blâmé que cette version : on s'est imaginé qu'elle étoit trop enflée, & qu'elle avoit gâté le gout à bien des jeunes gens. C'est le sentiment du P. Rapin. M des Préaux n'en a guéres jugé plus favorablement, comme on le voit par ces deux Vers.

En tous lieux cependant la Pharsale approuvée
Sans crainte de mes Vers va la tête levée.

Quelques-uns crurent alors que c'étoit une petite émulation qui avoit fait ainsi parler M. des Preaux : & il faut avoüer à la loüange de Brebeuf, que jamais Poëme ne s'est si bien soûtenu.

On ne sera pas fâché que je dise à cette occasion ce qui arriva au fameux Corneille, après avoir lu les quatre vers que Brebeuf a faits sur l'art d'écrire inventé par les Tyriens. Il voulut les égaler par quatre

quatre autres que nous donnerons ici, après avoir raporté ceux de Brebeuf.

C'est d'elle que nous vient cet art ingenieux,
De peindre la parole, & de parler aux yeux:
Et par les traits divers des figures tracées,
Donner de la couleur & du corps aux pensées.

Voici ceux de Corneille.

C'est d'elle que nous vient *le fameux art d'écrire;*
Cet art ingénieux *de parler sans rien dire.*
Et par les traits divers *que nôtre main conduit,*
D'attacher au papier la parole qui fuit.

Après la Pharsale on trouve que ses Entretiens solitaires sont ses meilleures pieces: on y remarque une grande élévation d'esprit, jointe à beaucoup de pieté. M. Bernard a eu grand tort de dire dans son Suplément de Moreri *que ce n'est pas grand'chose.* Il auroit deu pour son honneur nommer le critique qui en a si mal jugé.

Les autres Poësies au nombre desquelles sont ses Epigrammes, passent pour les moins parfaites. Il y a néanmoins dans ces dernieres des endroits qui pourroient le disputer à Catulle & à Martial pour l'Epigramme.



Bien que je sois en proïe à vôtre médisance;
Je veux par un effet de rare complaisance,

Vanter vos qualitez & vos divins appas.
Mais les longs complimens me font de longs supplices,
Lise, vous êtes riche, & je ne le suis pas,
C'est dire en peu de mots vos vertus & mes vices.



Sur une femme fardée.

* L'autre jour Alison partit si follement
Pour un long & fâcheux voïage,
Que sortant de chez elle avec empressement
Elle oublia ses dents, ses gans & son visage.

L'autre jour. Brebeuf met *avant-hier*, mais rien ne paroît plus rude dans les Vers que ces termes d'*hier* & d'*avanthier*, parce que les Poëtes n'en font souvent qu'une sillabe du premier, & trois sillabes du dernier; au lieu qu'ils semblent en demander l'un deux & l'autre quatre. Bien des Vers de nos meilleurs Ecrivains sont rudes à cause de ce mot.

J'arrivai *hier* céans à la fin de Décembre.

C'est un Vers de Voiture que nous avons rapporté, & où ce mot *hier* ne faisant qu'une sillabe a quelque chose de dur. En voici deux autres de Corneille & de Moliere qui ne paroissent pas plus doux.

Hier dans sa belle-humeur elle entretint Valere.
Corneille.

Hier j'étois chez des gens de vertu singuliere.
Moliere.

Il semble que Montreuil l'ait exprimé plus heureusement, en le divisant en deux sillabes.

Hier

Hier je rencontrai ma charmante Philis, &c.
Hier quand je vous eus quittée
Sans avoir eû le temps d'accomplir mon dessein.
Hier vos yeux brillans d'une divine flâme &c.

En effet, si on ne donne qu'une sillabe à ce mot, il va trop vite; il faut cependant pour l'harmonie appuyer un peu sur les deux premieres lettres, pas tant à la verité que sur les dernieres.

Sur le même sujet.

Quel âge a cette Iris dont on fait tant de bruit?
Me demandoit Cliton n'aguere.
Il faut, dis-je, vous satisfaire
Elle a vingt ans le jour, & cinquante ans la nuit.

Sur le même sujet.

Par le soins que Lise prend
Et du plâtre & des pommades,
Les visites qu'elle rend
Sont autant de Mascarades:
Pour elle soit bien, soit mal,
Il est toûjours carnaval:
Au logis & dans la ruë,
Au Temple, aux jeux, à la Cour,
Nous la voions chaque jour,
Et jamais ne l'avons veuë.

Sur le même sujet.

Bienque tous les matins par un rare secret
Vous deveniez vôtre portrait,
Si je touche après vous, gardez de vous en plaindre.
Si l'on me voit tout de nouveau
Vous donner un coup de pinceau,
C'est pour vous achever de peindre.

Sur le même sujet.

Jeanne, aucun époux, ce dit-on,
N'est heureux au point qu'est le vôtre;
En vous seule l'une après l'autre
Il trouve Jeanne & Janneton;
Par une assez rare methode
En vous seule il a tour à tour
Femme de nuit, femme de jour;
Ce jeu n'est-il pas bien commode?
Mais ce qui fait tout son ennui,
C'est, par un desordre incurable,
Que Janneton mange à sa table,
Et que Jeanne couche avec lui.

Sur le même sujet.

Lise a le teint blanc comme un œuf,
Mais il coute plus qu'on ne pense:
Tous les jours un visage neuf,
Certes c'est en visage un peu trop de dépense.

Sur le même sujet.

Dans le tourment qui te devore
Pour les doux appas de Philis,
Quand tu vois ce beau teint de roses & de lis,
Tes yeux ne savent pas ce que ton cœur adore:
Ce beau visage que tu vois
Est le noble enfant de ses doigts,
De sa main noire & séche il est l'heureux ouvrage.
Son Art est certes plus qu'humain;
Et l'on ne croiroit pas qu'une si laide main
Accouchât d'un si beau visage.

Sur le même sujet.

Vous croïez & vous l'osez dire
Que vous rangez sous vôtre empire,
Que vous mettez à vos genoux

Tous ceux qui vous rendent hommage;
Belise, changez de langage,
Vôtre visage n'est pas vous.

Sur le même sujet.

Lise, à vous voir murmurer,
Damon n'est plus qu'un infidele;
Vous l'aviez entendu jurer
De vivre sous vos loix tant que vous seriez belle:
Il avoit hautement juré par vos attraits
D'être vôtre conquête & de loin & de près;
Cependant il affecte un changement fantasque.
Mais, Lise, ne vous flattez pas,
Quand il fit le serment d'adorer vos appas,
Il ne fit pas serment d'adorer vôtre masque.

Sur le même sujet.

Je ne dis rien de vos appas
Quoi qu'on en pense ou qu'on en die;
Car les yeux ne discernent pas
Si c'est l'original, ou si c'est la copie.

Sur le même sujet.

Quand de vôtre beauté je parle
Chez le Droguiste Maître Charle,
Il me répond d'une fierté
Dont mon ame est toute effraïée:
Ce sera, dit il, sa beauté,
Lors qu'elle me l'aura païée.

Sur le même sujet.

S'il faut croire, Philis, à vôtre doux langage,
A moi seul en tous temps vous faites bon visage:
Mais puisqu'à découvert on ne le voit jamais,
Comment peut-on savoir s'il est bon ou mauvais?

Sur le même sujet.

Gloser au milieu de Paris
Sur les doux appas de Cloris,
Certes c'est lui faire une injure:
Moi qui cheris la verité,
Je dis qu'elle a tant de beauté
Que l'art y passe la nature.

Sur le même sujet.

De tous les Peintres excellens
Qu'on vante le plus en ce temps,
Philis, aucun ne vous ressemble:
Leur Art cede à votre secret;
Car vous devenez tout ensemble
Peintre, Original & Portrait.

Sur le même sujet.

Lise, c'est justement qu'on donne à vos appas
Ce beau nom de lis & de roses;
Car pour ne se l'acquerir pas,
Ils ont trop de rapport avec ces belles choses:
Comme elles prompts à se ternir,
Comme elles prompts à disparoître,
Ce matin les avoit veu naître,
Et ce soir les verra finir.

Sur le même sujet.

La rare femme que Melite,
Quoique la médisance en veüille discourir!
Comme le soir la fait mourir,

Cha-

Chaque matin la ressuscite :
Ce beau secret, Madame, oblige vos Amans ;
Vôtre mort leur seroit un sensible dommage.
Car il faudroit bien soixante ans,
Pour en faire une de vôtre âge.

Sur le même sujet.

Si tôt que vos mains, Alizon,
Vous ont fait un nouveau visage,
Vous allez chaque jour de maison en maison
Promener cette belle Image :
On pourroit en tout lieu se passer tout à fait
De vous & de vôtre portrait ;
Mais si de le montrer vôtre envie est extrême
A quoi bon vous tant fatiguer ?
Au lieu de le porter vous-même,
Il vaudroit bien mieux l'envoyer.

Sur le même sujet.

Vous voulez, blondins sans cervelle,
Voir du matin Lise chez elle ;
Attendez, jeunes étourdis,
Et ne pressez pas davantage :
Bienque Lise ait pris ses habits
Elle n'a pas pris son visage.

Sur le même sujet.

Autrefois vos attraits charmans
Blessèrent tous les cœurs d'une atteinte assez forte,
Et sur le declin de vos ans
Vous blessez tous les yeux, mais c'est d'une autre sorte:
Beaucoup ont horreur d'approcher
Ce vieux teint rajeuni qui vous coute si *cher*,
Et qu'à toute heure il faut repeindre;
Mais je ne puis vous en blâmer,
Quand on ne peut se faire aimer,
Il faut au moins se faire craindre.

Sur le même sujet.

Pendant qu'à beaucoup de Rivaux,
Qui sous vôtre pouvoir avoient l'ame captive,
Vous laissiez voir en vous une beauté naïve,
On aimoit jusqu'à vos défauts:
Mais depuis que l'art vous redonne
Ce que les ans vous ont ôté,
Croïez jeune & vieille mignonne,
Qu'on hait jusqu'à votre beauté.

Sur le même sujet.

Vous savez, Lise, à peu de frais
Changer de visage & d'attraits,
Soit jour ouvrable ou jour de feste:
Mais à vrai dire, entre nous deux;
Que vôtre époux seroit heureux,
Si vous pouviez changer de tête!

Sur le même sujet.

Par une addresse plus qu'humaine
Vôtre teint brille encor mieux que les plus bril-
lans?
O que la drogue est souveraine
Qui peut guerir de soixante ans!

Sur le même sujet.

Cloris quitte & reprend par un secret mystere
Jeune & vieille peau tour à tour:
Et la Cloris de nuit seroit bien la grand'mere
De la Cloris de jour.

* On pouvoit rapporter ici plusieurs autres Epigrammes sur ce sujet, puisque Brebeuf en a composé jusqu'à 150; mais comme c'étoit une gageure, & qu'elles ne sont pas toutes égales, on s'est contenté de celles qui ont paru les meilleures. Un homme d'esprit qui avoit marqué en compagnie peu d'admiration pour cette fecondité de Brebeuf, fut défié de faire quelque chose de pareil, il se piqua d'honneur & fit
sur

ſur le même ſuj et trois cents nouvelles Epigrammes ſans ſe rencontrer avec Brebeuf & ce qu'il y a de plus remarquable, il ſe ſervoit toujours des mêmes noms. Ses amis n'ont pu obtenir qu'il les publiât. J'en ai vu quelques unes qui ſont excellentes.

Sur un eſprit mal tourné.

Lorſque je poliſſois la rime
Avec une aſſez rude lime,
Tu parlois hautement de moi;
Mais je commence à te déplaire,
Courage, je ſai bien pourquoi,
C'eſt que je commence à bien faire.

Contre un méchant fils d'un homme ſans foy & ſans honneur.

Qu'on doit peu de reſpect aux cendres de ton pere!
Et que la mort fut juſte en l'ôtant de ces lieux!
Il employa toûjours tant de ſoin à mal faire,
Qu'il ſembloit n'être né que pour fâcher les Cieux
Il fut ouvertement l'eſpoir de l'inſolence,
Il fit avec ardeur la guerre à l'innocence,
Et jamais la vertu n'eut un tel ennemi;
Puis croïant ſa fortune au deſſus de l'envie,
De peur d'être méchant ſeulement à demi.
Il te donna la vie.

Contre

Contre une femme de mauvaiſe vie.

Qu'il fait bon vivre de ménage!
Et que c'eſt un grand héritage
D'avoir un peu d'entendement!
J'en prens à témoin ta parente,
Un lit de cent francs ſeulement
Lui vaut ſix cens écus de rente.

Sur un Auteur.

Antoine qui s'intrigue avec les beaux eſprits,
Me diſoit l'autre jour qu'il vouloit entreprendre
De traiter un ſujet qui n'ait pas été pris,
Et qu'aucun des Auteurs n'auroit eu ſoin de prendre.
Il rêve cependant avec empreſſement,
Depuis neuf à dix mois quel ſera l'argument
Qui doit mieux exercer toute ſa Rhetorique:
Veux-tu, dis-je, un ſujet ſans long-temps le chercher,
Où pas un n'a touché ni ne voudra toucher?
Travaille à ton Panegyrique

Sur un Cavalier.

Hier Blaise achetant du foin
Demandoit avec grand soin,
Est-ce bonne ou mauvaise herbe?
Un Palfrenier gros & gras
Lui répond d'un ton superbe:
Goutes en, tu le sauras.

Quand on parle de toy sous le nom de Cleante
Il n'est point d'homme qui se vante
De connoître ta race, ou ton nom en ces lieux?
Mais aussi-tôt qu'on dit, c'est l'Epoux d'Isabelle,
Cette femme & galante & belle,
Chacun se vante alors de te connoître mieux.

Au Cardinal Mazarin sur la mort de l'Abbé Mancini son néveu.

Cet admirable Enfant que le Ciel a repris,
Jule, doit-il encore affliger tes pensées;
Dois-tu de son trépas occuper tes esprits,
Ou répandre des pleurs sur des cendres glacées?
Les Dieux pour signaler le pouvoir de leurs mains,
N'ayant que prétendu le montrer aux humains

Ont pû te le ravir sans te faire un outrage;
Ton sang en demi-dieux leur semble trop fécond,
En lui d'un second Jule on voyoit le présage;
Mais les Cieux ont voulu que tu sois sans second.

Le premier jour qu'André voulut m'entretenir,
Il me dit tout au long l'histoire de sa vie,
Et sans s'être informé si j'en avois envie,
Me conta le passé, le present, l'avenir,
Ce qu'il fut, ce qu'il est, ce qu'il se promet d'être,
Sa maison, ses parens, ses affaires, son Maître,
Sans me donner le temps de repartir un mot.
Mais comme il me dit plus qu'il n'est aisé d'entendre,
Il m'apprit plus aussi qu'il ne vouloit m'apprendre,
Car dès le premier jour, je sçus que c'est un sot.

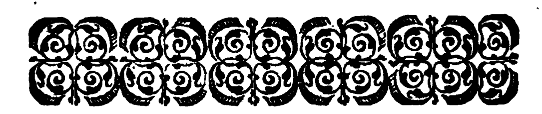
Tu crois signaler ta vertu,
Lorsque ton courage t'expose:
Pauvre Collin, que craindrois tu?
Tu hazardes bien peu de chose.

Vôtre montre n'est pas fidelle,
Belle Iris, & je me plains d'elle:
Quand je puis vous entendre ou vous voir seulement,

D'un

D'un moment elle fait une heure,
Et lorsque loin de vous il faut que je demeure,
D'une heure elle fait un moment.

Certain Abbé qui vient de Rome
Prend Lysandre pour un Oison:
Et je trouve qu'il a raison,
Car Lysandre autrefois l'a pris pour habile homme.



GOMBAUD.

JEan Ogier de Gombaud, né en Xaintonge à S. Just de Lussac, de l'Académie Françoise, mourut en 1666. Ses meilleures piéces de Poësie, sont ses Epigrammes. Il n'est guéres ordinaire aux Poëtes de s'attacher à cette sorte d'Ouvrages Poëtiques sur la fin de leur vie, comme a fait Gombaud; néanmoins ses Epigrammes ont fait beaucoup de tort à celles de Maynard, parce qu'elles tombent moins dans le stile diffus. Elles roulent ordinairement sur les mœurs corrompuës de son siecle; elles ont beaucoup de naturel, & ne manquent pas même de finesse & de délicatesse de pensée.

Visite contrainte.

Une fois l'an il me vient voir,
Je lui rends le même devoir ;
Nous sommes l'un & l'autre à plaindre.
Il se contraint pour me contraindre.



Demande ridicule.

Colas est mort de maladie,
Tu veux que j'en plaigne le sort :
Que diable veux-tu que j'en die ?
Colas vivoit, Colas est mort.

La vie de Guillaume.

Guillaume ne fut bon à rien,
Nul n'en sût le mal ni le bien,
Il ne fit la paix ni la guerre ;
Tantôt assis, tantôt debout,
Il fut soixante ans sur la terre,
Comme s'il n'étoit point du tout.

Mauvais génie.

S'il est Chrétien, Dieu le conserve;
Il n'en paroît rien à mes yeux,
Sinon qu'il choque les faux Dieux,
Car il écrit malgré Minerve.

Bien-fait publié.

Si Charles par son credit
M'a fait un plaisir extrême,
J'en suis quitte, il l'a tant dit
Qu'il s'en est payé lui-même.

* Il semble que cette pensée soit fausse; car enfin l'indiscretion d'un homme que nous aura fait plaisir, n'empêche pas que nous n'aïons receu de lui ce plaisir, & que nous ne lui en aïons l'obligation. Gombaut avoit sans doute en vue ces Vers de Martial, Livre V. 53.

Crede mihi, quamvis ingentia, Postume, dona
Auctoris pereunt garrulitate sui.

Moïen de se défaire de quelqu'un.

Tu veux te défaire d'un homme,
Et jusqu'ici tes vœux ont été superflus:
Hazarde une petite somme,
Prête-lui trois louïs, tu ne le verra plus.

Cette

Cette beauté pour tout défaut
A l'air d'une bonté niaise;
Elle n'est pas assez mauvaise,
Pour être bonne comme il faut.

Laurent dont le zèle feint
Passe pour un vrai merite,
Croit être devenu saint,
A force d'être hypocrite.

Vous avez dit, belle indiscrette,
La faveur que vous m'avez faite
Qui n'étoit qu'un doux entretien,
Mais je renonce à vôtre empire,
Ou vous m'obligerez d'un bien
Que vous n'oserez jamais dire.

Il est agissant, il est promt,
Il n'est touché d'aucun affront,
Il est doux même à ses contraires;
S'il n'est dévot, il le paroît:
Il fuit la cour, il la connoît:
Sans doute il fera ses affaires.

Carite, l'un de mes rivaux
De qui les chiens & les chevaux
Ont fait la plus belle avanture;
Auſſi ſavant que ſon mallier,
Croit que les cinq ſens de nature
Faſſent la moitié d'un milier.

Le mallier eſt un cheval qui porte la malle de celui qui court la poſte, & ſur lequel le poſtillon eſt monté.

Faſſent. Il y a dans ce dernier Vers une faute de ſyntaxe, le verbe *croire* quand il eſt emploié affirmativement veut l'indicatif; *je crois qu'il vient, je crois que vous ſouffrez.* Mais quand il eſt joint à la particule negative, il demande alors un conjonctif. *Je ne crois pas qu'il vienne, je ne crois pas que vous ſouffriez.* Ainſi il eut falu dire pour parler François, *ſont la moitié* &c.

Blanc d'Eſpagne, couleurs vermeilles,
Perles, Brillants, pendants d'oreilles,
Paſſements, jupes de grand prix;
On vous étale, on vous promene,
Pour duper les foibles eſprits,
Et l'on vous nomme Liſimene.

Le temps d'Orphée eſt revenu.
De ſon bel art ſi peu connu
Quels objets ſentent les atteintes?
Damon, nos amis les plus chers,

Et

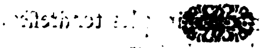
Et les plus touchez de nos plaintes,
Sont des arbres & des *rochers*.

Cher & *Rocher* ne riment pas bien. *Cher* se prononce comme enfer, & l'*R* n'est presque point remarquée dans rocher que l'on prononce comme chercher.



Le bonheur Tardif.

Pour sujet de mes vers, en la fleur de mon âge;
J'ai cherché quelque Nymphe illustre, belle, & sage,
Et qui pût m'inspirer cent Ouvrages divers.
Telle & plus merveilleuse Olympe est arrivée,
Mais le Ciel m'a trop tard ses tresors découvers;
Je ne cherchois plus rien, lors que je l'ai trouvée.



Il fut battu le bon Seigneur,
En présence de plus de quatre;
Et pour recouvrer son honneur
Il s'alla faire encore battre.



Si l'on en croit un certain Duc;
Qui Philosophe à la commune;
La Substance n'est rien qu'un suc,
Et l'Accident qu'une infortune.

Ce Duc est le Marêchal d'Hoquincour dont Saint Evremond fait

fait un portrait fort plaisant dans le petit ouvrage qui a pour titre Conversation du Maréchal d'Hoquincour. C'est une des meilleures choses qui soient sorties de la plume de ce galant homme.



Le Grand Parleur.

Si l'on vous croit, Bouche de rose,
Lisandre parle bien; nul ne peut l'égaler.
Il devroit bien savoir parler,
Il ne fait jamais autre chose.

Les vieux Avares.

Admirez les bontez, admirez les tendresses,
De ces vieux esclaves du sort.
Ils ne sont jamais las d'acquérir des richesses,
Pour ceux qui souhaitent leur mort.



La Femme trop bonne.

Son beau-frere est son favori,
Par tout il la suit à la trace;
Cloris aima tant son mari,
Qu'elle en aime toute la race.

Les

Les gens du Monde.

Le vice eſt tout leur entretien,
Le luxe eſt leur ſouverain bien,
Leur table en delices abonde:
Leurs pieds au mal ſont diligens,
Et les plus grands maraut's du monde
Se nomment les honnêtes gens.



Sur la vie des Ceſars.

Objets ſi peu dignes d'envie,
Ceſars, où courez vous ſi fort?
On penſe lire vôtre vie,
Et l'on ne lit que vôtre mort.



Vengeance du Sort.

Si mes vers t'ont fait quelque niche,
Fortune, tu me l'as rendu.
Periandre eſt devenu riche,
C'eſt un ami que j'ai perdu.

Cette Epigramme auſſi bien que la ſuivante eſt faite contre Abel Servien qui devint Sur-intendant des finances & fut Plenipotentiaire à Munſter. Il étoit de l'Académie Françoiſe.

Les honneurs forcent l'aſcendant.
Côme étoit civil, accoſtable,
Généreux, franc, & véritable;
Mais on le fit Sur-intendant.

REPONSE

A Malherbe.

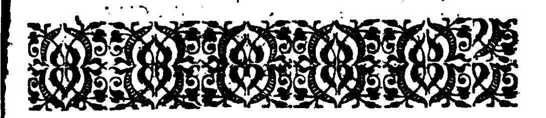
Sous le nom de Madame des Loges.

C'eſt vous dont l'audace nouvelle
A réjetè l'antiquité,
Et du Moulin ne vous rappelle
Qu'à ce que vous avez quité.
Vous aimez mieux croire à la mode;
C'eſt bien la foi la plus commode
Pour ceux que le monde a charmez.
Les femmes y ſont vos idoles,
Mais à grand tort vous les aimez
Vous qui n'avez que des paroles.

Les Amis.

Mille fois ils m'ont tout promis,
Mais le ſiecle en fourbes abbonde;
Et je ne hais rien tant au monde
Que la plûpart de mes amis.

MAI-



MAITRE ADAM.

ADAM BILLAUT connu sous le nom de *Maître Adam*, ou du *Menuisier de Nevers* étoit un de ces Poëtes qui le sont par un verve infuse & indépendante de l'Etude. Menuisier de profession, il aimoit la Poësie & ses vers furent louez de plusieurs Poëtes de ce tems-là, entre autres de Mainard, de Beïs & de quelques autres. Comme il n'avoit eu qu'une éducation fort bourgeoise, & qu'il ne travailloit que par une espece de fureur Poëtique, ce qu'il a fait n'est ni fort exact pour la justesse des pensées, ni fort châtié pour l'exactitude de la langue; mais on y remarque de l'esprit, du feu, & même un je ne sais quoi au dessus de la Sphere ordinaire de sa profession. Ce qu'il a fait de meilleur dans le genre Epigrammatique ce sont les trois piéces suivantes.

RONDEAU

Sur le nom de Richelieu.

D'un riche lieu je ne suis pas venu:
Mes vêtemens, qui me laissent tout nu,
En donnent bien l'entiére connoissance,
L'Astre inhumain qui fut à ma naissance,
Dans un rabot mit tout mon revenu.

Tous les devins, qui depuis m'ont connu,
Pour m'obliger, cherchent par le menu
Si j'userai mes jours sans l'assistance
D'un Richelieu.

Je ne sai pas si leur esprit cornu
Doit l'avenir regler par l'avenu;
Ce seroit bien irriter ma constance,
Quoi qu'il en soit, je vis dans l'esperance
Que je serai quelque jour maintenu
D'un Richelieu.

AUTRE.

A un de ses amis qui étoit malade d'une Sciatique.

Pour te guérir de cette Sciatique,
Qui te retient comme un paralitique,
Dedans ton lit sans aucun mouvement;
Prends moi deux brocs d'un fin jus de farment;
Puis li comment on le met en pratique.

Prends en deux doigts & bien chauds les applique
Dessus l'externe, où la douleur te pique,
Et tu boiras le reste promtement
Pour te guérir.

Sur

Sur cet avis ne ſois point héretique,
Car je te fais un ferment autentique,
Que ſi tu crains ce doux medicament,
Ton medecin, pour ton ſoulagement,
Fera l'eſſai de ce qu'il communique
Pour te guerir.

Etrennes à l'Abbé de ſaint Martin Parain de ſon fils. C'eſt le fils qui parle.

Monſeigneur, mon Parain, vôtre vie eſt ſi ſainte,
Que l'on vous tient par tout un pilier de la foi.
Et c'eſt ce qui m'oblige à vous faire une plainte,
Pour voir ſi vous ferez un miracle pour moi.
En faveur de mes vers, je ne veux autre choſe
Pour braver de mon ſort les rigoureuſes loix,
Si non que vous faſſiez une metamorphoſe
De changer en du Cuir mes deux ſouliers de bois.

Maitre Adam avoit envoïé ſon fils avec des Sabots, afin que l'Abbé lui donnât une paire de ſouliers ; ce qu'il obtint ſans doute.



Si la Parque inhumaine
Souffroit pour de l'argent
De quinzaine à quinzaine
Comme fait un Sergent;
Pour vivre d'avantage,
Je ſerrerois du bien;

Mais nargue du ménage,
Puisqu'il ne sert rien.

Ce n'est point à proprement parler une Epigramme que cette chanson, & on ne la rapportée que pour faire voir que nos Modernes sans étude peuvent se rencontrer avec les anciens. Car ces Vers sont une imitation d'Anacreon que Maitre Adam n'avoit gueres lu, les quatre traductions Françoises que nous en avons aujourd'hui n'étant pas encore faites de son temps.



L'ABBE' DE SAINT PAVIN.

SAnguin de S. Pavin, Parisien, Beneficier de Paris, étoit fils d'un Président des Enquetes & grand Oncle de Monsieur Sanguin Marquis de Livri premier Maître d'hôtel du Roi. La nature qui lui avoit donné un corps contrefait l'orna en recompense d'un esprit fin & délicat. Voici comme il nous depeint lui même sa figure.

La nature injuste me fit
Court, entassé, la pance grosse;
Au milieu de mon dos se hausse
Certain amas d'os & de chair
Fait en pointe comme un *clocher*
Mes bras d'une longueur extrême
Et mes jambes presque de même
Me font prendre le plus souvent
Pour un petit moulin à vent.

* * ⋆ *

Ma

Ma mine est fort peu cavaliere ;
Mon visage est fait de maniere,
Qu'il tient moins du beau que du laid,
Sans être choquant tout à fait ;
Dans mes yeux deux noires prunelles
Brillent de maintes etincelles.
J'ai le nez pointu, je l'ai long,
Je l'ai mal fait, mais je l'ai bon.
Et je sens venir toutes choses.

* * * *

Enfin je puis dire en un mot
Que je n'ai pas le nez d'un sot.

Il faisoit gloire d'avoir des Sentimens singuliers & se piquoit peu de piété, c'est pourquoi Boileau, qui ne regardoit pas la conversion de cet Abé comme quelque chose de fort aisé, dit plaisamment.

Avant qu'un tel dessein m'entre dans la pensée,
On pourra voir la seine à la Saint Jean glacée,
Arnaud à Charenton devenir huguenot,
Saint Sorlin Janseniste & *Saint Pavin* dévot.

Saint Pavin passoit pour une ame moutonniere, c'est-à-dire qui ne reconnoissoit guére un Dieu ; *belle ame devant Dieu s'il y croyoit*, dit Patin en parlant de nôtre Poëte. On trouve à la verité dans quelques-uns de ses ouvrages des marques de cette impiété. Il n'eut point d'autre occupation que les belles Lettres, & il y a dans ce qu'il a fait un goût & une délicatesse que ne se rencontre pas dans les Poëtes du commun ; aussi étoit-il bien persuadé lui-même de cette délicatesse & de la beauté de ses Poësies. Il mourut en 1670.

SONNETS.

Iris, quel ſubit changement,
Je vous aimois ſans vous déplaire,
Et par l'ordre de vôtre mere
Vous écoutez un autre Amant:

Donnerez-vous vôtre agrément
En faveur de ce temeraire?
Ce que mon amour n'a pû faire,
L'obtiendra-t-il du Sacrament?

Mais quand vous y ſerez forcée,
Souffrez que mon ame offenſée
Se vange au moins de cet Epoux;

Que ſon bon-heur lui ſoit funeſte,
J'en feray peut-être un jaloux
Vous pourriez bien faire le reſte.

Belle Iris, je ſuis aux abois.
Helas! qu'êtes-vous devenuë?
Je vous aime autant que je dois,
Et vôtre abſence continuë:

Sans m'avoir écrit une fois
Depuis que je ne vous ay vûë,
Vous avez paſſé plus d'un mois.
Demandez-vous ce qui me tuë?

Plein de langueur je vous attens,
Pouvez-vous souffrir plus long-temps
Qu'en ce triste état je demeure?

Que mes Rivaux feroit heureux!
Si vous tardez encore une heure,
Vous ne reviendrez que pour eux.

Sur la Pucelle de Chapelain.

Je vous dirai sincerement
Mon sentiment sur la Pucelle;
L'art & la grace naturelle
S'y rencontrent également.

Elle s'explique fortement,
Ne dit jamais de bagatelle,
Et sa conduite paroît telle
Qu'on la peut loüer hautement.

Elle est superbe & bien parée,
Sa beauté sera de durée,
Son éclat peut nous ébloüir;

Mais enfin bien qu'elle soit belle
L'on ira rarement chez elle
Quand on voudra se réjoüir.



Changez l'air de vôtre entretien,
Ou permettez que je vous quitte;
La ſade complaiſance irrite,
Sourire à tout n'oblige en rien.

Egalement dire du bien
D'une choſe bien ou mal dite,
Pour établir vôtre merite
Me paroît un foible moïen.

C'eſt toutefois vôtre methode,
Il n'eſt rien de plus incommode
Qu'une loüange à contre-temps;

J'aime beaucoup mieux qu'on me fronde.
Qui tâche à plaire à tout le monde
Ne plaît guere aux honnêtes gens.

Martial XII. 81.

La fortune qui me maltraite
Ne bornera jamais ſon cours,
Les araignées tous les jours
Font leur toile dans ma pochette.

Ma garde-robbe eſt tantôt nette
Je n'ay plus d'habits de velours,
Mes chevaux reſſemblent des ours,
Mon Caroſſe devient charette.

Mes

Mes laquais tirent à la fin,
Et ce qui restoit de mon train
A pris congé pour récompense;

Et n'étoit ceux à qui je doi,
On ne verroit pas d'homme en France
Qui fut moins visité que moi.

Je ne me plaindrai point, aimable Célimene,
Que vous m'aïez donné de trop séveres loix;
Je cours aveuglément à ma perte certaine,
Ma passion le veut, je fais ce que je dois:

Puis que j'ai consenti que mon ame trop vaine
Se portât hardiment à faire un si beau choix,
Je souffre constamment, trop heureux dans ma peine
Si j'osois devant vous soûpirer quelquefois.

On donne aux immortels le cœur & la pensée;
De ces mêmes presens vous êtes offensée,
Rien ne peut à mes maux vous faire compatir.

Quoique vous défendiez la crainte & l'esperance,
Il est si glorieux d'être vôtre martyr,
Que de mourir pour vous tient lieu de récompense.

Cleon

Cleon faux en tout ce qu'il fait,
Chez les beuveurs à toute outrance
Fait le ſobre, & du peu qu'il ſait
Fatigue toute l'aſſiſtance.

A table ailleurs quand on le met
Sur quelque haut point de ſcience,
En homme prudent il ſe taît,
Et prend du vin en abondance.

On juge à peine ce qu'il eſt,
Chaque jour ſelon qu'il lui plaît
Il prend differente figure;

Son foible ne m'eſt point caché,
Il eſt adroit dans l'impoſture,
Mais ni ſavant, ni débauché.



Abbé, vous avez la naiſſance,
La bonne mine & l'air des Grands,
Ces avantages apparens
Cachent beaucoup d'inſuffiſance:

Mais la longue perſéverance
A ne rien dire de bon ſens
Fait enfin découvrir les gens,
Vous devez garder le ſilence.

Pour

Pour rendre parfait vôtre corps,
Nature fit tous ses efforts,
Et lui donna tant d'avantage,

Que celui qui forma l'esprit
Enfin jaloux, & de dépit
Refusa d'achever l'ouvrage.



Je commence à vous méconnoître
Vous me fuiez ingrate, eh quoi!
Vôtre cœur si tendre pour moi
Pourroit il bien ne le plus être?

Je crains bien que ce petit traître
Ne m'ait déja manqué de foi;
On le croit souvent tout à soi
Qu'on n'en est pas toûjours le maître.

Le changement vous est si doux,
Que quand on est bien avec vous
On n'ose s'en donner la gloire.

Celui qui peut vous arrêter
A si peu de tems pour le croire,
Qu'il n'en a pas pour s'en vanter.

Il ne faut point tant de miſtere,
Rompons, Iris, j'en ſuis d'accord,
Je vous aimois, vous m'aimiez fort,
Cela n'eſt plus; Sortons d'affaire.

Un vieil amour ne ſauroit plaire,
On voudroit déja qu'il fût mort,
Quand il languit, ou qu'il s'endort,
Il eſt permis de s'en défaire.

Ce n'eſt plus que dans les Romans
Qu'on voit de fidelles amans;
L'inconſtance eſt plus en uſage.

Si je vous quitte le dernier,
N'en tirez pas grand avantage,
Je fus dégouter le premier.

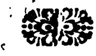


Quand à mon âge je ſoupire,
Le cœur percé de mille coups,
L'un me plaint, & l'autre m'admire,
D'avoir des ſentimens ſi doux.

S'il m'étoit permis de vous dire,
Que je ne ſoufre que pour vous,
Loin de condamner mon martire
Sans doute ils en ſeroient jalous.

Je ſais bien que les deſtinées,
Ont mal compaſſé nos années;
Ne regardez que mon amour,

Peut-être en ſerez vous émue.
Il eſt jeune & n'eſt que du jour,
Belle Iris, que je vous ai vue.



N'écoutez qu'une paſſion
Deux enſemble, c'eſt raillerie
Soufrez moins la galanterie
Ou quittez la devotion.

Par tant de contradiction
Vôtre conduite ſe décrie,
Avec moins de biſarrerie
Suivez vôtre inclination.

Tout le monde ſe met en peine
De vous voir toûjours incertaine,
Sans ſavoir comment vous nommer.

Vous finirez comme une ſotte,
Vous ne ſerez jamais dévote.
Vous ne ſaurez jamais aimer.

Iris

Iris a la taille mignone,
L'air noble, & le beau tour d'esprit,
On ne voit rien de mieux écrit
Que ce que sa plume nous donne.

Elle est géneteuse, elle est bonne,
Modeste en tout ce qu'elle dit,
La vertu jamais ne se fit
Plus respecter qu'en sa personne.

Parmi tous ses talents si beaux,
Elle se cherche des défauts,
Et souvent médit d'elle même,

On n'y trouve rien à blâmer,
Chacun l'admire, chacun l'aime,
Elle seule ne peut s'aimer.

Quand on dispute de l'âge
Des plus aimables du tems,
Pous Clarinte on se partage,
Si tôt qu'elle est sur les rangs.

L'un

L'un dit qu'elle a la visage
D'une fille de quinze ans,
L'autre lui croit davantage
A lui voir tant de bon sens.

Sans décider la querelle,
Rendons justice à la belle
Traitons la comme les Dieux.

On les sert, on les adore,
Et l'on ne sait pas encore
S'ils sont ou jeunes, ou vieux.



Silvandre monté sur Parnasse
Avant que personne en sût rien,
Trouva Regnier avec Horace
Et rechercha leur entretien.

Sans choix & de mauvaise grace
Il pilla presque tout leur bien,
Il s'en servit avec audace,
Et s'en para comme du sien.

Jaloux des plus fameux Poëtes,
Dans ses Satires indiscrettes
Il choque leur gloire aujourd'hui.

En

En verité je lui pardonne;
S'il n'eût mal parlé de personne,
On n'eût jamais parlé de lui.

C'est une vengeance assez foible du Vers que nous avons cité de Boileau contre saint Pavin. Il avoit mis d'abord:

Boileau monté sur le Parnasse.

Boileau y repliqua par l'Epigramme.
Saint Pavin assis dans sa chaise, &c.
A la place de S. Pavin, on a mis Alidor.

Iris qu'autre fois à vous voir
Je passois de douces journées!
Que dans ces heures fortunées
Vos beaux yeux flatoient mon espoir!

Malheureux! pouvois je prevoir
Que mes cruelles destinées,
De tant d'esperances données
Quelque jour me feroient déchoir?

Ou sont les serments, les promesses,
Qui m'assuroient de vos tendresses
Helas! que sont ils devenus?

Cependant, aimable infidelle,
Vous êtes la moins criminelle;
Je vis & vous ne m'aimez plus.

MADRIGAUX.

Tes billets me rendent confus,
Je n'y trouve point de quoi rire;
Mon cher Damon, ne mécris plus;
On enrage quand on admire.

Tous les matins dans son miroir
Caliste se trouve si belle,
Qu'elle me met au desespoir;
Elle n'a d'amour que pour elle.
Dans un commerce tout va mal,
Quand la maitresse est le Rival.

Mon Médecin chaque jour
Sçachant que je meurs d'amour
Pour la petite Sylvie,
Me dit que si je la vois
En un mois plus d'une fois,
Il m'en coutera la vie.
Je me suis mal ménagé.
Vivant au jour la journée,
En quatre jours j'ai mangé
Les douze mois de l'année.

Léandre, j'ai bien acheté
Le livre que tu m'as prêté,
Et pourtant je te le renvoie;
Je l'ai leû fort exactement,
Il ne m'a donné que la joie
De te le rendre promtement.

Tirsis fait cent Vers en une heure;
Je vais moins vite & n'ai pas tort.
Les siens mourront avant qu'il meure,
Les miens vivront après ma mort.

Celui ou celle qui a dressé le recueil des plus belles Piéces des Poëtes François, en V. Volumes, ignoroit sans doute que cette Epigramme n'est autre chose qu'une belle imitation d'une de Catule qui commence par ces mots.

Smirna mei Cinna & il en a fait reproche à saint Pavin comme d'un sentiment d'orgueuil. Mr. Bernard copiste exact de ces sortes de reflexions n'a pas manqué de copier celle-ci dans les suplémens du Moreri à l'article de S. Pavin. Je veux croire qu'il avoit pourtant lu Catule.

Iris tremble qu'au premier jour
L'hymen plus puissant que l'Amour
N'enlève ses tresors sans qu'elle ose s'en plaindre.
Elle a négligé mes avis,
Si la belle les eut suivis,
Elle n'auroit plus rien à craindre.

D'AN-



D'ANDILLI.

ROBERT Arnauld, sieur d'Andilli, nacquit à Paris en 1589. d'une famille noble, & féconde en grands hommes. Il étoit neveu de Pierre Arnauld Mestre de Camp du Regiment de Champagne & General des Carabins, le même dont il est si souvent parlé dans les œuvres de Voiture.

Ce failli glouton d'Arnaldus,
Est moult échars en son langage.

D'Andilli étoit Frere d'Henri Arnauld, Evêque d'Angers, & d'Anthoine Arnauld, fameux docteur de Sorbonne, si celebre par ses écrits & par les persécutions qu'il a essuiées de la part des ennemis de l'Eglise Gallicane, Il étoit l'ainé de tous, son pere l'aiant placé de bonne heure à la cour, il s'y fit cherir & respecter jusqu'à ce qu'enfin ne pouvant plus resister à l'attrait qu'il avoit pour la solitude, il se retira à l'Abbaye de Port Roial des champs, où sa mére, six de ses sœurs & cinq de ses filles furent religieuses. Ce fut dans cette sainte retraite qu'il composa ce grand nombre d'ouvrages & d'excellentes traductions qu'on a imprimées en VIII. volumes in folio. Il mourut âgé d'environ 86. ans, le 27. Semtembre 1674. Il aimoit la Poësie; mais il ne s'en servoit qu'à exprimer des sentiments de piété, où à louer des personnes distinguées par leur mérite. On admira sur tout son Poëme sur la vie de nôtre Seigneur. Il est tout en Stances à la ma-

niere des Italiens. On a auſſi une ode ſur la ſolitude, des Stances chretiennes ; & quelques Sonnets dont le plus célèbre eſt celui qu'il compoſa ſur la mort de Guſtave Adolphe Roi de Suede. Il eſt bon d'avertir qu'il deſavoua publiquement tout ce qu'on avoit imprimé ſous ſon nom dans le *recueil des ſentimens d'amour tirez des meilleurs Poëtes modernes par Corbinelli.*

Sur Paris & ſur Henri le Grand.

SONNET.

Quand je vois ces clochers qui vont juſques aux nues ;
Quand je vois ces Palais d'un front audacieux,
Diſputer leur beauté contre celle des cieux
Et ce peuple infini remplir toutes les Ruës ;

Quand je vois les treſors des terres inconnues
Venir comme à l'envi charmer ici les yeux,
Les lettres & les arts ravir les curieux,
Et les eaux ſous cent Ponts eſclaves devenues ;

Mon eſprit tranſporté de ces rares objets,
S'étonne qu'un mortel ait ſeul tant de ſujets
Dans cet heureux ſejour où tout plaiſir abbonde :

Mais il n'admire plus lors qu'il ſait qu'en ce lieu
Regne le grand Henri la merveille du monde,
Car il n'en faut pas moins pour un tel Demi-dieu.

On

On ne dit point *disputer leur beauté contre* &c. on dit bien *disputer de beauté* &c. mais il faut remarquer qu'il y a plus de cent dix ans que ce Sonnet est fait & que ce que nous avons de plus exact en ce genre n'a été fait que vers le milieu du siécle passé.



Tombeau du Roi de Suede.

SONNET.

Plus vite que l'Eclair, plus craint que le Tonnerre,
Portant avecque moi la terreur & la mort,
J'ai passé comme un Mars des rivages du Nord,
Par tout où m'appelloient la justice & la guerre.

L'Allemagne m'a vu briser comme du verre
Tout ce qui s'opposoit à mon puissant effort,
Et mon secours fatal lui servit de support,
Lors qu'il ne sembloit plus qu'elle en eût sur la terre.

Le plus sage au Conseil, le premier aux hazards,
Mes vertus ont terni le lustre des Cesars,
Et rendu l'univers étonné de ma gloire.

Quel siécle vit jamais un si grand Conquerant?
Vivant j'ai triomphé, je triomphe en mourant,
Et choisis pour tombeau le champ de ma victoire.



Tombeau du Duc de Weimar.

SONNET.

Ce Duc que de cent Ducs l'Europe vit descendre,
Et dans le champ de Mars devancer ses ayeux,
Après avoir poussé son nom jusques aux cieux,
Enrichit ce tombeau de son auguste cendre,

Son cœur dans les perils osa tout entreprendre;
Gustave par son bras mourut victorieux;
Et Brisach dans ses fers s'estima glorieux
De recevoir le joug de cet autre Alexandre.

Ce juste Conquérant par ses travaux guerriers
Vouloit d'un olivier couronner ses lauriers,
Et cueillir plus heureux des Palmes Idumées.

Pour lui ce fut trop peu d'avoir domté le Rhein;
Cet illustre vainqueur suivi de nos armées
Pouvoit de servitude afranchir le Jourdain.

Pour bien entendre ce Sonnet il faut savoir que le Duc Bernard de Saxe-Weimar, voiant le Roi de Suede tué à la funeste bataille de Lutzen, commanda les Suedois, battit les Imperiaux, se jetta sur l'Alsace qui appartenoit alors à l'Empire. La France qui comptoit de s'en accommoder avec lui, l'aida & lui laissa prendre Brisach, où il voulut se faire une souveraineté independante; mais la mort le prevint dans son projet, & l'Alsace fut ensuite cédée à la France par les traitez de Westphalie.

Pour

Pour le portrait de l'Abbé de Saint Cyran.

L'Humilité profonde & la haute Science
Firent en ce grand homme une sainte Alliance
Il méprisa les biens, les honneurs, les plaisirs.
Il vit comme un néant ce que le monde enferre;
Et son cœur pour objet de ses nobles desirs
N'eut que Dieu dans le ciel, & l'Eglise en la terre.

Tombeau du Duc de Rohan.

Grand de Cœur, grand d'esprit, & grand par ma naissance,
J'aurois poussé des lis la gloire jusqu'aux cieux,
Si de mes hauts projets les destins envieux
N'eussent armé mon bras pour ma propre défence.

L'Europe en mon malheur admira ma constance;
Mon sort eut pour jaloux les plus ambitieux.
Je fus chef d'un parti sans être factieux,
Mon Roi connut mon zèle & vit mon innocence.

Comme un autre Annibal, par mes travaux guerriers
Sur les Alpes cent fois j'ai cueilli des lauriers,
Aussi vaillant soldat, que parfait capitaine.

J'aurois paſſé Ceſár, ſi j'avois eu ſon fort;
J'ai vaincu comme lui dans les champs d'Alcimene:
Mais il n'y mourut pas & j'y trouvai la mort.

Ce Duc s'appelloit HENRI DE ROHAN dont on a la vie imprimée à Paris l'an 1667. il ſervit en Allemagne en qualité de Lieutenant-Général. Il fut bleſſé à la premiere Bataille de Rheinfels l'an 1638. & mourut de ſa bleſſure dans l'Abbaye de Cunevelde en ſuiſſe. Il fut chef des huguenots en France dans les troubles qui s'excitérent au ſujet de la Religion ſous le Regne de Louis XIII. avec lequel il rentra en grace l'an 1629. Il a compoſé ſes memoires, & un excellent traité des interêts des Princes.

Les champs d'Alcimene, c'eſt Ulme qui s'appelloit autre fois *Alcimoennis urbs*.



Pour le Comte de Harcourt.

Heros, dont la fortune adore la courage,
Et conſtante pour toi n'a plus d'aveuglement,
Voi qu'à ton bras vainqueur, l'un & l'autre élément
Affranchi de ſes fers rend un égal homage.

Ces Iſles dont toi ſeul eut tenté le paſſage
Elévent tes exploits juſques au firmament,
Et Turin ſervira d'éternel monument
Qu'il faut que tout ſuccombe où tu portes l'orage.

Aſſaillant, aſſallli, tu triomphes toujours:
Tous obſtacles ſont vains pour rallentir ton cours,
Et t'ouvrent un chemin plus noble à la victoire.

Déja nous te mettons au rang des demi-dieux,
Tu vas rendre jaloux tes illuſtres ayeux,
Et Cazal à la fin ſera ta moindre gloire.

Tom-



Tombeau de la Marquise de Blerancour.

SONNET.

Arrête toi passant: ce tombeau magnifique
Enferme de Vieux-pont le dépôt précieux.
Elle eut sans vanité le cœur de ses ayeux,
Et dans un corps de femme un esprit angelique.

La seule ambition de son ame heroïque
Fut de suivre les pas du monarque des cieux:
Un moindre objet que lui ne put plaire à ses yeux;
La grace fut son guide & son espoir unique.

Son zéle la brûloit pour l'honneur des autels,
Ses desirs n'aspiroient qu'à des biens éternels,
Sa foi de son amour avoit banni la crainte.

Et la France & la Cour avec étonnement
Virent dans ce grand cœur plein de Dieu seulement,
La France une Romaine, & la Cour une Sainte.



DE GOMBERVILLE.

MArin le Roy de Gomberville, Parisien, de l'Académie Françoise, étoit non seulement un excellent Poëte, mais un veritable Chêtien: Car l'on ne remarque point qu'il ait prophané sa muse par des manieres trop libres; & même les Poësies Chrétiennes que nous avons de lui, passent pour être meilleures que ses autres ouvrages; ce qui n'est pas ordinaire aux Poëtes, qui ne consacrent à Dieu que le temps de leur vieillesse, c'est à-dire, un âge dans lequel ils n'ont plus cette force & cette vigueur nécessaire pour bien réüssir dans la Poësie. On admire sur tout le Sonnet sur le Saint Sacrement; celui sur la Solitude, qu'il avoit fait pour mettre au devant du Recueil des portraits de ces illustres Solitaites de Port-Roial & quoiqu'il n'ait pas retouché tous ses ouvrages, on ne laisse pas d'y remarquer toutes les graces de la Poësie & de la Langue Françoise. Il mourut à Paris l'an 1675. âgé d'environ 80. ans.



Sur l'exposition du Saint Sacrement.

SONNET.

Tel qu'aux jours de ta chair tu parus dans le
monde,
Tel montre toi, mon Dieu, dans ce siecle effronté,
Où des hommes armez contre ta verité
Osent impudemment te déclarer la guerre.

Tu t'ouvris un chemin au travers de la pierre,
Pour porter dans les Cieux ton corps ressuscité.
Romps cet autre tombeau, reprends ta majesté,
Et sors comme un soleil de cet urne de verre,

Illumine la terre aussi bien que les cieux,
En m'échaufant le cœur, éclaire moi les yeux,
Et ne sépare plus ta clarté de ta flame,

Mais, que dis-je, Seigneur, pardonne à mes tran-
sports:
C'est assez que la Foi montre aux yeux de mon ame
Ce qu'un peu de blancheur cache aux yeux de mon
corps.

Ce Sonnet est le plus régulier & le plus parfait que nous aions en François. Il ne s'agit point ici de la contradiction qui est entre les Eglises Chrétiennes sur la presence réelle, il faut entrer dans le sisteme du Poëte fut-il mahometan & l'examiner sur les régles de la beauté Poëtique. En ce cas ce Sonnet l'emporte sur tous ceux qu'on lui voudra comparer.



Sur la Solitude.

Cesse d'aimer le monde & ses fausses maximes;
Quitte un bien passager pour un bien éternel:
Et t'offrant à ton Dieu par un vœu solemnel,
Brûle du feu sacré qui brûle ses victimes.

Ne livre plus ton ame à l'auteur de tes crimes,
Dépouille le vieil homme, & son esprit charnel:
Et fuiant les plaisirs du monde Criminel,
Défends même à tes sens les plaisirs légitimes.

Lasse toi d'irriter la colére des cieux:
Cours à la pénitence, & viens dans ces Saints lieux,
Où les cœurs n'ont que Dieu pour l'objet de leur
flame:

Mais n'attends pas de toi ces généreux efforts;
Si Dieu ne rend ton corps esclave de ton ame,
Ton ame est pour jamais esclave de ton corps.

Au Roi sur les Guerres de Flandres.

Mon Roi, puisque ton cœur répond à ta naissance,
Entre dans la carriere, où t'appellent les Cieux,
Et marchant sur les pas de tes plus grands Ayeux,
Hâte-toy de passer leur gloire & leur puissance.

Délivre les Flamans de la longue souffrance
Où les a condamné le sort injurieux.
Commence en leur faveur tes travaux glorieux,
Et reporte au Texel les bornes de la France.

Quand tes justes desseins seront executez,
Ne crois plus ta valeur, ni tes prosperitez,
Mais travaille sans cesse au repos de la Terre:

Qu'il soit l'unique objet de tes nobles souhaits;
Si Cesar doit sa gloire aux malheurs de la guerre,
Auguste doit la sienne au bonheur de la paix.



A la Reine Mere sur sa Regence.

Illustre Sang des Dieux, délices de nôtre âge,
Princesse dont la gloire est l'objet de mes Vers,
Anne sauve l'Europe & montre à l'Univers
Qu'il n'appartient qu'à toi d'empêcher son naufrage.

Desarme les Démons de la Seine & du Tage,
Romps le bandeau fatal dont leur yeux sont couverts,
Et n'inspirant qu'une ame à cent peuples divers
Compose un siecle d'or des jours de ton veuvage.

Je sai tous les combats qu'a fait Semiramis,
Je sai qu'elle a cent Rois à ses armes soumis,
Et que de ses lauriers les Histoires sont pleines,

Mais sans porter envie à ses fameux exploits ;
Souviens-toi que la paix est la gloire des Reines,
Comme on dit que la guerre est la gloire des Rois.

Sans changer un seul mot de ce Sonnet, un plagiaire auroit pu il y a huit ans en régaler la feue Reine d'Angleterre à la qu'elle il eût convenu alors parfaitement.



Parodie d'un Sonnet de Malherbe.

Effroiables desers pleins d'ombre & de silence,
Où la peur & l'hiver sont eternellement ;
Rochers affreux & nuds, où l'on voit seulement
Le tonnerre & les vents montrer leur insolence.

En quelque part des Cieux que le soleil s'élance,
Vous êtes toûjours pleins d'un froid aveuglement ;
Et vos petits ruisseaux, malgré leur Element,
Font monter jusqu'aux airs leur foible violence,

Lieux où jamais l'amour ne vint tendre ses rêts,
Torrents, Cavernes, troncs, si parmi les forêts
Je me tiens si content & je vous aime encore ;

Ce n'est point qu'en effet vous aïez des appas,
Mais puisque vous avez la beauté que j'adore ;
Puis-je avoir ce bonheur & ne vous aimer pas ?



Au Cardinal Mazarin.

Noble & vivant portrait de l'antique Fabrice,
Jules, tout plein de cœur, de prudence & de foi,
Aime ta propre gloire, & fais que j'accompliſſe
Ce que tes grands travaux ſe promettent de moi.

Tu ſais que l'avenir exerce une Juſtice,
Qui traite également le Berger & le Roi;
Crains que ce fier Cenſeur, ſi tu ne m'es propice,
En voïant mes écrits ne parle ainſi de toi.

Jules qui d'un enfant fit le Maître du monde,
Laſſé de triompher ſur la terre & ſur l'onde,
Rendit le ſiecle d'or aux peuples baptiſez:

Il eſt vrai qu'une tache obſcurcit ſa memoire;
C'eſt qu'il a conſenti qu'au mépris de ſa gloire
On mette Gomberville au nombre des aiſez *.

* Cela regarde les taxes que Gomberville vouloit éviter.



Nos inconſtances continuës
Nous ſont errer par l'Univers,
Et ſous mille climats divers,
Voir mille Terres inconnuës.
Mais nous voïageons vainement,

Nôtre

Nôtre esprit inquiet nous fait toûjours la guerre;
Il ne faut point changer de Terre,
Il faut changer de ſentiment.



Tombeaux de jaſpe & de porphyre,
Titres d'or, vaſes precieux,
Ce que vous offrez à nos yeux
Nous eſt un grand ſujet de rire.
Ces Céſars & ces Alexandres
Qui font vos plus riches tréſors,
Que ſont-ils qu'un reſte de cendre
Que la flamme a fait de leur corps?



Sur les vieillards qui bâtiſſent.

Que te ſert, vieil Ambitieux,
De voler toutes nos Provinces
Pour élever en mille lieux
Des Palais dignes de nos Princes?
Ignores-tu que les deſtins
Après quelques fâcheux matins
Vont borner le cours de ta vie?
Déja tes plus beaux jours ont eteint leur flambeau:
Penſe donc à la mort. Ton âge t'y convie
Et ſi tu veux bâtir, va bâtir un tombeau.

Epitaphe d'un homme de Lettres.

Les Grands chargent leur ſepulture
De cent Eloges ſuperflus:
Paſſant en peu de mots voici mon avanture.
Ma naiſſance fut très-obſcure,
Et ma mort l'eſt encore plus.



LE LABOUREUR.

LOUIS LE LABOUREUR, Bailli de Montmorenci, à donné quelques ouvrages de proſe & de vers comme un traité des Prérogatives de la langue Françoiſe & quelques autres petits livres. Après s'être fait une reputation aſſez brillante parmi les gens de lettres par pluſieurs petits poëmes de bon goût, il ſe mit en tête de compoſer un Poëme épique intitulé Charlemagne, dont perſonne, que je ſache, n'a parlé ſinon Boileau qui en a ſatiriſé les premiers vers dans ſa neuviéme Epitre. Il ne faut pas le confondre avec ſon frere Jean le Laboureur de qui nous avons pluſieurs excellents ouvrages; Comme, les Tombeaux des Perſonnes illuſtres avec leurs Eloges & leurs Genealogies; Le Voiage de la Reine de Pologne avec la Relation du retour de la Maréchale de Guebriant, l'Hiſtoire du Roi Charles

les VI. Celle du Maréchal de Guebriant &c. Ce dernier mourut en 1675. Je ne fais en quelle année mourut celui dont il s'agit principalement ici.



Portrait de Louis de Bourbon Prince de Condé

MADRIGAL.

J'ai le cœur comme la Naissance,
Je porte dans les yeux un feu vif & brillant:
J'ai de la foi de la constance,
Je suis prompt, je suis fier, genereux, & vaillant,
Rien n'est comparable à ma gloire:
Le plus fameux heros qui brille dans l'histoire
Ne me le sauroit disputer,
Si je n'ai pas une couronne,
C'est la fortune qui la donne,
Il sufit de la meriter.

* Monsieur Capistron a fort heureusement imité cette pensée en faisant dire à son Alcibiade.

Je ne vous parle plus de ma funeste flame.
C'en est fait: Cependant souvenez vous, Madame,
Que si dans mes aïeux je ne vois point de Rois,
J'ai fait connoître au moins mon nom par des exploits;
Que si pour vous aimer il faut une couronne,
Ce n'est pas la vertu c'est le sort qui la donne;
Qu'enfin s'il n'a pas mis un Sceptre dans ma main,
Je ne dois point rougir des fautes du destin.

Sur



Sur la fortune d'un homme de Mérite.

MADRIGAL.

Elevé dans la vertu,
Et malheureux avec elle,
Je disois: à quoi sers-tu,
Pauvre & sterile vertu?
Ta droiture & tout ton zele,
Tout compté, tout rabatu,
Ne valent pas un fêtu.
Mais voïant que l'on couronne
Aujourd'hui le grand Pomponne,
Aussi-tôt je me suis tû.
A quelque chose, elle est bonne.



Sur la Cour de Louis le Grand.

L'amour, la gloire, & la fortune,
Dont le charmant éclat rend les yeux eblouis,
Las de se faire entr'eux une guerre importune,
Se sont venus ranger auprès du Grand Louïs.
Ce Demi-Dieu sous qui tout tremble,
D'un lien si doux les assemble,
Qu'ils ne quiteront plus cet aimable sejour.

Qui

Qui voudra les trouver ensemble
Les vienne chercher à sa cour.



DESMARETS.

JEan Desmarets Parisien, Controleur general de l'Extraordinaire des Guerres, a laissé plusieurs pieces de Theatre; entr'autres les *Visionnaires*. Il est aussi l'Auteur du Roman d'*Arriane*, & d'un Livre intitulé, *les Délices de l'Esprit*. Il n'a point fait d'Epigrammes, & on ne peut mettre aucun ouvrage de lui dans ce Recueil, si ce n'est les quatre Vers qu'il fit sur la Violette pour Mademoiselle de Ramboüillet, & le Sonnet qui sert inscription sous la Statue de Louïs le Juste dans la place Roiale à Paris. Il écrivit contre Messieurs de Port-Roial, & c'est à cet ouvrage que Des-Préaux fait allusion dans son Epigramme, où il l'appelle *le Prophéte Demarais*. Il est aussi l'auteur d'un Poëme heroique intitulé *Clovis*, qui n'a point été gouté. Il s'addonna, étant vieux, à la dévotion des mistiques & mourut agé de 80. ans en 1676.



Sur la Statue Equestre de Louis le Juste.

Que ne peut la vertu? que ne peut le courage?
J'ai domté pour jamais l'héréſie en ſon fort,
Du Tage imperieux j'ai fait trembler le bord,
Et du Rhin juſqu'à l'Ebre accru mon héritage.

J'ai tiré par mon bras l'Europe d'eſclavage,
Et ſi tant de travaux n'euſſent hâté mon ſort,
J'euſſe attaqué l'Aſie & d'un pieux effort,
J'euſſe du ſaint Tombeau vangé le long ſervage.

Armand ce grand genie Ame de exploits,
Porta de toutes parts mes armes & mes loix,
Et rehauſſa l'éclat des raïons de ma gloire.

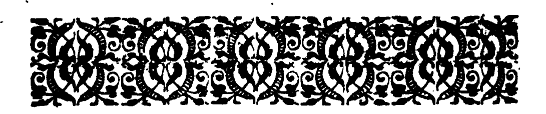
Enfin il m'éleva ce pompeux monument,
Où pour rendre à ſon nom mémoire pour mémoire,
Je veux qu'avec le mien il vive inceſſament.

Ce Sonnet n'eſt guére remarquable que par l'uſage qu'on en a fait La fin en eſt fort belle, par ce qu'il s'agiſſoit de faire l'Eloge du Roi, & du Miniſtre & de les contenter tous les deux.

Servage n'eſt plus François. On dit eſclavage.

Modeste en ma couleur, modeste en mon séjour,
Franche d'ambition, je me cache sous l'herbe;
Mais si sur vôtre front je puis me voir un jour,
La plus humble des fleurs, sera la plus superbe.

Tous les beaux Esprits qui frequentoient l'Hôtel de Rambouillet, voulurent faire la guirlande de Julie. Chacun choisit sa fleur, & Desmarets prit la Violette, sur laquelle il fit ces quatre Vers.



GILBERT.

N. Gilbert Parisien étoit Secretaire des Commandemens de la Reine Christine de Suede, & son Resident en France. Il a fait quelques pieces Théatres, entre autres *les amours d'Ovide*, & *l'Endimion*, & a donné de son vivant un volume de Poësies mêlées, outre la traduction de quelques Pseaumes sur les mêmes mesures que ceux de Marot. Il étoit de la Religion protestante, & mourut pauvre chez un de ses amis qui lui avoit donné retraite.

Je

Je fais peu d'état de la gloire
Qui nous fuit dans la tombe noire;
Le moindre crieur d'Almanacs
Qui fçait le beau fecret de vivre,
Vaut mieux que cent Heros de cuivre,
Faits de la main de Phidias.

Cette lecture eft fans égale,
Ce livre * eft un petit Dedale
Où l'efprit prend plaifir d'errer;
Philis, fuivez les pas d'Ovide,
C'eft le plus agréable guide
Qu'on peut choifir pour s'égarer.

* L'art d'aimer d'Ovide.
Je ne fais pourquoi dans un nouveau recueil de Poëfies cette Epigramme eft attribuée à Monfieur de Mimure.

En fervant cette Reine * égale aux Amazones,
Je n'aurai pas perdu fix ans;
Car qui fait donner des Couronnes
Sait bien faire d'autres prefens.

* La Reine Chriftine de Suede. Ces Vers furent faits après fon abdication.

A une fille qui aimoit une femme sous le nom d'Alexis, & l'appelloit son serviteur.

Cherissez Alexis à l'égal de vous-même,
Et n'apprehendez point que j'en sois envieux;
Aimez ce serviteur tout autant qu'il vous aime,
Qu'il baise votre sein, votre bouche & vos yeux;
Souffrez que mon rival jour & nuit vous caresse,
Comblez-le de faveurs, mon aimable maîtresse,
Ne lui refusez rien qui dépende de vous:
Belle Philis, je vous proteste,
Que je n'en serai point jaloux
Et me contente de son reste.



DE CAILLY.

LE Chevalier de Cailly natif d'Orléans, Chevalier de l'Ordre de S. Michel, connu sous le nom d'Aceilly, qui est l'anagramme de son nom, vivoit sous le Ministére de Colbert; c'étoit un génie facile, aisé & naturel. Il étoit propre pour l'Epigramme: aussi voïons-nous qu'il y a très bien réüssi; ce que nous avons de lui est écrit d'un style simple, mais qui renferme en même tems quelque pensée fine & délicate, ou même une pensée commune,

mune, mais exprimée avec tant de naturel que cette ingénuité seule tient lieu de pensée délicate.



La mort de Sire Estienne.

Il est au bout de ses travaux,
Il est passé le Sire Estienne;
En ce monde il eut tant de maux,
Qu'on ne croit pas qu'il y revienne.



Le Marchandeur de gands.

Madame, montrez-moy des gands;
Que vendez-vous ceux-ci? Monsieur, rien que six francs.
Madame, vous en aurez quatre.
Monsieur, je n'en puis rien rabattre.
Madame, un écu d'or, mais je veux vous baiser,
Monsieur, je n'ai rien fait de toute la semaine,
En verité c'est mon Etreine,
Je ne veux pas vous refuser.



Le Barbier la Fontaine.

Vous me coupez, Barbier, tout beau:
Oui, le poil; répond la Fontaine.
Mon poil eſt donc cette ſemaine
Auſſi ſenſible que ma peau.



Le frere joueur & la ſœur amoureuſe.

Mon cher frere, diſoit Silvie,
Si tu quittois le jeu que je ſerois ravie!
Ne le pourras-tu point abandonner un jour?
Oui, ma ſœur, j'en perdray l'envie
Quand tu ne feras plus l amour.
Va, méchant, tu joûras tout le temps de ta vie.

Je veux mourir, diſoit Sylvie,
Avecque ma virginité:
C'eſt grand dommage en verité,
Que cette charmante beauté
Veuille ſi-tôt perdre la vie.

Le Compilateur de la Coutume.

Certain jeune homme travailla
A des notes ſur la Coutume,
Et remplit un juſte volume
De mille choſes qu'il pilla.
Pour voir ſi la piece étoit bonne
Il s'en alla trouver un Docteur de Sorbonne,
Et le Docteur lui dit : Tout eſt bon, je n'y voi
Rien qui ſoit contraire à la Foi.

La pareſſe de Marguerite.

Marguerite, ſans t'amuſer,
Cours à Ruel, reviens au gîte
Pars vîte, ou je vai te baiſer :
Je ne ſaurois partir ſi vîte.

Sur le rembourſement des Rentes.

De nos rentes pour nos pechez,
Si les quartiers ſont retranchez
Pourquoi s'en émouvoir la bile ?
Nous n'aurons qu'à changer de lieu,
Nous allions à l'Hôtel de Ville,
Et nous irons à l'Hôtel Dieu.

Sur la mort d'un puiſſant Eccleſiaſtique.

Je ſai bien qu'un homme d'Egliſe
Qu'on redoutoit fort en ce lieu,
Vient de rendre ſon ame à Dieu,
Mais je ne ſai ſi Dieu l'a priſe.



Ne vous fiez nullement
A cet Avocat célebre:
Je vous aſſeure qu'il ment
Plus ſerré qu'un compliment,
Ou qu'une Oraiſon funebre.



De la Juſtice.

Conſtamment la Juſtice a toûjours la balance,
Et c'eſt la même qu'autrefois:
Mais prenez-y bien garde, & vous verrez qu'en France
Elle n'a pas le même poids.

Contre

Contre un Ecrivain présomptueux.

Dans la présomption dont l'excez vous devore
Hydaspe, jour & nuit vous mettez vôtre soin
Afin d'être connu du couchant à l'aurore :
De long-temps vous n'irez si loin,
On ne vous connoît pas encore
Chez l'Epicier de vôtre coin.

Iris se plaignoit du tourment
Quelle avoit enduré dans son accouchement
Et contre l'hymen disoit rage.
L'Hymen n'avoit pas tort pourtant,
Cette belle sait bien qu'avant son mariage
Elle en avoit souffert autant.

Colbert vous le voulez, malgré moi je tairai
Tout ce que vous doit cet Empire ;
Mais, quoi que vous fassiez, malgré vous je dirai
Que vous m'empêchez de le dire.

Quand chacun parle de Lanſſay
Et que je garde le ſilence,
On a tort ſi l'on s'en offenſe;
J'en dis tout le bien que j'en ſai.

Que je vous donne Vers ou Proſe,
Grand Miniſtre *, je le ſai bien,
Je ne vous donne pas grand' choſe,
Mais je ne vous demande rien.

* M. Colbert.

Vous craignez de païer mes ſervices paſſez;
Lorſque je vous en parle, Iris, vous bleniſſez,
Et vous avez pourtant dequoi me ſatisfaire.
A quoi bon de vous effraïer?
En cas d'amoureux ſalaire,
C'eſt un plaiſir que de païer.

Sur ſon cheval Jean ſe ruoit,
Contre Jean le cheval ruoit,
Et tous deux écumoient de rage:
Mathurin qui pour lors paſſoit,
Dit à l'homme, qu'il connoiſſoit,
Eh Jean! montrez-vous le plus ſage.

L'argent chez les mortels eſt le ſouverain bien,
C'eſt par lui qu'on arrive au but qu on ſe propoſe:
Avec un peu d'argent un homme eſt quelque choſe,
Un homme ſans argent eſt un peu moins que rien.

Les Dames librement me diſent, je vous aime.
Vous ne ſauriez penſer le déplaiſir extrême
Qu'au fond de l'ame j'en reſſens;
On ne me diſoit pas de même
Lorſque je n'avois que trente ans.

* Vos penſions, comme je vois,
Vont donc de quinze en quinze mois,
Ce ſont vos temps climacteriques.
O que mes vœux feroient contens,
Si le Ciel vouloit de mes ans
Faire ainſi des ans Poëtiques!

* Ces Vers ſont addreſſez aux Poëtes, qui avoient des penſions & à qui on avoit retranché un quartier.

Colbert fut appellé dans vôtre illustre corps *
Dès que Silhon parmi les morts
Eut bû sa part de l'onde noire.
Vôtre Apollon fit prudemment;
Et dans ce digne choix, vos filles de memoire
Montrerent bien du jugement.

* L'Académie Françoise, où M. Colbert fut reçû en 1668 à la place de M. de Silhon,

De ces lieux Philemon partit à demi nû;
Bien suivi, bien couvert, le voila revenu,
Je ne le connus point dans cette pompe extrême.
Eh! qui ne l'auroit méconnû?
Il ne se connoît pas lui-même.

Dis-je quelque chose assez belle,
L'Antiquité toute en cervelle,
Me dit, je l'ai dite avant toi.
C'est une plaisante Donzelle,
Que ne venoit-elle après moi?
J'aurois dit la chose avant elle.

S'il craint la mort frere Nicaise,
Ce n'est pas que dans ces bas lieux,
Il soit grandement à son aise,
C'est qu'il craint de n'être pas mieux.

Avec les vieux Auteurs je n'ai point eu d'affaires,
Je ne les connois point, je les laisse en repos.
Si j'en voi quelques uns, c'est chez quelques Librai-
res
Et quand je les y voi, ce n'est que par le dos.

Sur l'Etymologie de Chante-pleure.

De puis deux jours on m'entretient
Pour savoir d'où vient Chante-pleure
Du chagrin que j'en ai, je meure,
Si je savois d'où ce mot vient,
Je l'y renverrois tout à l'heure.

Le mauvais juge.

Un jour que je dinois au fau-bourg Saint Germain
Certain juge me dit en me prenant la main,
Lavez donc, qu'eſt ce que vous faites?
Et je lui répondis ſoudain:
Lavez Monſieur, j'ai les mains nettes.

D'Iris & de ſon portrait.

Le viſage d'Iris ne vous ſemble pas beau;
Vous n'avez donc pas bien regardé ſon tableau.

L'Amoureux inconſtant.

De puis un an, belle Amarante,
Vous m'avez donné de l'Amour,
Qui, ſans relâche, tout le jour
Et toute la nuit me tourmente,
Je ne puis ſouffrir plus long-temps;
Amarante, je vous le rens.

Reponse.

Ce qu'on a donné le reprendre
N'eſt pas un noble procédé,
Et de l'Amour long-temps gardé
N'eſt pas choſe facile à rendre
Mais ſi vous n'eſtiez point leger,
Nous pourrions bien le partager.

Sur l'Etymologie du mot Italien Alfana, qu'on ſoutenoit venir du Latin Equus.

Alfana vient d'Equus ſans doute;
Mais il faut avoüer auſſi
Qu'on venant de là juſqu'ici,
Il a bien changé ſur la route.

Pour Timandre, contre Liſe.

Si l'on en croit ta parole
De toi je fais mon idole,
Et mon amoureux bijou.
Dis-moi, Liſe, es-tu ſi folle,
Que de me croire ſi fou?



Les beaux yeux endormis.

Beaux yeux d'Amarillis pleins de traits & de flames,
Qui bleſſez tant de Cœurs, & qui blûlez tant d'Ames,
Je penſois qu'endormis vous me feriez plus doux:
Mais je ſens de nouveau des bleſſures ſecretes;
Ah! vous m'avez ſurpris, perfides que vous êtes:
Vous cachez-vous ainſi pour mieux faire vos coups?



D'un mauvais Juge.

Lycandre eſt homme expeditif,
La table de ce Juge actif
De nos productions n'eſt pas long-tems chargée;
Mais ſes façons d'agir ſont un peu dans l'excès:
Souvent une affaire eſt jugée
Avant qu'il ait veu le procès.



Epitaphe d'un prodigue.

Cy gist le prodigue Airancy
Ce glouton qui mourut plus nû que les Apôtres;
Ne mangera-t-il point la terre où le voici ?
Il en a mangé beaucoup d'autres.



A un Mary qui bat sa femme.

Battre ta femme de la sorte,
Sous les pieds la laisser pour morte,
Et d'un bruit scandaleux les voisins alarmer;
Tu vas passer pour un infame.
Compere, l'on sçait bien qu'il faut battre une femme;
Mais il ne faut pas l'assommer.



A PHILIS.

En lui donnant un bijou.

Phillis, rien pour rien,
Prenez de mon bien,
Donnez moi du vôtre.
Qui donne un bijou,
A moins qu'il soit fou,
En demande un autre.

A une Dame.

Vous me fuiez, dès le moment
Que de mon amoureux tourment
Je vous dis la moindre parole:
Mais vous me fuiez vainement;
Vous courez, & mon amour vole.

Impatience amoureuſe.

En cet heureux jour de Lundi
J'ai ſeu de ma belle inhumaine
Que je la verrois Mecredi.
Amour, ôte à cette ſemaine
L'incommode, & jaloux Mardi.

D'une Femme, & de ſon Mari.

La femme a ſon favori,
Le mari ſa favorite:
Ainſi voila quite à quite
Et la femme, & le mari.

Des gens de Guerre.

Je ne connois qui que ce ſoit
De ceux qui maintenant ſuivent Mars, & Bellone,
Qui, (s'il ne violoit, voloit, tuoit, bruloit;)
Ne fût aſſez bonne perſonne.

Sur le trouble arrivé à Rome en 1662.

Si notre Saint Pere le Pape
Une fois par malheur s'échappe
Faut-il tout mettre à l'abandon?
A ce Vicaire des Apôtres
Refuſerions nous un pardon?
Il nous en a donné tant d'autres.

Le Mari peu jaloux.

Si ta femme n'eſt pas fort belle,
Elle eſt riche, elle eſt demoiſelle;
Par la loy de l'Hymen tu dois t'en approcher;
La ſolitude au lit lui cauſe un dueil extrême;
Avec elle va-t'en coucher.
Avec elle! vas y toi-même.

Contre un Mauvais Poëte.

Qu'au Parnaſſe on reçoive un ſi gros animal,
Si tu le crois : Marc, tu t'abuſes.
Si Maillet a l'honneur d'appartenir aux Muſes,
Il eſt donc leur ſecond cheval.



A Cenerolles.

L'argent que tu viens m'emprunter,
Je ne ſçaurois te le prêter ;
J'en ai du regret, Cenerolles.
Tu dois bien me le pardonner ;
Je puis prêter mille piſtolles ;
Mais je ne puis pas les donner.



Au Medecin d'une Belle.

Raymond, c'eſt donc vous qui traitez
Ce modele parfait de toutes les beautez.
La trop inhumaine Sylvie ?
Chaque jour ſes rigueurs cauſent mille trepas ;
A des peuples entiers vous ſauveriez la vie,
Si vous ne la gueriſſiez pas.

De Renault, à Gillot.

Renault sembloit toûjours avoir la mort au sein,
J'avois compassion de voir sa triste mine;
Et le voila qui boit, qui rit, & qui chemine;
Par quel medicament est il devenu sain?
Gillot, sa seule medecine
Fut de quitter son Medecin.

Contre Nicolas.

Un jour, vint en boitant tout bas
Chez Ninon le gros Nicolas,
Cet homme né pour la charruë.
Qu'avez-vous? dit Ninon, vous me faites pitié;
Je ne sai quoi, dit-il, m'est entré dans le pié:
Vous verrez, dit Ninon, que c'est un clou de ruë.

Reprise d'Amour à une Dame, qu'il avoit assurée de la mort de son Amour.

Je voulus étouffer cet Amour obstiné,
Qui d'un de vos regards en mon cœur étoit né,
Et je crus que j'avois satisfait mon envie:
Mais

Mais, Lise, je me trompai fort;
Cet Amour est encore en vie,
Le petit traître fit le mort.



Sur un Baiser.
A une Dame.

Lors que pour satisfaire à mon brûlant desir,
Je te baisai, jeune merveille;
Si ce trait te causa le moindre déplaisir;
Vange-toi, rens-moi la pareille.



L'homme Content.

O Mort! quand tu feras ta ronde,
Epargne le Sieur de Torcy.
Chez lui tout rit, & tout abonde,
Il n'a ni peine, ni souci:
Qu'a t-il à faire en l'autre monde?
Il est si bien en celui-ci.

A un exempt des Gardes.

L'Argent que tu me dois, l'Epine, rens le moi,
Tu fais qu'en tes befoins ma bourfe fut à toi,
Et que j'ai, pour t'aider, cent fois vendu mes hardes;
Mais rien ne te fléchit, rien ne peut t'effrayer
Tu crois qu'être Exempt des Gardes.
C eft être exempt de payer.



Supreffion.

D'une fupreffion d'urine
Le fecours de la Medecine
A feu quatre fois me guerir;
Mais, fi le Ciel ne m'eft propice,
A ce coup je m'en vais mourir
D'une fupreffion d'office.



L'Age de Clymene.

Confidere-moi bien, regarde bien Clymene,
Nous naquîmes tous deux dans la même femaine,
Tous deux, à cinq jours près, fommes du même tems,

Ce

Cependant voi quel tort me font les deſtinées,
Depuis ſept mois paſſez j'ai trente-ſix années,
Et ce charmant objet n'a toujours que vingt ans.



Le mal-heureux à prêter.

Et fait de prêt le ſort me traite
Avec grande inhumanité :
Je pers l'affection de ceux à qui je prête
Si je ne pers l'argent que je leur ai prêté.

Il y a des ſots en tous lieux.

C'eſt un heureux dégagement
Que de quitter les ſots qu'on trouve dans les villes,
Pour aller joüir doucement
De l'aimable entretien des Campagnes fertiles :
Là ſe trouvent auſſi des ſots petits, ou grands ;
Mais le monde eſt plus rare aux champs.



Prévention.

Quand pour les vieux Autheurs des gens s'opinâtrent
Et que ſervilement leurs eſprits idolatrent
Tout, juſqu'au moindre mot qu'ait dit l'Antiquité ;
Que

Que de prevention, que d'erreur les gouverne!
Aujourd'hui l'homme eſt homme, & l'a toûjours été,
Et ce qu'on voit d'antique autrefois fut moderne.

Il prie ſa Dame de le ſoulager.

Sous votre empire, adorable inhumaine,
Depuis un temps que mon Cœur a de peine:
De ma ſouffrance aiez quelque pitié;
J'ai trop d'Amour, prenez en la moitié.

Inſatiabilité.

Dans les biens que l'homme entaſſe,
Qu'il ſçait peu ſe meſurer;
Il ſemble qu'il n'en amaſſe
Qu'à deſſein d'en deſirer.

D'un Coq.

Ce Coq, qui faiſoit tant de bruit,
Pendant le jour, pendant la nuit,
Et qui ſcandaliſoit tout notre voiſinage;
On l'a tué ce Coq, nous ne le verrons plus.
Sans ceſſe l'importun chantoit en ſon ramage,
Que de Cocus! que de Cocus!



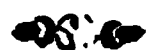
A la Bouche d'Ismene.

Retirez moi d'une peine
Où je suis depuis long-tems;
Dites-moi, bouche d'Ismene,
En quel endroit sont vos dents?



A un medecin ignorant.

Oronte est bien malade, il t'a desobligé;
Fauste, va le traitter, tu seras bien vangé.



De Ragonde.

La bonne femme Ragonde
Partiroit sans nul souci
Pour aller en l'autre monde
Mais on boit en celui-ci.

A une laide belle-voix.

Vôtre voix si juste, & si belle,
Me vient dire: Aimez Isabelle:
Tout le reste en vous sans apas
Me vient dire: Ne l'aimez pas.

D'une mémoire feconde, & d'un esprit stèrile.

Luc, par mille beaux traits, dont sa memoire est riche,
Voudroit seul, en tous lieux, fournir à l'entretien.
Il peut bien n'en être pas chiche,
Tout cela ne lui coûte rien.

Sur un Livre nouveau de rapsodies.

A cent particuliers ce qu'Eraste osa prendre.
Au public il vient de le rendre.

A des Astrologues.

Plus que vous, o vains Interprettes
Des influences des Planettes,

Je ſuis ſavant à deviner,
Malgré vos pratiques ſecrettes,
Je devine aſſez que vous êtes
Des gens qui cherchez à diſner.

Amour peu certain.

Vôtre Amour, charmante Iſabelle,
Doit être un amour éternelle,
Vous me l'avez bien proteſté.
Mais, obligez-moi, que j'aprénne
A quel jour de cette ſemaine
Finira cette éternité.

D'Amarante.

Sur le prochain ſi quelqu'un touche,
Vous diriez qu'Amarante, avec ſa froide humeur
N'en rit pas comme une autre, & qu'elle eſt une ſouche:
Pour épargner ſa grande bouche,
Elle en rit en ſon petit cœur.

Sur ce qu'il ne prend rien à l'Antiquité.

Je n'ai pas fait une Epigrame
Que l'Antiquité la reclame,
Et me dit d'une fiere voix;
Mon ami, c'eſt la vieille game,
Pour celle là tu me la dois.
Elle a menti la bonne Dame;
Ce n'eſt pas la premiere fois.

D'un Fou de Qualité.

Que Lycidas fut mis aux petites maiſons,
On n'a point voulu le permettre;
On a dit, pour réponſe à toutes nos raiſons;
C'eſt un trop grand fou pour l'y mettre.

L'Orgueilleux.

Cet homme vain qui s'éleve,
Et prend le haut du pavé;
A tant d'orgueil qu'il en creve:
En fût il déja crèvé.



Sur la mort d'un vieux Poëte.

Ne dis plus que la faim fasse mourir les gens.
Un Poëte à vêcu jusqu'à quatre vingts ans.



Sur les Mœurs du tems.

Quand j'observe tout meurement
Je croi ne voir qu'aveuglement,
Ou violence ou stratagême
Ma foi, c'est pitié que de nous;
Ou je suis un grand fou moi-même,
Ou les autres sont de grands fous.



Qu'il ne prend rien aux Anciens.

Si je fais par rencontre une assez bonne piece,
L'Antiquité me dit, d'un ton apesanti,
Que je vais la piller jusqu'au païs de Grece
Sans le respect de sa vieillesse
Je dirois qu'elle en a menti.

DE LA SABLIERE.

ANtoine de Ramboüillet de la Sabliere, Secretaire du Roi, mourut en 1680. Nous n'avons de lui que des Madrigaux, qui ont été publiez après sa mort par Monsieur son fils. Montreüil qui a passé pour le Poëte qui avoit réüssi le mieux en Madrigaux, le cèderoit avec plaisir à Monsieur de la Sabliere, dont les Poësies ont beaucoup plus de naturel & de délicatesse que celles de Montreüil. Je crois neanmoins que pour l'Amour ils sont à peu près égaux, excepté que la Sabliere étoit un homme du monde, & Montreüil un Ecclesiastique. Le premier est plus fin & plus délicat & l'autre a plus de vivacité.



Belise, pour l'amour vous êtes sans pitié,
Mais sous le beau nom d'amitié,
Vous souffrez près de vous que chacun s'établisse:
Connoissez mieux l'effet de vos attraits charmans,
Et croiez-moi, je suis complice,
Tous vos amis sont vos amans.



Chez cette rare beauté
Toute chose me tourmente,
Et j'y suis persecuté
D'une Maman, d'une Tante,
D'un Mari, d'une Suivante,
Ses Cousins sont toûjours pendus à son côté:
Ah! bon Dieu que de miseres!
Sans compter cinq ou six Freres.

De cette beauté sans égale
Qui brille dans votre portrait,
Ma belle Iris, je vous ai fait
Une dangereuse Rivale;
Je la vois mille fois le jour,
Je l'entretiens de mon amour,
Avec elle souvent, Iris, je vous oublie;
Belle, pardonnez-moi cette legereté,
C'est la seule infidélité
Que je vous ferai de ma vie.



Iris, vous m'aimiez l'autre jour,
Aujourd'hui vous ne m'aimez gueres;
Mais ce sont là de votre amour
Les inconstances ordinaires.

Je n'en ſuis fâché qu'à demi,
Je ſuis fait aux chagrins que ce malheur me cauſe;
Dans votre belle humeur ſi j'obtiens quelque chose,
Autant de pris ſur l'ennemi.



Que m'a-t-il ſervi de la voir
Cette aimable & jeune rebelle,
Et d'avoir tant paſſé d'heureux jours avec elle,
Depuis le matin juſqu'au ſoir?
Loin d'en tirer quelqu'avantage,
Cet eſprit leger & volage
De mes ſoins aſſidus ne fait que ſe laſſer;
Contre la nouveauté ſon cœur eſt ſi peu ferme,
Que je ſerois en meilleur terme
Si j'étois à recommencer.



Jeune Iris, quoiqu'avec douleur
Je reſſente vôtre colere,
Pourvu qu'elle ne dure guere,
Elle me tient lieu de faveur:
Vous m'accuſez d'indifference!
Eh quoi donc! la moindre apparence
Doit-elle ainſi vous allarmer?
Si d'un tel crime, helas! vous m'avez cru capable,
Iris, il eſt aiſé de n'être plus coupable,
Puis qu'il ne faut que vous aimer.

Vous qui d'un regard favorable
Rendez heureux un miferable,
Vous avez eu pour moi des craintes & des foins.
Que je me fens touché de cette grace extrême!
Après cela fi je vous aime,
Ne m'en accufez pas au moins:
Ne vous en prenez qu'à vous-même.

De vos rigueurs & de mes peines
Je me plains la nuit & le jour,
Je les chante au bord des fontaines
Et l'Echo les dit à fon tour:
Ha Philis! commençons à faire
Quelque chofe qu'il faille taire.

Peut-être je me l'imagine,
Peut-être auffi que je devine,
N'auriez-vous point, Iris, deffein de renouer?
D'un clin d'œil feulement daignez me l'avouer,
Malgré tous vos projets fi l'amour vous furmonte,
Par pudeur ou par fotte honte,
Gardez-vous de me le celer;
Il fait bien tous les jours d'autres métamorphofes;
Et pour m'en avertir il ne faut point parler,
A demi mot j'entens les chofes.

Sur

Sur le choix de deux sœurs si ma peine est extrê-
me,
Ce n'est pas pour savoir à laquelle des deux
Mon cœur doit adresser ses vœux;
Elles sont toutes deux tres dignes qu'on les aime:
Mais ce qui fait mon embarras,
C'est quand je consulte en moi-même,
Qui des deux je n'aimerai pas.



Belise, je differe, & je n'ose me rendre;
Tant d'amans soupirent pour vous,
Et vous faites tant de jaloux
Que je ne sai quel parti prendre:
Rien ne vous manque pour charmer,
A vos beaux yeux tout est facile,
Mais s'engager à vous aimer,
C'est s'attirer toute la Ville.



La crainte suit toûjours les desirs amoureux:
Plus ce qu'on aime a de merite
Plus la défiance s'irrite
On ne se croit jamais heureux.
Vous m'aimez, dites-vous, quel bonheur! quelle
gloire!

Iris, pour me le faire croire
Dites-le-moy toûjours, & jamais ne ceſſez;
Que vos doux regards m'en aſſeurent,
Que vos doux baiſers me le jurent,
A tous momens recommencez;
Encore n'eſt-ce pas aſſez.

Que mon Iris me plaît lorſqu'elle eſt negligée,
Et que je la vois dégagée
De tous les ornemens qui cachent ſes beautez!
La belle les a tous quittez;
Une juppe de ſimple toile
Aux plus ſecrets appas ſert à peine de voile;
On lui voit à plaiſir & le bras & la main
Et rien ne cache ſon beau ſein:
Sur un lit de repos cette belle eſt couchée,
La tête ſur ſa main negligemment panchée,
Les yeux tournez vers ſon amant;
Telle étoit jadis la plus belle
De toute la troupe immortelle,
Auprès du beau Chaſſeur qui cauſoit ſon tourment.
Mais, belle Iris, ne faiſoit-elle
Que le regarder ſeulement?

Beliſe,

Belise, mon Rival est laid,
Petit, de méchant air, mal fait,
De plus, fort content de lui-même;
Avec plaisir pourtant vous souffrez qu'il vous aime,
D'un autre j'en serois jaloux,
Mais de lui, c'est tant pis pour vous.

Dans ce lieu bien-heureux où tout plaisir abonde,
Et parmi tant de languissans,
Quelquefois, mon Iris, pour songer aux absens
Ne quittez-vous point tout le monde?
N'êtes-vous point réveuse & triste quelquefois?
De nos Rochers & de nos Bois
N'allez-vous point chercher les plus sombres demeures;
Et de votre côté sensible à mon amour,
Ne passez-vous point quelques heures,
Comme je passe tout le jour?

Enfin vous êtes revenue,
Belle cause de mes desirs;
Le Ciel enfin vous a rendue
A tant de vœux & de soûpirs.
Mais, Iris, relâchez de vôtre humeur severe,
Et ne soïez pas si contraire

Au doux eſpoir de mon amour;
Seroit-il juſte en conſcience
Que je mouruſſe du retour,
Etant rechapé de l'abſence?

Il n'eſt plus ce mary ſevere,
Que le Ciel avoit fait l'arbitre de nos jours,
Et la vertu la plus auſtere
Vous permet deſormais de nouvelles amours.
Bien que les feux conſtans d'un cœur réduit en cendre,
Me donnent aujourd'hui quelque lieu d'y pretendre,
Et d'eſperer un ſort plus doux,
Je languis dans l'incertitude,
Et peut-être n'en aurez vous,
Qu'un pretexte de moins à vôtre ingratitude.

Après deux mois d'abſence enfin je vous revois,
Et le plaiſir que j'en reçois
Efface de mes maux la memoire importune:
Mais dites-moi, Philis, de votre heureux retour
Rendrai-je grace à la fortune,
N'en dirai-je rien à l'amour?

En-

Envieux, que veux-tu ſavoir,
Ceſſe d'examiner ma vie;
Et bien? j'aime Iris ſans eſpoir,
Sans lui parler & ſans la voir,
Mon deſtin te fait il envie?

Philis ne m'aimera jamais,
Sur tout ce que je dis, ſur tout ce que je fais.
Elle me loue, elle me flatte,
C'eſt le payement d'une ingrate.

Qu'on puiſſe oublier ce qu'on aime,
Et qu'un fatal éloignement
Ebranle le cœur d'un amant,
Non cela ne ſe peut, j'en juge par moi-même.
Je ſonge à mon Iris & la nuit & le jour,
Je ſoûpire après ſon retour,
Et je connois bien que l'abſence
Eſt un pretexte à l'inconſtance
Plûtôt qu'un remede à l'amour.

En vain par un éloignement
Je tâche à calmer mon tourment,
Qui tous les jours empire aux yeux de cette belle;
Ce remede augmente mes soins,
Et jamais je ne souffre moins,
Que quand je languis auprès d'elle.

Iris, de tant d'Amans qui vivent sous vos loix
A qui donnez-vous vôtre choix?
A la perruque blonde ou brune,
Au plus cheri de la fortune?
Helas! que je serois heureux!
Si c'étoit au plus amoureux.

Parce qu'il a peu de mérite
Et qu'on ne veut point de son cœur,
Le bonheur des autres l'irrite,
Il devient leur persécuteur.
Avecque le dessein de nuire
En tous lieux il se vient produire,
Et vient toûjours mal à propos;
Contre tout le monde il déclame,
Et le sot ne laisse en repos
Que les deux galans de sa femme.

Je

Je ſai qu'Iris ne m'aime pas,
Cependant elle fait des pas
Pour m'empêcher d'être infidele;
Sans doute mon amour ſert à ſa vanité,
Dans l'équipage d'une belle
Il faut bien par honneur, quelque amant maltraité.

Ma jeune Iris n'eſt plus, le Ciel me l'a ravie;
Ce cher objet de mes amours,
Ce que je voïois tous les jours
Je ne le verrai de ma vie:
Elle occupoit tous mes deſirs,
Je n'avois point d'autres plaiſirs,
Tous mes ſoins ſe bornoient à ſervir cette belle!
Que ferai-je, grands Dieux, que dois-je devenir?
Helas! je n'aurai plus de commerce avec elle
Que par un triſte ſouvenir.



MONTREUIL.

MAthieu Montreuil, fils d'un Avocat au Parment, nâquit à Paris en 1620. Son pere qui s'attachoit à bien élever ses enfans, s'appercevant que celui-ci aimoit l'étude & la vie tranquille, le destina à l'Eglise & lui fit prendre le petit colet. Nul état ne lui pouvoit jamais être plus propre; car il étoit naturellement coquet, galant, bien-fait, qualitez qu'il faut aux Abbez pour être bien auprès des belles. Montreuil qui avoit de l'esprit, & qui se vouloit faire connoître, se mit aussitôt à rimer, & il y réüssit: on trouve beaucoup de ses Vers dans les Recueils de poësie qu'on faisoit alors chez Sercy; ce qui fit dire à M. Despreaux, qui faisoit imprimer ses Satires sans nom d'auteur:

On ne voit point mes Vers à l'envi de Montreuil
Grossir impunément les feuillets d'un Recueil.

Mais comme les ouvrages de Montreuil sont jolis, & qu'ils rendent ces Recueils plus agréables, on doit lui pardonner la passion qu'il eut de briller. L'estime qu'il acquit l'encouragea de donner au public en 1671. ses œuvres toutes entieres. Elles contiennent ses Lettres & Ses Vers. L'on y voit du brillant, & de l'esprit par tout. Ses Lettres sont naturelles & agréables, & ses Poësies ne le pa-

paroissent pas moins. Ses Madrigaux sur tout sont naïfs & délicats, & ils firent passer Montreuil pour un des beaux esprits de France. M. l'Evêque de Valence depuis Archevêque d'Aix touché de cette reputation, le voulut avoir auprès de lui; & Montreüil qui avoit alors mangé presque tout son bien, fut ravi de trouver lieu de servir cet illustre Prélat en qualité de Secretaire & d'homme de Lettres. Il s'en acquita avec honneur, & mourut à Valence vers l'an 1682. regretté de tous ceux qui le connoissoient. Baillet n'a peut-être pas crû que ce Poëte fût assez considerable pour en faire un Auteur entier, puisqu'il en a fait la moitié d'un; c'est-à-dire, que de Montreuil & de Montereul il en a composé un même homme, qu'il fait mourir trente ans plûtôt que n'est mort nôtre Montreuil. Encore s'il avoit ajoûté, quelques-unes de ces précautions, *ce me semble*, ou *si je ne me trompe*, on seroit plus sur ses gardes. Il en a usé ainsi à l'égard de Cottin & de Savari. *M. Cottin (Charles) Chanoine de Bayeux, mais Parisien de naissance, ce me semble, de l'Académie, Poëte François. M. Savari*, continuë-t-il, *(Jacques) natif ou habitant de Caën, si ne me trompe, Poëte Latin.* Mais ce qui est encore de plus considerable, c'est que notre Bibliotecaire n'a pas entendu les deux Vers de M. Despreaux que nous avons rapportés, les appliquant à quelque gros ouvrage de Vers qu'a fait Montreüil, au lieu qu'ils ne s'entendent que des Recueils de Sercy.

Après avoir leu dans Clelie
Qu'on n'est bien amoureux qu'une fois en sa vie,
Je ne redoutois plus le pouvoir de vos loix;

Com-

Coume j'ai fort aimé l'inconſtante Sylvie
J'allois fort librement ches vous, je vous parlois:
Mais que j'eus grand tort de le croire,
Depuis huit jours je m'apperçois
Qu'un Roman n'eſt pas une hiſtoire.

A voir comment vous vous ſervez
Dans vos Sermons de vos lectures,
Des paſſages de l'Ecriture
Et de tout ce que vous ſçavez;
J'adore la bonté divine
Qui vous fit à trente ans quitter la Medecine
Dont vous faiſiez profeſſion.
Si les preceptes d'Hippocrate
Euſſent receu de vous même application,
Tel en vous écoutant & s'ennuie & ſe grate,
Qui (s'il eut en ce temps paſſé ſous vôtre pate)
Peut-être n'auroit pas aujourd'hui mal aux dents.
Beni ſoit le ſaint jour que vous vous fites Prêtre;
Dieu, quand il vous donna le bon deſir de l'être,
Sauva la vie à bien des gens.



Tirſis, as-tu raiſon de me donner le blâme
D'avoir veu ſans rien dire un objet ſi charmant?
Peut-on à ton avis parler plus clairement?
Peut-on mieux exprimer les ardeurs de ſa flame?

Croi-

Croi-moi, quand on pâlit en voïant une Dame,
Qu'on demeure confus, ſans voix, ſans mouvement,
La crainte & le reſpect font un beau compliment,
Et diſent puiſſamment le trouble de notre ame.

Ce que fit ma ſurpriſe un diſcours l'eut-il fait?
En as-tu vû jamais avoir le même effet?
Montrent-ils à quel point on a l'ame bleſſée?

Je fus donc plus heureux de paroître interdit,
Par mon ſilence, Iris découvrit ma penſée,
Et ſi j'euſſe parlé je n'euſſe pas tant dit.

Ne faites point tant l'entenduë
Sous ombre qu'à quinze ans le Ciel vous a pourveuë
De mille & mille attraits qu'on ne peut exprimer;
J'en demeure d'accord, vous ſavez tout charmer.
Mais je m'en rapporte à vous même;
Vous avez un défaut extréme,
Vous voulez toûjours qu'on vous aime,
Et vous ne voulez point aimer.

Ridicules Cenſeurs, dont la jalouſe envie
S'efforce d'abaiſſer les ouvrages d'autrui,
Vous dont l'eſprit groſſier ne fait rien qui n'ennuye.
Voulez vous ſçavoir aujourd'hui
La belle & l'unique maniere
De faire du dépit à l'illuſtre Moliere?
Faites nous rire comme lui.

Cloris

Cloris à vingt ans étoit belle,
Et veut encor paſſer pour telle,
Bien qu'elle en aít quarante neuf;
Elle pretend toûjours qu'ainſi chacun l'appelle:
Il faut la contenter la pauvre Demoiſelle,
Le Pont-neuf dans mille ans s'appellera Pont-neuf.

Philis voulant ſe corriger
De mille mots Bretons qui me font enrager,
Et elle dont enrage elle-même,
Me demandoit tantôt s'il faut dire en François
Je vous haïs, ou je vous hais.
Evitez l'un & l'autre avec un ſoin extrême.
Lui répondis-je alors, tous deux ſont fort mauvais,
Gardez-vous devant moi de les dire jamais,
Dites ſeulement, je vous aime.

Depuis le triſte jour que je vis ſous vos loix
J'ai compté vingt & deux ſemaines,
Et pour fruit de toutes mes peines
Je vous baiſe le bout des doigts.
Vos rigueurs à la fin me coûteront la vie,
Je ſuis le plus conſtant d'entre tous les humains;
Mais prenez garde à vous, Sylvie,

Si

Si vous continuez, ma foi j'ai bien envie
De vous baiser les mains.

Vous faites des faveurs à de certaines gens
Qui ne vous donnent rien que de vaines paroles;
Demandez-leur force pistoles.
Et ménagez vos jeunes ans:
Se donner à credit pendant qu'on est si belle,
Et pendant qu'on pourroit amasser des trésors,
Ma fille, proprement c'est là ce qu'on appelle
Faire folie de son corps.

Je trouve encor vos yeux, votre air, votre visage
Comme le premier jour que je fus engagé;
Pour votre esprit, Philis, il me semble changé,
Je vous en trouve davantage.

C'est une Dame qui parle.

Il ne fait pas tout ce qu'il dit,
D'un prêcheur il n'a que l'habit,
Mais tous ses ennemis ne sçauroient le confondre:
S'il n'est devot, s'il n'est parfait,
Il est sage, j'en puis repondre;
Il ne dit pas tout ce qu'il fait.

Je

Je ne l'aime pas trop, il eſt vrai, je l'ai dit
En parlant de vous, de vous-même;
Mais n'en aïez point de dépit,
Vous ne m'entendez pas, votre erreur eſt extrême;
Vous avez tort de m'en blâmer.
Helas! belle Philis, quelque fort qu'on vous aime.
On ne ſauroit vous trop aimer.

Si je ne ſuis aſſez aſſez aimable
Pour meriter votre amitié,
Au moins ſuis-je aſſez miſerable
Philis pour vous faire pitié.

Je ſai que j'aurois trop de gloire,
Si vous partagiez ma langueur;
Que je ſois dans votre memoire,
Si je ne ſuis dans votre cœur.

Quoique la faveur ſoit extrême
J'eſpere bien de l'obtenir,
Ah! Philis, ce n'eſt pas de même
D'aimer & de ſe ſouvenir.

Puiſque de prolonger ma peine
Fait le plus grand de vos deſirs,
Quand je mourrai, belle inhumaine
Vous perdrez un de vos plaiſirs.

Si

Si je meurs dans mon mal extrême
Mon trépas me ſemblera doux;
Je ſuis plus à vous qu'à moi-méme,
Je n'y perdrai pas tant que vous.



Pour une fille de ſeize ans.

Je n'ai juſqu'à preſent ſervi que des Coquettes,
Auſſi n'ai-je point eû pour elles de ſecret;
Mais je ſai vôtre humeur, je connois qui vous êtes,
Faites-moi des faveurs, je deviendrai diſcret:
Vous n'en avez jamais ſû faire,
Moi je n'en ai jamais ſû taire;
Et ſi vous me faites du bien,
Pourvu que je n'en diſe rien,
Sans doute ma faveur égalera la vôtre:
Vous ne me pourrez pas reprocher ce bien-fait,
Nous ferons tous deux l'un pour l'autre
Ce que nous n'avons jamais fait.



Ma mere depuis quinze jours
A pris une maiſon, pour loger aux Fauxbourgs,
Où nous aurons jardin, bel air, & grand ombrage;
Eſpaliers, parterre, jaſmins,
Et mille roſſignols, de qui le doux ramage
Adouciroit l'ennui des plus triſtes humains:

On

On y peut contenter & l'oreille & la vûë,
Il n'est rien si beau que cela;
Mais nous ne serons plus, Philis, en même ruë,
Ah! le vilain logis que ma mere a pris là.



Si selon le merite on donnoit récompense
Tous mes vœux seroient accomplis:
Vous seriez Chancelier de France,
Je serois aimé de Philis.

Ce souhait fut été fait pour Monsieur Pompone de Béliever, depuis Premier President au Parlement de Paris.



Pourquoi me demandez-vous tant
Si mes vœux dureront, si je serai constant,
Jusques à quand mon cœur vivra sous vôtre empire?
Ah Philis, vous avez grand tort!
Comment vous le pourrois-je dire?
Rien n'est plus incertain que l'heure de la mort.

Ce Madrigal a été traduit en Italien, par Ménage; Montreüil n'avoit que dix-huit ans quand il le fit.

Ne suffit-il pas de prêcher
Pour avoir vôtre Chanoinie?
Faut-il encor quitter mon aimable Uranie?
Me la faire acheter si cher,
Mon frere, entre nous deux, n'est ce point Simonie?

Il est vrai, je le sai fort bien,
Depuis que vous m'avez je ne vous sers de rien,
Ni dans les champs, ni dans la Ville;
Mais toutefois c'est moi, qui vous fais plus d'honneur:
N'avoir pas un homme inutile,
Ce n'est pas vivre en grand Seigneur.

De toutes les façons vous avez droit de plaire,
Mais sur tout vous savez nous charmer en ce jour:
Voïant vos yeux bandez, on vous prend pour l'Amour;
Les voïant découverts, on vous prend pour sa mere.

Ces Vers furent faits en joüant à Colin-maillard, avec la Marquise de Sevigny.

Dans



Dans un coin sans flambeau, sans témoins & sans bruit,

Nous venons de passer la nuit
Avec deux femmes fort jolies;
Il n'est point ici-bas de plaisir bien parfait,
Nous avons dit mille folies,
Helas! nous n'en avons point fait.

* Ma mere en partant de Paris
Pour m'en venir dans la Hollande,
Me dit, savez-vous bien, mon fils,
En vous disant adieu, ce que je vous commande?
Gardez-vous bien de jeu, de dez & de pipeurs,
De vin, de maladie & de gens querelleurs,
Ce sont là tous les maux capables de vous nuire.
A deux fois par ses doigts elle les reconta,
Helas! elle oublia le pire.
Gardez-vous bien sur tout, me devoit-elle dire,
De Madame de Slavata †.

* Ce Madrigal fut fait à la Haye.
† Fille de M. le Comte de Brederode.

Hier



Hier vos yeux brillans des plus divines flames
Rendirent dans le Bal les autres yeux jaloux;
On dit qu'il s'y trouva cinquante belles Dames,
Mais pour moi je n'y vis que vous.



En vain vous vous donnez la peine
De prouver que j'ai l'ame vaine
Au commun jugement de tous;
Je me tiens le dernier des hommes
Qui vivent au siecle où nous sommes,
Je me mets au dessous de vous.



Qu'un miroir de poche est commode
Pour travailler sans cesse à la mort d'un amant!
Celle qui la premiere en amena la mode,
Etoit cruelle assurément.
Par malheur j'ai cassé le vôtre,
Mais je vous en renvoye un autre,
Où vous pourrez tout à loisir
Achever le dessein qu'ont vos yeux sur ma vie
A votre aise, belle Sylvie,
Je ne vous voudrois pas ôter votre plaisir.

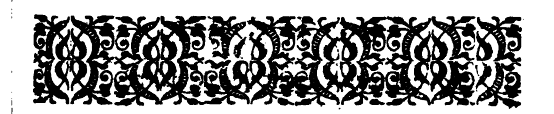
Un petit Abbé roux, Bachelier de Sorbonne,
Penſant bien me la donner bonne,
Me diſoit l'autre jour de ſon ton de pedant,
Tous les Prédicateurs ne font pas ce qu'ils diſent.
Vous n'avez pas raiſon, dis-je en le regardant,
D'être de ceux qui les mépriſent;
Car ſans aller plus loin chercher de là les monts
L'exemple de cela, vous l'êtes:
C'eſt vous qui dites vos Sermons,
Mais ce n'eſt pas vous qui les faites.

L'autre jour dans un Bal, un blondin me charma,
Mais il ne ſaura pas combien il m'a ſû plaire;
Ces blondins s'aiment d'ordinaire
Et moi je voudrois qu'on m'aimât.

Hier je rencontrai ma charmante Philis.
Les yeux étincelans & la bouche allumée,
Elle avoit ſur ſon teint cent roſes contre un lis,
Et de mille deſirs paroiſſoit enflammée.
Son mari qui dormoit ſur le pied de ſon lit,
Fit qu'à l'oreille elle me dit,
Aujourd'hui je commence à ſentir que je t'aime:
Helas! depuis long-temps mon ardeur eſt extrê-
me,

Lui

Lui répondis-je auſſi tout bas;
Mais ſi nous étions ſeuls, que ferions-nous Madame?
Elle, avec un regard languiſſant, plein d'appas,
Comme une femme qui ſe pâme,
Me dit en ſoûpirant; ha! nous n'y ſommes pas.



D'HENAUT.

D'Henaut étoit fils d'un boulanger. Il ſe fit de la reputation par ſes écrits, & on ne lui peut ſans injuſtice refuſer la louange d'avoir éte l'un des beaux eſprits de ſon tems Le Surintendant Fouquet s'etoit attiré la tendreſſe des gens de Lettres par ſes bien-faits. D'Henaut ne put pardonner au fameux Colbert d'avoir contribué à la chûte de Fouquet & fit un Sonnet contre lui. Celui qu'il compoſa ſur l'Avorton fit beaucoup de bruit en ſon tems, quoi qu'il ſoit très irregulier, ce Sonnet étant de Vers inégaux & les deux quatrains ſur des rimes differentes. D'Hernault traduiſit le choeur de la Troade de Seneque. Les ſentimens qui y ſont exprimez ſont ſi diametralement oppoſez à la Religion Chrétienne, qu'on ſoupçonna le traducteur d'impiété. Cette raiſon jointe à la conſonance du nom fit que Boileau étant revenu du premier mépris qu'il avoit eu d'abord pour Quinaut, ôta le nom de ce dernier de pluſieurs endroits des Satires, pour y ſubſtituer celui d'Henaut. J'ignore l'année de ſa mort.

 On

On a de lui un volume de Prose & de Poësies imprimé à Paris sous ce titre : Oeuvres diverses par le sieur D. H. en 1670.



Sur l'Avorton.

SONNET.

Toi qui meurs avant que de naître,
Assemblage confus de l'être & du néant:
Triste Avorton, informe enfant,
Rebut du néant & de l'être,

Toi que l'amour fit par un crime,
Et que l'honneur défait par un crime à son tour:
Funeste ouvrage de l'amour,
De l'honneur funeste victime;

Donne fin aux remors par qui tu t'es vangé;
Et du fond du néant où je t'ai replongé,
N'entretien plus l'horreur dont ma faute est suivie.

Deux Tirans opposez ont décidé ton sort.
L'amour malgré l'honneur t'a fait donner la vie.
L'honneur malgré l'amour te fait donner la mort.

A Mr. Colbert
ſur la diſgrace de Mr. Fouquet.

SONNET.

Miniſtre avare & lâche, eſclave malheureux
Qui gémis ſous le poids des affaires publiques,
Victime dévouée aux chagrins politiques,
Fantôme réveré ſous un tître onéreux.

Voi combien des grandeurs le faîte eſt dangereux;
Contemple de Fouquet les funeſtes reliques:
Et pendant qu'à ſa perte en ſecret tu t'appliques,
Crains qu'on ne te prépare un deſtin plus afreux.

Il part plus d'un revers des mains de la fortune,
Sa chute quelque jour te peut être commune;
Nul ne tombe innocent d'où l'on te voit monté:

Ceſſe donc d'animer ton Prince à ſon ſupplice,
Et près d'avoir beſoin de toute ſa bonté,
Ne le fais pas uſer de toute ſa juſtice.

Les douceurs de la Vie Privée, traduction de Seneque.

SONNET.

S'éleve qui voudra par force ou par adresse
Jusqu'au sommet glissant des grandeurs de la cour:
Moi je veux, sans quiter mon aimable sejour,
Loin du monde & du bruit rechercher la sagesse.

Là sans crainte des grands, sans faste & sans tristesse,
Mes yeux après la nuit verront naître le jour.
Je verrai les saisons se suivre tour à tour,
Et dans un doux repos j'attendrai la vieillesse.

Ainsi lorsque la mort viendra rompre le cours
Des bienheureux moments qui composent mes jours;
Je mourrai chargé d'ans, inconnu, solitaire.

Qu'un homme est misérable à l'heure du trepas,
Lors qu'aïant negligé le seul point nécessaire,
Il meurt connû de tous & ne se connoît pas!



D'ALIBRAI.

Vion d'Alibrai acquit de la réputation par ses vers ; quoi qu'à proprement parler ce qu'il a fait n'ait rien d'exact. Ce fut un de ces Poëtes qui doivent presque tout à leur genie. On a de lui quelque petits ouvrages où il y a du naturel, & de la verve poëtique. Ses Sonnets ne sont pas assez châtiez pour mériter ce nom ; nous en donnerons pourtant quelques uns.



SONNETS. IRREGULIERS.

Gros & rond dans mon cabinet,
Comme un ver à soie en sa coque,
Je te fabrique ce Sonnet
Qui de nos vanitez se moque.

Dequoi servent ces vastes lieux
Ou l'un l'autre on se perd de vûë ?
Ne saurions nous apprendre mieux
A mesurer notre étendue?

Dedans ce trou qui me comprend,
Je ſuis plus heureux & plus grand
Que ſi j'ocupois un Empire;

J'atteins de l'un à l'autre bout,
Et s'il m'eſt permis de le dire,
J'y ſuis un Dieu qui remplit tout.



Sur un Cabinet en ſaillie que fit faire le Duc d'Anguien & qui offuſquoit celui de D'Alibrai.

Dedans mon petit Cabinet
Que je remplis de ma perſonne,
Comme Diogene en ſa tonne,
Je compoſe en paix un Sonnet.

Mais quoi de ma clarté premiére
Je ne me vois plus éclairé!
Le Soleil s'eſt il retiré?
Qui me derobe ſa lumiére?

Ah je vois bien ce qui me nuit;
C'eſt un grand Prince dont le bruit
S'eſt déja partout fait entendre:

Mon bonheur étoit ſans pareil:
Faloit-il qu'un autre Alexandre
Vint auſſi m'ôter mon Soleil?

La pensée ne pouvoit être plus heureuse. Elle est fondée sur ce qu'on dit que Diogéne pria Alexandre de ne lui pas ôter son Soleil. Monsieur le Prince de Condé l'un plus grands heros du siecle passé pouvoit bien être comparé à ce Monarque & D'Aiibrai ressembloit assez à Diogene par bien des endroits.

AUTRE.

Sur une horloge de Sable.

La Poudre que tu vois dedans ce verre enclose
Est, si tu ne le sais, la cendre d'un amant;
Amant si malheureux qu'après le monument
Il s'agite sans cesse & jamais ne repose.

Philis qu'il cherissoit par dessus toute chose,
Et pour qui nuit & jour il s'alloit consumant,
S'éloigna de ses yeux & cet éloignement
De son trépas haté fut la funeste cause.

Tout sec d'impatience aussi bien que d'amour,
Il mourut de sa Dame attendant le retour,
Et mesurant toûjours le tems de sa demeure:

Et ce soin fût dans lui tellement imprimé,
Que sa cendre à présent marque encore chacque heure;
Témoignage d'un cœur vivement enflamé.



Dialogue Contre Montmor.

Reverend Pere confesseur,
J'ai fait des vers de medisance.
Contre qui? contre un Professeur.
La personne est de consequence.
Contre qui donc? contre Monmor.
Achevez *le confiteor.*



COTTIN.

CHARLES COTTIN Chanoine de Bayeux, fut receu dans l'Académie Françoise, à la place de l'Abbé de Cerisy. On a de lui plusieurs ouvrages de Vers & de Prose, qui sont imprimez. Il est celebre par les satires de Despreaux qui ne l'a point mènagé, & par la comedie des Femmes Savantes de Moliére qui l'a berné sous le nom de Trissotin. On dit que Moliere avoit mis d'abord Tricotin, & qu'il le changea ensuite en trissotin, c'est-à-dire trois fois sot. Cotin se brouilla aussi avec Ménage contre lequel il composa un libelle intitulé la Menagerie. Il mourut en 1682. & sa place d'Academicien fut remplie par l'Abbé Dangeau.

* Ne faites point de Vers pour elle †,
Quoiqu'éloquente quoique belle,
Et d'un sang si proche des Dieux;
Vous auriez bien mauvaise grace,
Si vous rendiez le nom plus glorieux
D'une ingrate qui vous efface.

* Il s'adresse aux Poëtes.
† Madame la Comtesse de la Suze.

Philis s'est renduë à ma foi.
Qu'eut-elle fait pour sa défense?
Nous n'étions que nous trois, Elle, l'Amour, & moi,
Et l'amour fut d'intelligence.



Ce grand Peintre dont l'art surpassa la nature,
A fait pour Silvanire un portrait si charmant,
Qu'il faut souhaiter seulement
Qu'elle ressemble à sa peinture.



Sur un médisant.

On a défendu la Satyre
Qui diffame les gens de bien ;
Et Licidas ne dit plus rien,
Parce qu'il n'ose plus médire.



PIERRE CORNEILLE.

PIERRE CORNEILLE nacquit à Rouen en 1606. Une avanture que le hazard lui presenta pour sujet lui fit naitre la pensée d en faire une Comedie. Le succès prodigieux qu'elle eut l'encouragea & fut la cause occasionelle qui nous procura ensuite le Cid, les Horaces & les autres chefs-d'œuvres qui ont assuré l'immortalité à ce grand homme. Ses premieres piéces sont pleines de passions, je veux dire celles qu il fit étant jeune ; ses dernieres, quoique moins estimées, sont pleines de misteres de politique & d'une infinité de traits admirables que la jeunesse ne goute guére. Il traduisit ensuite le livre d'Akempis en Vers François. Son genie étoit trop fécond & trop elevé pour se borner à l'Epigramme ; aussi n'avons nous presque rien de lui en ce genre ; si ce n'est quelques petits ouvrages qu'il tra-

traduisit d'après les Vers Latins de Santoeüil & de quelques autres. Il fut receu à l'Academie en 1647. & il étoit doïen de cette compagnie, lorsqu'il mourut l'an 1684. âgé de soixante & dixhuit ans.

INSCRIPTIONS.

Pour la pompe du Pont Notre-Dame à Paris.

Que le Dieu de la Seine a d'amour pour Paris!
Dès qu'il en peut baiser les Rivages chéris,
De ses flots suspendus la descente plus douce
Laisse douter aux yeux s'il avance ou rebrousse:
Luï même à son canal il dérobe ses eaux
Qu'il y fait rejaillir par de secrettes veines;
Et le plaisir qu'il prend à voir des lieux si beaux,
De grand Fleuve qu'il est, le transforme en Fontaine.

C'est la traduction de l'inscription Latine de Santoeuil, laquelle est gravée sur la porte de ce bâtiment. Charpentier l'a aussi traduite. On peut comparer ces deux imitations.

Pour l'Arsenal de Brest imitée du Latin de Santœuil.

Palais digne de Mars, qui fournis pour armer
Cent bataillons sur terre & cent vaisseaux par mer,
De l'Empire des Lis foudroïant Corps-de-garde,
Que jamais sans pâlir corsaire ne regarde;

De Louis le plus grand des Rois
Vous êtes l'immortel ouvrage.
Vents, c'est ici qu'il faut lui rendre hommage:
Mer, c'est ici qu'il faut prendre ses loix.

Armer & *mer* ne riment point. *Mer* se prononce comme air, & *armér* comme aimer. Ces sortes de rimes s'apellent *Rimes Normandes* parce qu'elles sont une suite de la mauvaise prononciation de cette Province. Moliere en a quelunes, comme dans le prologue de son Amphitrion, que Mercure commence par ces Vers.

Tout beau, charmante Nuit, daignez vous *arrêter*,
Il est certains secours que de vous on désire,
Et j'ai deux mots à vous dire
De la part de *Jupiter*.

Je crois en avoir remarqué aussi quelques unes dans les premieres piéces de Racine. Les Comediens de Paris ont pris depuis quelque temps la mauvaise maniére de donner un son retentissant à l'*r* finale des infinitifs en *er*, peut être pour sauver les mauvaises rimes de beaucoup de Poëtes modernes.



Au Roi, *Epigramme.*

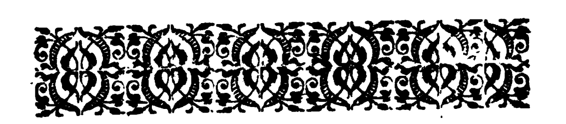
Ton courage, grand Roi, que la gloire accompagne
Jette les deux partis dans un pareil effroi.
Et si, quand tu parois, tu fais trembler l'Espagne,
Ces perils où tu cours nous font trembler pour toi.

Cette Epigramme est traduite du Latin de Monf. de Monmort.



Imitation de l'inscription de Santeüil pour la Fontaine des quatre Nations vis à vis du Louvre.

C'est trop gémir, Nimphes de Seine,
Sous le poids des bateaux qui cachent votre lit,
Et qui ne vous laissoient entrevoir qu'avec peine
Ce chef-d'œuvre étonnant dont Paris s'embellit,
Dont la France s'enorgueillit.
Par une route aisée aussi bien qu'imprévue,
Plus haut que le rivage un Roi vous fait monter:
Qu'avez vous plus à souhaiter?
Nimphes, ouvrez les yeux, tout le Louvre est en vue.



CHAPELLE.

CLaude Emanuel Louillier né au village de la Chapelle près de Paris d'où il prit le nom de Chapelle, étoit fils naturel de François Louillier Maître des Comptes. Son pere le fit élever avec tendresse & lui donna les plus habiles maîtres. Chapelle s'appliqua sur tout à la Poësie enjouée & s'y fit un Stile original. Il ai-

moit

moit la bonne chére & les plaisirs qu'il prenoit avec un discernement très délicat. Moliere lui devoit une partie des beautez de ses ouvrages. La conformité de leurs mœurs & de leur genie lia entre eux une amitié qui dura autant que leur vie. Chapelle mourut en Septembre 1686. il ne faut pas le confondre avec Mr. de la Chapelle dont nous avons quelque pieces de Théatre & les Amours de Catulle. Celui dont nous parlons ici est auteur du Voïage de Bachaumont & de Chapelle; Piéce originale, & charmante pour les descriptions & les traits satiriques qui s'y rencontrent. Il a fait encore quelques autres ouvrages qui ont été imprimez dans un recueil à Paris en 1702. on les a réimprimez ensuite à Amsterdam.



SONNET

IRREGULIER.

Oui, Moireau, ma façon de vivre
Est de voir peu d'honnêtes gens,
Et prier Dieu qu'il me délivre,
Sur tout de messieurs mes Parents.

Ce que j'ai souffert avec eux
Surpasse même la souffrance,
De celui qui pour sa Constance,
Dans l'Ecriture est si fameux.

Helas!

Helas! ce sage miserable
N'eut jamais à faire qu'au Diable,
Qui le mit nud sur un fumier.

Pour voir sa patience entiere,
Il faloit que Job eût affaire,
Aux deux sœurs * de Monsieur Louillier.

* C'étoient ses deux tantes, les sœurs de son Pere.

RONDEAU

Sur les métamorphoses de Benserade.

A la Fontaine ou l'on puise cette eau,
Qui fait rimer & Racine & Boileau,
Je ne bois point, ou bien je ne bois guere,
Dans un besoin si j'en avois affaire;
J'en boirois moins que ne fait un moineau.

Je tirerai pourtant de mon cerveau,
Plus aisément, s'il le faut, un Rondeau,
Que je n'avale un plein verre d'eau claire,
à la Fontaine.

De ces Rondeaux un livre tout nouveau
A bien des gens n'a pas eu l'art de plaire;
Mais quand à moi j'en trouve tout fort beau,
Papier, dorure, images, caractere,
Hormis les Vers qu'il faloit laisser faire
A la Fontaine.

Ce

Ce Rondeau est irrégulier il n'est pas *clos et ouvert*, & les rimes n'y sont pas dans leur ordre au troisiéme couplet; mais le sens des Vers y est d'une grand finesse. Cette remarque est de Monsieur de la Monnoie.



FURETIERE.

ANthoine Furetiere, Parisien, s'étoit d'abord attaché à la Jurisprudence. Il se fit recevoir Avocat au Parlement & exercea quelque tems l'office de Procureur Fiscal de la justice de l'Abbaye Roiale de Saint Germain. Il prit ensuite le parti de se faire Eclesiastique & fut pourvu de l'Abbaye de Chalivoi & du Prieuré de Chuimes. Il a fait quelques ouvrages estimez, son Roman Bourgeois, un recueil de Poësies, une nouvelle Allegorique ou histoire des derniers troubles arrivez aux Roïaume d'Eloquence &c. Le principal de tous est le Dictionnaire François qui lui attira l'inimitié de l'Academie Françoise à laquelle on l'accusa d'avoir dérobbé le Dictionnaire François. Après bien des demarches cette Compagnie délibera le 22 Février 1685. sur le parti qu'il y avoit à prendre contre un confrére qui après avoir violé les loix de la Compagnie insultoit encore la plûpart des membres, desorte qu'il fut destitué à la pluralité de dix neuf voix contre une. Cela donna occasion à un grand nombre de factums & de libelles qui furent fort recherchés à cause de la malignité qui y domine. Furetiére mou-

mourut le 14. Mai 1658. âgé de soixante huit ans. Il n'eut pas la consolation de voir son Dictionnaire achevé. Messieurs Huet Ministre Protestant, & Banage le journaliste en ont donné une édition fort ample en Hollande.



Puis que tu veux que nous rompions,
Et reprenant chacun le nôtre,
De bonne-foi nous nous rendions
Ce que nous avons l'un de l'autre:
Je veux avant tous mes bijoux,
Reprendre ces baisers si doux
Que je te donnois à centaines;
Puis il ne tiendra pas à moi,
Que de ta part tu ne reprénes
Tous ceux que j'ai reçûs de toi.



Qui fut jamais plus desolée
De voir son Epoux au cercueil?
Catin surpasse dans son deuil
Celle qui fit le Mausolée.
Non qu'elle aimât fort son cocu;
Mais c'est que tant qu'il a vêcu,
Il a couvert l'amour secrette
Qu'elle avoit pour maints favoris:
A bon droit elle le regrette;
Elle perd en lui vingt maris.

Sur le mort Alexandre le grand.

Princes, Arbitres de la terre,
Voïez Alexandre au cercueil,
Et ne vous enflez plus d'orgueil
Pour tous les ſuccès de la guerre.
Que demeure-t-il en mourant
A cet illuſtre conquérant,
Pour le fruit de tant de Batailles?
On lui fit en ſon jour fatal,
De moins pompeuſes funérailles,
Qu'il n'en fit faire à ſon cheval.*

* Bucephale à l'honneur duquel il fonda la Ville de Bucephalie.

Tandis qu'Alcidor fut Laquais,
Il fut ſoumis humble & docile;
Mais quand il eut fait force acquets,
Il fut rogue, altier, difficile:
On l'eut pris pour un roitelet,
Tant l'orgueil le fit méconnoître;
Je vois bien que d'un bon valet
On ne ſauroit faire un bon maître.

Pour

Pourquoi remener au supplice
Jean, qui s'est lui-même pendu?
Croit-on qu'il lui fût défendu
De faire un acte de justice?

Cette Epigramme est faite sur un malheureux qui s'étoit étranglé, & qui fut condamné d'être pendu par les pieds après avoir été traîné sur la claye.



Paul vend sa maison de saint Clou
A maints créanciers engagé;
Il dit par tout qu'il en est fou.
Je le croi, car il l'a mangée.

Ici dessous repose en paix
Le corps muet de Dame Barbe,
Et cette grande babillarde
Se taît desormais pour jamais.
Mais quoiqu'un éternel silence
Succède à son dernier hoquet,
Je ne croi pas en conscience
Qu'il puisse égaler son caquet.

A Phi-



A Philis en regardant une estampe où étoit dépeinte l'Histoire de Mutius Scevola.

Si pour se voir brûler la main,
Avec une ame inébranlable,
Vous admirez tant un Romain,
Plaignez une peine semblable.
Je soufre par votre rigueur
Un mal plus cruel que Scevole;
Helas! je sens bruler mon cœur,
Et n'ose dire une parole.

Sur le décès d'un Procureur.

Je ne sais pas par quel secours,
La mort à gagné la victoire
Contre le chicaneur Gregoire,
Car on dit qu'il avoit toujours,
Quelque exception dilatoire.



La Devote mal mariée.

Cloris que vous étes sote,
Pendez le Rosaire au croc,
Le Paradis vous est hoc,

Sans faire tant la dévote.
S'il est vrai que votre Epoux,
Est impuissant & jaloux,
Cela vous doit bien suffire,
Vous êtes vierge & martire.



Sur une justice transportée dans une halle.

D'où vient qu'on a tant aproché,
Cette justice du Marché.

Reponse.

Rien n'est plus facile à comprendre,
C'est pour montrer qu'elle est à vendre.

Pour un Poëte de campagne qu'on vouloit mettre à la Taille. Au Roi.

Ce Poëte n'a pas la maille,
Plaise Sire à votre bonté,
Au lieu de le mettre à la taille,
De le mettre à la Charité.

La Charité est [illegible]ôpital de Paris, où l'on reçoit les pauvres malades.



Sur les tragedies de Boyer.

Quand les pieces représentées,
De Boyer sont peu frequentées,
Chagrin qu'il est d'y voir peu d'assistants,
Voici comme il tourne la chose;
Vendredi la pluie en est cause,
Et le Dimanche le beau tems.

Boyer étoit de l'Academie Françoise & composa un grand nombre de piéces de Théatre qui n'eurent point de succès. Messieurs Rousseau & Gacon l'ont aussi drapé. Il mourut en 1698.



LE P. SANLEC.

LE PERE SANLEC étoit né environ l'an 1650. Il n'avoit pas vingt-ans lors qu'il entra dans la Congregation de France des Chanoines Réguliers, dite de Sainte Géneviefve. Il avoit un feu Poëtique qui se decouvroit aisément dans tout ce qu'il faisoit Il eut une Cure à desservir, & il étoit encore dans cet emploi en 1690. lors qu'il sollicitoit la Cour de lui donner quelque meilleur benefice. Je ne sais en quelle année il est mort. On a de

de lui quelques Satires pleines de saillies assez vives, mais elles n'ont rien de fort achevé; un Poëme sur l'Art de prêcher, qui n'est qu'un fragment, & quelques petits vers qui sont pour la plu-part des placets, au Roi, au Confesseur, & à quelques Ministres.

PLACET AU ROI.

Pour lui demander une Abbaïe

Nous avons, grand Heros, deux desseins différens;
Vous de vaincre vingt Rois, & moi, vingt concurrents.
Mais l'un de ces desseins est mieux conduit que l'autre:
Que cependant tout iroit bien,
Si vous me répondiez du mien,
Comme je vous réponds du vôtre!

Au Pere de la Chaise.

Tu vas bien-tôt décider de mon sort,
Tout m'inquiette en cent manieres.
Non, les approches de a mort
N'allarment pas plus fort.

Ah que sur tout mes nuits ont d'heures meurtriéres!
La Chaise, dis pour moi certains mots bienfaisans.
Parler en ma faveur, c'est dire les priéres
Pour les Agonisans.

Ce Pere avoit promis de parler incessament au Roi, en faveur de l'auteur, aparemment pour le bénefice.

Au même.

Il ne faut point qu'on s'imagine
Que le visage, que la mine
Disent vrai dans ce siecle-ci.
Quand donc mon visage, la Chaise,
Te dit que je suis à mon aise,
Songe bien qu'il en a menti.

PLACET AU ROI.

Nous distinguons deux personnes en toi;
L'une est LOUIS, l'autre LE ROI.
LE ROI n'est que le Roi de France.
Mais qu'est-ce que LOUIS? J'avertis par avance
Qu'ici tout l'univers va répondre avec moi.
C'est un grand homme dès l'enfance,
Plus équitable que la loi,
Plus auguste que sa naissance,
Plus grand même que sa puissance,
L'unique soutien de la foi.

Vrai

Vrai pere de son peuple, indulgent, bon, sincere...
Mais à propos de bon, d'indulgent, de vrai pere,
LOUIS voudroit il bien me présenter au ROI?
Tous mes amis n'osent le faire.

* L'auteur obtint sur le champ ce qu'il demandoit.



Au Pere de la Chaise. Description d'un Benefice qu'il avoit.

Permettez, mon Révend Pere,
Qu'un malheureux Prieur-Curé,
Vous dépeigne ici sa misere,
C'est à-dire son Prieuré.
Dans mon Eglise l'on * patrouille
Si l'on ne prend bien garde à soi;
Et le crapaud, & la grenouille,
Chantent tout l'office avec moi.
Près delà sont dans des masures
Cinq cents gueux couverts de haillons;
Point de dévote à confitures,
Point de pénitente à bouillons.
Comme ils n'ont ni terre, ni rente,
Et qu'ils sont tous de pauvres gens;
Dans un Curé chose étonnante!
Je suis triste aux enterrements.

* Il veut dire que le toit étant percé & le pavé inegal, il s'y amassoit de l'eau & de la fange.

PHILIPPE QUINAUT.

PHILIPPE QUINAUT étoit fils d'un boulanger. Il étudia la Poësie & les règles du Poëme Dramatique sous Tristan l'hermite dont il fut l'Eleve, quelques-uns disent même le domestique. Après la mort de Tristan, il se mit pour subsister à travailler chez un avocat. Quelques pieces de théatre qu'il donna eurent beaucoup plus d'applaudissement qu'elles ne méritoient. Mais celles de Corneille & de Racine l'aiant de beaucoup surpassé, il s'attacha aux tragedies Liriques c'est-à-dire aux Operas; où il réussit si bien qu'il n'a pu être bien imité de personne. Boileau satirisa ses tragedies sur tout l'Astrate, & à dire vrai, c'est bien peu de chose; mais les Operas établirent la réputation & même la Fortune de Quinaut. Un marchand qui étoit un de ses admirateurs l'attira chez lui & mourut. Quinaut epousa la veuve avec plus de quarante mille ecus de bien, ce fut alors qu'il travailla aux Operas, qu'il se fit d'autant mieux païer, qu'y réussissant parfaitement & ayant dequoi vivre sans cela, il ne dependoit point des entrepreneurs comme les Poëtes qui l'ont suivi. Il fut de l'Academie Françoise & mourut agé de 53. ans en 1688. laissant plus de cent mille écus & deux filles dont l'une fut mariée à Mr. le Brun Auditeur des Comptes, l'autre épousa Mr. Gaillard conseiller de la cour des Aides. Les trois autres entrérent apparamment dans le

le convent. Il exercea la charge d'Auditeur des Comptes quinze ou ſeize ans, & peu avant ſa mort il temoigna du regret d'avoir travaillé à faire des Operas. Le Pere du Cerceau l'a vangé des ſatires de Boileau dans la piéce intitulée le Grand Prevôt du Parnaſſe.



Ce n'eſt point l'Opera que je fais pour le Roi
Qui m'empêche d'être tranquille,
Tout ce qu'on fait pour lui paroît toûjours facile;
La grande peine où je me voi,
C'eſt d'avoir cinq filles chez moi
Dont la moins âgée eſt nubile.
Je dois les établir, je voudrois le pouvoir;
Mais à ſuivre Apollon on ne s'enrichit guere.
C'eſt avec peu de bien, un terrible devoir,
De ſe ſentir preſſé d'être cinq fois beau-pere.
Quoi cinq Actes devant Notaire
Pour cinq filles qu'il faut pourvoir!
O Ciel! peut-on jamais avoir,
Opera plus fâcheux à faire?

* LES FESTES DE L'AMOUR ET DE BACCHUS, CADMUS, ALCESTE, PSYCHE' LA MASCARADE, THESE'E, ATHIS, ISIS, PROSERPINE, ROLAND, LE TEMPLE DE LA PAIX, ET ARMIDE, ſont de Quinaut & contiennent un grand nombre de Madrigaux.



Reponſe.

J'en ſais, galand Auteur, qui ne vous plaignent
guére
De vous ſentir preſſé d'être cinq fois beau-pere.
Si cet empreſſement
Vient des partis qui brûlent pour vos filles,
Et qui cherchent vôtre àgrément
Pour les mettre dans leurs familles,
Vous ſavez l'art de feindre & pourrez finement
Apporter des delais à leur contentement.
Si c'eſt d'elles qu'il vient; ah ! c'eſt une autre af-
faire,
Le danger en ce cas ſuit le retardement,
Il faut pour l'éloigner veiller exactement.
A cinq dots à la fois qui pourroit ſatisfaire?
L'embarras n'eſt pas ordinaire.
L'un eſt un Opera, l'autre un fâcheux tourment,
Je vous en plains alors, & plains extrêmement.

Cette réponſe, qui vaut peu de choſe, eſt la plus ſuportable de pluſieurs que l'on fit alors.

BEN-



BENSERADE.

ISaac de Benſerade Gentilhomme originaire de Normandie & parent même du Cardinal de Richelieu, ſelon quelques perſonnes, mourut en 1691. âgé de 78. ans, d'une ſaignée de précaution pour ſe faire tailler, & qui lui coûta la vie, parce que le Chirurgien lui coupa l'artére. Tout le monde a reconnu en lui beaucoup de tendreſſe & d'amour. Ses Poëſies roulent preſque toutes ſur des Ballets, des Chanſons, des Rondeaux & des Elegies; il a mis les Métamorphoſes d'Ovide en Rondeaux. On dit que ſur la fin de ſa vie Benſerade s'étoit retiré dans les bouts-rimez, que ſa ſcience la plus profonde étoit celle des Proverbes; mais enfin, qu'il s'étoit mis dans la devotion, & qu'il traduiſoit l'Office de la Vierge. Il partagea autrefois la Cour avec Voiture à l'occaſion des Sonnets de Job & d'Uranie, qui ont paſſé pour les piéces les plus achevées que nous aïons en ce genre. Il avoit une fécondité qui ſuppleoit toûjours à la ſterilité de ſa matiere: il avoit l'eſprit tres-préſent; ſes Poëſies ont été recueillies en deux volumes depuis ſa mort.

Job de mille tourmens atteint
Vous rendra ſa douleur connue;
Mais raiſonnablement il craint
Que vous n'en ſoïez point émûe.

Vous verrez ſa miſére nue,
Il s'eſt lui-même ici dépeint;
Accoûtumez-vous à la veue
D'un homme qui ſouffre & ſe plaint.

Bien qu'il eut d'extrêmes ſouffrances,
On voit aller des patiences,
Plus loin que la ſienne n'alla.

Car s'il eut des maux incroïables,
Il s'en plaignit, il en parla:
J'en connois de plus miſerables.

* Ce Sonnet eſt celui qui fit tant de bruit, & qui mit Benſerade en concurrence avec Voiture. Tout le monde avoüe que le Sonnet de Voiture eſt plus poli, plus majeſtueux, & même plus dans les regles de l'art; mais que celui de Benſerade a quelque choſe de plus enjoüé & qui plaît davantage à l'eſprit.



Au Roi sur la mort de Madame Fille de France.

Roi l'exemple des Rois, mettez-vous en repos,
De toute vôtre force au besoin rassemblée,
Recevez ce grand coup qui vient mal à propos
Se méler au bonheur dont la France est comblée.

Le deüil n'est pas pour vous, & l'ame des Heros
Est une Region mal aisément troublée
De ces noires vapeurs de soûpirs, de sanglots
Dont on voit ici-bas la nature accablée.

Cependant, il est vrai, que vous avez pleuré,
Au travers du Heros l'homme s'est déclaré,
Hauteur ni fermeté n'ont pû vous en défendre.

Vous êtes magnanime & grand & genereux;
Mais on ne savoit pas que vous fussiez si tendre.
Quel trésor n'est-ce point pour tous les malheu-
reux?

Sur l'embrasement de la Ville de Londres.

Ainsi brûla jadis cette fameuse Troye,
Qui n'avoit offensé ni ses Rois ni ses Dieux:
Londres d'un bout à l'autre est aux flammes en proie,
Et souffre un même sort qu'elle mérite mieux.

Le crime * qu'elle a fait est un crime odieux,
A qui jamais d'en haut la grace ne s'octroie.
Le Soleil n'a rien veu de si prodigieux,
Et je ne pense pas que l'avenir le croie.

L'horreur ne s'en pouvoit plus long-temps soûtenir,
Et le Ciel accusé de lenteur à punir
Aux yeux de l'Univers enfin se justifie.

On voit le châtiment par degrez arrivé:
La guerre suit la peste, & le feu purifie
Ce que toute la mer n'auroit pas bien lavé.

* Les Anglois avoient fait couper la tête à leur Roi legitime Charles Premier, pere des Rois Charles II. & Jacques II.

Sur

Sur l'exaltation du Pape, Clement IX.

Quelle feste, quel bruit sur le mont des neuf Sœurs!
Un de leurs nourrissons au comble de la gloire,
Qui sait tous leurs secrets, qui connoît leurs douceurs
Qui s'est rendu célebre au Temple de Mémoire.

Il va ternir l'éclat de ses Predecesseurs
Par bien d'autres talens difficiles à croire;
Rien n'est plus grand que lui parmi les Successeurs
De ce Clement qui brille avec lui dans l'histoire.

Une extrême sagesse, un sublime savoir,
Autant de piété que l'on en puisse avoir,
Donnent à ce Pontife une estime infinie.

Muses, vous êtes là dans un poste bien doux,
Et vous n'eûtes jamais si bonne compagnie;
Car toutes les vertus y sont avecque vous.

RONDEAUX CHOISIS

Des Metamorphoses.

PIRRHA & DEUCALION.

A coups des Pierre ils ne s'attendoient guére
De repeupler l'univers solitaire.
Deucalion & Pirra seuls restoient,
Et par dessus leurs têtes ils jettoient,
Non sans horreur, les os de leur grand' mere.

Simples cailloux en langage vulgaire
Etoient ces os, sur la foi du Mistére
Le grand débris du monde ils rajustoient,
A coups de Pierre.

Tous deux avoient leurs pareils à refaire,
Qui n'étoit pas une petite affaire.
De leur travail, comme ils s'y comportoient,
Corps, têtes, bras, mains, pieds, jambes sortoient;
Ils firent là ce qu'on ne voit plus faire,
A coups de Pierre.



OCIROE.

En jument.

Qu'on diroit bien des chofes fortement
Sur cette fille, & fur fon changement!
Tant de Science à la fois dans la tête,
Une harangue à faire toûjours prête,
Et n'avoir plus que le Henniffement!

Si l'on difoit auffi qu'apparement
Des juftes Dieux le profond jugement
Punit l'orgueil arrivé jufqu'au faîte,
Qu'on diroit bien!

Nous ne faurions parler fort fûrement
Ni de l'inftinct ni du raifonnement,
Et que fait on ce que penfe une bête?
Une favante, & qui fe fait de fête,
N'eft pas toûjours fi loin d'une jument
Qu'on diroit bien.

JUPITER

Sous la forme d'Amphitrion.

Que l'on puiſſe être un époux bien content,
J'en doute, lors qu'on en veut ſavoir tant.
Amphitrion aimoit comme ſon ame,
Sa chere Alcmene & cette bonne Dame,
Tenoit à lui d'un cœur ferme & conſtant.

Mais Jupiter en vint à bout pourtant,
D'Amphitrion ſous la forme s'entend,
Il fut auſſi ſatisfait de ſa flame,
Que l'on puiſſe être.

L'amour du Dieu ne fut pas éclatant,
Le bon menage alloit en augmentant,
Sans qu'elle eût part à la ſecrete flame.
La femme fut toujours honnête femme,
Et le Mari fut cocu tout autant,
Que l'on puiſſe être.

NEPTUNE

En Dauphin.

A quatorze ans Melante étoit heureuſe,
Rioit, danſoit, & ſans être peureuſe,
Cueilloit des fleurs, alloit ſe promener.
Neptune eût bien voulu la détourner
Et ſatisfaire à ſa flame amoureuſe.

Pour les Dauphins étant douce & flateuſe,
Lui d'un Dauphin prit la forme trompeuſe.
Facilement on ſe laiſſe mener,
A quatorze ans.

Elle trouva ſa croupe merveilleuſe,
Et d'y monter ne fut point ſcrupuleuſe,
Elle eût voulu pourtant s'en retourner,
Ce qu'elle en fit étoit pour badiner.
Et badiner eſt choſe dangereuſe
A quatorze ans.



AMPHION.

Le beau ſecret pour élever le corps
D'un grand logis! tels ouvriers ſont morts,
Il n'en eſt plus. A leur douce harmonie,
Les gros moelons venoient de compagnie,
Et s'arrangeoient comme par des reſſorts.

A peu de fraix, & ſans aucuns efforts,
Pareilles gens édifioient alors,
La ſeule voix au luth étant unie.
Le beau ſecret!

Ah! pour bâtir, ſi les charmans accords,
Si les bons Vers tenoient lieu de treſors,
Que de Palais de ſplendeur infinie!
Nos Amphions ſont en chambre garnie,
S'ils n'y ſont pas, c'eſt qu'ils couchent dehors.
Le beau ſecret!



NOURICES DE BACCHUS

Rajeunies.

De tout leur cœur ces vieilles de bon sens,
Prioient Bachus en des termes pressants
De leur donner pour prix de leurs services,
Les yeux brillants, le tient frais de Novices,
Et les remettre en leurs jours florissans.

Par là ce Dieu des plus reconnoissans,
Aiant païé leur lait & leur encens
Sur nouveaux fraix elles furent nourices
De tout leur cœur.

Que l'on en voit par des remords puissans
Plaindre l'abus de leurs charmes absens,
Et renoncer quoi que tard aux delices,
Pour embrasser la haire & les cilices,
Qui voudroient bien revenir à quinze ans
De tout leur cœur.

ORPHÉE

Dechiré par les femmes de Thrace.

C'eſt un peu trop de ſauter au collet
D'un beau chantéur encore à poil folet,
Ces femmes là que tant d'ardeur conſomme
Devoient ſous main lui compter une ſomme,
Et joindre au don quelque honnête poulet.

Peut être eût-il donné dans le filet,
Et leur opprobre eut été moins complet,
Tourner l'amour en fureur contre un homme !
C'eſt un peu trop.

Orphée eut tort ſans doute, il n'eſt pas laid
D'être un époux trié ſur le volet,
Et que la foi conjugale renomme,
Mais de ſoufrir plutôt qu'on vous aſſomme,
Que d'y manquer; je ſuis votre valet,
C'eſt un peu trop.

LE



LE JUGEMENT DE PARIS.

A la beauté c'eſt trop que tout prétende.
Trois Déitez de la celeſte bande,
Furent trouver autrefois ſur cela
Le beau Paris: chacune lui parla,
Comme ſon droit au juge on recommande.

Chacune eſpere & chacune apprehende,
Pour obtenir le prix qu'elle demande,
Chacune joint les hauts talents quelle a,
A la beauté.

Moi dit Junon je ſuis riche & ſuis grande.
Moi, dit Pallas, des ſavans j'ai l'offrande.
Moi, dit Venus, je ſuis belle, & par là
Je dois avoir la pomme que voila.
Auſſi l'eut-elle. Il faut que tout ſe rende.
A la beauté.

Sur



Sur les Lucarnes de son Logement des Tuileries,

AU ROI.

Quoi que les connoisseurs y trouvent à redire,
Mon petit logement ne mérite point, SIRE,
Que vous le condamniez à tant d'obscurité
Et devant vous quiconque le décrie,
Peche bien plus contre la charité
Que je ne fais contre la simetrie.



Sur la Comette.

Pour voir l'astre nouveau que le Ciel fait paroître.
Afin d'allarmer l'Univers,
Je veille, je joue, & je perds,
Et je m'enrheume à la fenêtre.
Qu'un autre soit inquieté,
De ce que ce feu nous présage,
C'est bien assez pour moi de ce qu'il m'a couté.
Qui perd son bien & sa santé,
Peut-il rien perdre davantage.



L'ABBE' ME'NAGE.

Gille Ménage nacquit à Angers l'an 1613. d'une famille distinguée dans la Robe. Il témoigna dès l'enfance une forte passion pour les Lettres. Son Pére le voulut pousser au Barreau; mais comme il n'avoit point de goût pour cette profession, il s'appliqua à la litterature dans laquelle il fit de grands progrès. Il fut quelque tems de la maison du Cardinal de Rets, & vêcut de quelques pensions & Benefices dont il fut pourvu. Monsieur Servien Surintendant des Finances lui faisoit une pension de trois mille livres pour une terre qu'il avoit héritée de son Pére & vendue à ce Ministre. On a de lui les Origines de la langue Italienne, des Observations sur les Poësies de Malherbe, l'Histoire de la maison de Sablé; des Observations sur la Langue Françoise; un Dictionnaire Etimologique de la Langue Françoise; les Amenitez du Droit, & la plus belle édition qu'il y ait de Diogéne Laerce avec plusieurs autres ouvrages. Celui qui a le plus de raport avec notre recueil est un volume de Poësies Latines, Grecques, Françoises, & Italiennes dont la plûpart sont des imitations. La bonne édition de ce livre est la huitiéme de l'an 1687. Menage mourut l'an 1692. d'une fluxion sur la poitrine, âgé de soixante & dix neuf ans.

Pour mettre sous le portrait de Mademoiselle de la Vergne.

Ce Portrait ressemble à la belle,
Il est insensible comme elle.

Voiez l'Article de l'Etoile de qui cette Epigramme est imitée. Page 82. de ce Volume.

Iris qui m'aimoit tendrement,
Iris que j'aimois ardemment,
Me déchire, Tirsis, en tous lieux, à toute heure
Iris m'aime encore, ou je meure;
Tirsis, je la déchire à toute heure, en tous lieux,
Et je l'aime plusque mes yeux.

Epitaphe l'Abbé Bonnet.

Cy-dessous Gît Monsieur l'Abbé,
Qui ne savoit ni A, ni B.
Dieu nous en * doint bientôt un autre,
Qui sache au moins sa patenôtre.

* *Doint* pour *donne*, vieux mot qui n'est plus d'usage que dans le Stile badin & familier. C'est ainsi que Plaute dit *Duit* pour *Dent*.

Il eſt civil accoſtable
Doux, benin, courtois, affable.
Et le bon Prélat en ſomme,
Merite d'être honnête homme,

Parodie d'un Sonnet de Malherbe. Le Poëte fait parler un Poëme Héroïque.

Les Vers du chantre de Thrace,
De l'Enfer Victorieux;
A mes Vers mélodieux,
Cédent la premiére place.

On m'a vu ſur le Parnaſſe,
Par mon éclat radieux,
Ternir les noms glorieux,
Et de Virgile & du Taſſe.

De la Parque toutefois,
J'ai ſubi les dures loix,
J'en ai ſenti les outrages.

Rien ne m'en a ſeu parer;
Aprenez petits ouvrages,
A mourir ſans murmurer.

* Voïez ci-deſſus page 43.

Il semble que l'auteur ait eu en vue l'Alaric de Scuderi; le Clovis de Desmarets; la Pucelle de Chapelain; le Saint Louis du Pere le Moine; le Charlemagne de Monf. le Laboureur; le Moise sauvé de Saint Amant; le Joseph de *. le Jonas de * * où le Saint Paulin de Perraut. Nous n'avons encore qu'un Poëme Epique en François; mais il est en prose, c'est le Telemaque. Tous les autres ne sont pas lisibles.

Epitaphe de Guillaume Colletet.

La mort qui se plaît à la lutte,
Et qui les plus forts cullebute,
Voiant Guillaume Colletet,
Qui sa Claudine colletoit,
D'une jalouse ardeur éprise,
Le grand Colletet colleta;
Qui plus fort qu'une Athlette à Pise,
Fierement contr'elle luta;
Mais la traitresse plus * ingambe,
D'un tour d'adresse tout nouveau
En lui donnant le croc en jambe,
Le fit tomber dans ce tombeau.

* Ingambe est un mot nouveau pour moi & qui aparemment vient de l'Anjou. Monsieur Ménage qui aimoit tant à nous donner des observations grammaticales sur les mots, auroit bien dû en faire une sur celui-ci. J'en dirois volontiers ce que disoit le chevalier de Cailli du mot chante-pleure

Si je savois d'où ce mot vient,
Je l'y renvoierois tout-a-l'heure.

Sur

Sur le mariage du President Cousin.

Le grand Traducteur de Procope
Faillit à tomber en sincope,
Au moment qu'il fut ajourné,
Pour consommer son mariage.
Ah, dit-il, le penible ouvrage,
Et que je suis infortuné!
Moi qui fais de belles harangues,
Moi qui traduis en toutes langues,
A quoi sert mon vaste savoir,
Puisque par tout on me diffame
De n'avoir pas eu le pouvoir,
De traduire une fille en femme.

Monsieur Cousin étoit un des membres de l'Académie Françoise, il a donné au public un grand nombre d'excellents ouvrages. Une Histoire Ecclesiastique traduite du Grec, une Suite des Ecrivains de l'Histoire Bisantine, de l'Histoire Romaine, un journal des Savans, & quantité d'autres ouvrages, où la fidélité, l'exactitude & la beauté du Stile sont également estimées. Menage n'osa mettre cette Epigramme dans son recueil & Monf. de la Monnoie qui nous l'a conservée dans les derniers Menagiana, nous aprend qu'elle les rendit irréconciliables.

Je l'avoue; il est vrai: vos charmes
M'ont couté des torrents de larmes,
Mais Philis vous le savez bien,
Les larmes ne me coutent rien.



Imitation de Martial.

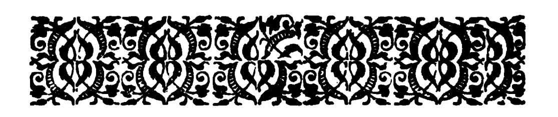
Paul dit qu'à la Dauvais,
Cette jeune merveille,
L'oreille sent mauvais,
Je le crois, car sans cesse il lui parle à l'oreille.

Mart. Liv. III. 28.



MADRIGAL.

Ma patience enfin succombe sous mes fers,
Je soufrirois plutôt les tourmens des enfers,
Grand Dieux secourez moi dans ma douleur extrême,
J'ai moderé mes vœux; j'ai borné mes souhaits.
Je ne demande plus que la perfide m'aime,
Je demande, Grands Dieux, de ne la voir jamais.



TALLEMAND DE REAUX.

CEt auteur dont tous ceux qui ont parlé, ont pris plaisir à nous faire l'éloge, avoit une gran-

de

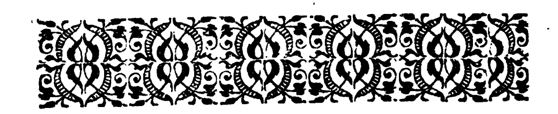
de délicateſſe dans ſa maniére de penſer. On dit qu'il avoit fait un grand nombre d'Epigrammes, dont ſes heritiers n'ont pas jugé à propos de régaler le public. C'eſt dommage, car les deux ſeules qui ont été publiées font extrémement regretter les autres.

Epitaphe de Monſieur d'Ablancour.

L'illuſtre d'Ablancour repoſe en ce Tombeau.
Son génie à ſon ſiécle a ſervi de flambeau,
Dans ſes fameux écrits toute la France admire,
Des Grecs & des Romains les precieux treſors;
A ſa perte on ne ſauroit dire,
Qui perd le plus des vivants ou des morts.

Epitaphe de Monſieur Patru.

Le celebre Patru ſous ce marbre repoſe
Toujours comme un Oracle il s'eſt vu conſulter,
Soit ſur le Vers ſoit ſur la Proſe,
Il ſeut jeunes & vieux au travail exciter.
C'eſt à lui qu'ils devront la gloire,
De voir leur noms briller au temple de mémoire.
Tel eſprit qui brille aujourd'hui,
N'eût eu ſans ſes avis que lumiéres confuſes,
Et l'on n'auroit beſoin d'Apollon ni de muſes,
Si l'on avoit toujours de hommes comme lui.



PELISSON.

PAul de Pelisson Fontanier, de Castre, Maître des Requêtes, Historiographe de France, & l'un des Quarante de l'Académie Françoise, étoit l'homme le plus difforme de visage & le plus bel esprit que nous ayons eu en France depuis long-temps. Il avoit été Calviniste, mais il se convertit par une lecture profonde de l'antiquité, qu'il fit dans la Bastille, où il avoit été mis pendant les affaires de Monsieur Fouquet chez qui il avoit demeuré. Ses Poësies ne sont pas imprimées en corps d'ouvrages; il s'en trouve dans plusieurs Recueils, comme dans ceux de Madame la Comtesse de la Suze, & de Monsieur de la Fontaine. Il avoit beaucoup de politesse & une grande delicatesse de pensée. Il étoit presque universel; car outre les Poësies que nous avons de lui, il y a des Histoires, des Discours d'éloquence, des traitez de Controverse. Il mourut le 7. Fevrier 1693. sans avoir pu recevoir les Sacremens, ce qui fit croire à quelques uns, qu'il étoit mort sans religion, on fit même ces vers à son sujet.

Ne jugeons jamais d'une vie
Que son flambeau ne soit éteint:
Pelisson est mort en impie,
Et la Fontaine comme un saint.

Mais

Mais Mr. l'Abbé Bosquillon qui fut temoin des derniers momens de Pelisson, m'a assuré que c'étoit une calomnie, & que cet illustre ami étoit mort avec les sentimens les plus vifs & les plus touchans que la Religion puisse inspirer.



A Daphnis sur son mariage.

Un autre dépeindra dans de plus nobles Vers
Les douceurs de tes feux & de ton hymenée,
Parlera des trésors dont ton ame est ornée
Et te couronnera de lauriers toûjours verds.

Un autre donnera mille éloges divers
A la jeune beauté qui fait ta destinée,
Et l'aïant richement de gloire couronnée,
La montrera pompeuse aux yeux de l'Univers.

Moi qui pour ces desseins n'ai pas assez d'haleine
Pour peindre ton bonheur & sa gloire sans peine,
Je dis ce qu'en tous lieux on en dit aujourd'hui.

Daphnis est bien heureux, son Amarante est telle;
Que tout autre que lui seroit indigne d'elle
Comme tout autre qu'elle est indigne de lui.



Grandeur, ſavoir, renommée
Amitié, plaiſir & bien,
Tout n'eſt que vent, que fumée,
Pour mieux dire, tout n'eſt rien.



Vous voulez vous en défaire,
Ne cherchez point d'aſſaſſins;
Donnez-lui deux Medecins,
Et qu'ils ſoient d'avis contraire.



Sur la Baſtille.

Doubles grilles à gros cloux,
Triples portes, forts verroux,
Aux ames vraiment méchantes
Vous repréſentez l'enfer;
Mais aux ames innocentes
Vous n'êtes que du bois, des pierres, & du fer.



Paul cet envieux maraut
Sur l'échelle même enrage,
Qu'un autre ait eu pour partage
De deux gibets le plus haut.



Contre les Astrologues.

Trois fois trente-trois journées
Achéveront mes années,
Disoit en bien supputant
Un Astrologue important.
Chacun commença d'attendre;
Mais voïant venir le cent,
Sans que la mort le vînt prendre,
De dépit il s'alla pendre.
Il a déviné pourtant.



Contre les mêmes.

Il devoit vivre cent ans,
Disoient tous ces charlatans,
Et triompher de l'envie:
Comme on l'alloit enterrer,

Un seul trouva sans errer
Qu'il seroit de courte vie.



Les trois Sourds.

Un sourd fit un sourd ajourner
Devant un sourd en un Village,
Et puis s'en vint haut entonner
Qu'il avoit volé son fromage:
L'autre répond du labourage.
Le Juge étant sur ce suspens
Declara bon le mariage,
Et les renvoya sans dépens.



Imitations de quelques Epigrammes Grecques.

D'un arbre.

Abbatu par un orage,
On me fait voguer sur l'eau.
Oh l'infortuné presage!
Avant que d'être vaisseau,
J'avois déja fait naufrage.

* Cette Epigramme est imitée du Grec de Lucien aussibien que les trois autres qui suivent.

Sur une maison.

J'ai passé de main en main
De Moisset, à Brossamin,
A Sabatier, à la Prune,
A Montauron, à Dodun,
Mais je n'étois à pas un,
Je n'étois qu'a la fortune.

Ceux que Pelisson nomme ici, étoient des financiers qui s'étoient enrichis, dans les affaires du Roi. A l'occasion de Montauron on dit que le célèbre Pierre Corneille voulut dedier une de ses Tragedies au Cardinal de Mazarin ; mais qu'aiant sceu que ce Ministre ne lui destinoit qu'un fort petit present il changea l'Epitre dedicatoire qui étoit deja faite, & à fort peu de chose près la fit servir pour Montauron qui paia l'encens beaucoup plus cher.

Que rien ne nous embarrasse,
Eh pourquoi tant de façons ?
Bonne fortune ou disgrace,
Elle passe & nous passons.

Epitaphe d'un homme qui avoit fait naufrage.

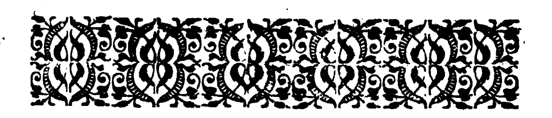
Tu me vois sur le rivage,
Pilote, & tu crains la mort ?
Va, suis ta course & ton sort.
L'ors que je faisois naufrage
D'autres arrivoient au port.

* Elle est imitée d'Antipater Poëte Grec.



Le Miroir.

D'un Pinceau lumineux, mais sans trop de lumiere,
Je forme sans former, mille traits diferents,
La plus proche beauté m'est toûjours la plus chere
Et j'aime également les Rois & les Tirans,
Plus je sais bien tromper & plus je suis fidelle.
Plus je suis infidelle & plus on me chérit,
Je ne pleure jamais lors que mon amant rit,
Et je brille du feu dont son œuil étincelle.



LA COMTESSE DE LA SUZE.

LA célebre Comtesse de la Suze, fille du Maréchal de Châtillon, avoit l'esprit propre pour la Poësie Françoise; & elle y a tres bien réüssi. Elle épousa en premieres nôces le Comte d'Adincton Seigneur Ecossois, & en secondes nôces le Comte de la Suze. Comme c'étoit une femme très galante, son mari en devint aisément jaloux; si bien qu'ils voulurent rompre leur mariage, & Madame de la Suze pour avancer l'affaire plus vîte, donna au Comte de la Suze vingt-cinq mille écus. Ses Poësies marquent beaucoup de tendresse.



L'un se picque pour Job, l'autre pour Uranie;
Et la Cour se partage en cette occasion:
Plût à Dieu, toute chose étant bien réünie,
Que la France n'eût point d'autre division.

* Cette Epigramme est faite sur la celebre dispute qui s'éleva au milieu du siecle passé à l'occasion de deux Sonnets que Balzac a regardez comme les deux plus beaux Sonnets qu'il y ait jamais eu. L'un étoit de Voiture, le sujet étoit Uranie; l'autre étoit de Benserade, le sujet étoit Job: Les Partisans du premier s'appelloient *Uranins*, les Partisans du second s'appelloient *Jobelins*. La dispute étoit si grande sur la préference de ces deux Sonnets, qu'il n'y avoit pas mê-

me de petit Poëte croté, ni de petite femmelette, qui n'en voulût décider aussi bien que les Princes & les Princesses, qui avoient pris parti pour l'un ou pour l'autre.



Amans, tant que vous aimerez,
Vous craindrez, vous espérerez,
Malgré toute vôtre prudence.
Lorsque l'on peut être un seul jour
Ou sans crainte ou sans esperance,
On se peut dire sans amour.

A une Dame en lui envoïant le Voïage de l'Amour.

Lisez, belle Philis, à loisir cet ouvrage,
Il parle d'un païs charmant, aimable & doux;
Il n'est pas mal-aisé d'en faire le voïage,
Vous le pouvez sans partir de chez-vous.

Ce n'est point pour Lisis que je verse des larmes,
Il en est innocent, bien qu'il ait quelques charmes,
L'Auteur de mes ennuis n'est pas mal avec vous;
Sans le nommer, je veux vous dire
Que vous avez grand tort de paroître jaloux
De celui pour qui je soûpire.

* Madame de la Suze adresse ces Vers à une personne qu'elle aimoit.

DE



DE MONMORT.

HEnri Louïs Habert sieur de Monmort, Conseiller du Roi en ses conseils & Maître des Requêtes de son Hôtel, fut un des beaux esprits de son tems & il occupa dignement sa place dans l'Academie Françoise. Il ne faut pas le confondre avec le pédant Monmort, ou plutôt Montmaur l'objet des Satires de ce tems là. Nous avons peu d'ouvrages de l'Academicien.



Sur le cheval de Bronze.

MADRIGAL.

Superbes monuments que votre vanité,
Est inutile pour la gloire,
Des grands Heros dont la mémoire,
Merite l'immortalité!
Que sert-il que Paris au bord de son Canal,
Expose de nos Rois ce grand Original,
Qui seut si bien regner qui seut si bien combattre,

On ne parle point d'Henri quatre,
On ne parle que du cheval.

Il parle de la Statue d'Henri le grand placée sur le Pont-Neuf à Paris; en effet cette place s'apelle la place du Cheval de Bronze.



ROGER DE RABUTIN COMTE DE BUSSI.

Le Comte de Bussi nacquit en 1618. à Epiri en Bourgogne d'une famille illustre; il s'attacha au métier des armes & il étoit parvenu à être Lieutenant General des armées du Roi & Mestre de Camp General de la Cavalerie Legere, lorsque l'imprudence qu'il eût de se brouiller avec le Vicomte de Turenne lui faucha des grandes esperances que son ambition lui suggéroit. Pour comble de malheur, il se piqua de bel esprit, & charmé de Petrone il en fit une traduction fort libre où il fourra mal à propos les intrigues de plusieurs femmes qui meritoient à la verité la censure qu'il en fesoit, par l'effronterie & le debordement de leurs debauches déja publiques; mais Louïs le grand s'y trouvoit mêlé & ces femmes eurent assez de crédit pour donner au Roi des impressions sinistres contre lui, & il fut mis à la bastille en 1665. au mois d'Avril. Il n'en sortit qu'après avoir donné par ordre de la Cour la démission de sa charge; encore ne l'en

l'en tira-t-on que pour l'envoïer en exil dans ses terres. Il y fut dix sept ans, sans avoir la liberté de venir à Paris que sur quelques permissions qu'il obtenoit de la Cour de tems en tems. Il y retourna pourtant, mais il n'y parut pas avec assez d'agrément pour s'y plaire, & il retourna dans ses terres où il mourut en 1693. âgé de soixante & quinze ans. Il avoit été reçu à l'Academie Françoise en 1663. à la place du fameux d'Ablancour. Il a fait beaucoup de Sonnets & de Rondeaux, & il n'y en a pas un qui puisse passer à la montre. Ce qu'il a fait de plus suportable en fait de Poësie ce sont quelques imitations de Martial & quelques Madrigaux intitulez Maximes d'amour. Sa prose est bien plus exacte. Un tour libre, noble, & plein de sentiments étoit son caractere particulier. Ses Principaux ouvrages sont ses memoires & ses lettres. Car son Histoire du Roi, son traité des adversitez & son Histoire amoureuse des Gaules sont au dessous du médiocre, & il n'y a que la malignité du dernier qui ait donné tant de cours à cet ouvrage qui, comme j'ai dit, n'est qu'un mauvais réchauffé de Petronne. Les Jesuites avoient voulu l'engager à repondre aux Provinciales, mais son étoile le sauva de ce ridicule.

Inscription pour un portrait de Louis XIV.

Il prit en un jour la Lorraine,
La Bourgogne en une semaine,
La Hollande en un mois. Malgré le Castillan,
Que ne prendra-t-il en un an?

Beau

Beau ſexe où tant de grace abbonde.
Qui charmez la moitié du monde,
Aimez, mais d'un amour couvert,
Qui ne ſoit jamais ſans miſtere:
Ce n'eſt pas l'amour qui vous perd,
C'eſt la maniere de le faire.

Si vous voulez rendre ſenſible
L'objet dont vous êtes charmé;
Pourvû que dans le cœur il n'ait rien d'imprimé,
La recepte en eſt infaillible:
Aimez, & vous ſerez aimé.

Si vous aimez une coquette,
Qui ſoit inſenſible à vos maux.
Qui vous flatte, puis vous maltraite,
Et vous accable de rivaux:
Ne vous rebutez point, quelque ſot s'iroit pendre,
Ne vous rebutez pas, vous la verrez changer,
Atendez l'heure du berger,
Tout vient à têms qui peut attendre.

Vous

Vous nous dites d'un ton de maître,
Que pour aimer il faut connoître;
Voulez-vous ſavoir juſtement,
Ce qu'enſeigne l'experience?
L'amour vient de l'aveuglement,
L'amitié de la connoiſſance.

Vous qui prônez inceſſament,
Qu'on eſt fou quand on eſt amant,
Apprenez, en une parole,
Ce que l'amour eſt en effet:
Il eſt fou dans une ame folle,
Et ſage dans un cœur bien fait.

Sylvandre dans l'incertitude,
Quelle il aimeroit mieux, la coquette ou la prude
Et ne pouvant enfin ſe reſoudre à choiſir,
Me demanda quelle victoire,
Seroit plus ſelon mon deſir.
Voulez-vous, lui dis-je me croire?
La prude donne plus de gloire,
La coquette plus de plaiſir.

L'hy-



L'hyperbole plaît aux amans,
Tout eſt ſiecle pour eux, ou bien tout eſt momens,
Et jamais au milieu, leur calcul ne demeure
Ils vont tous dans l'extremité,
Ils diſent que leur bien ne dure qu'un quart d'heure,
Et leur mal une éternité.



J'aimerois mieux un peu moins de careſſes,
Avec beaucoup d'égalité,
Que d'être un jour accablé de tendreſſes,
Et l'autre de ſeverité.

On parle fort diverſement.
Des effets que produit l'abſence:
L'un dit qu'elle eſt contraire à la perſéverance,
Et l'autre qu'elle fait aimer plus longuement.
Pour moi voici ce que j'en penſe.
L'abſence eſt à l'amour, ce qu'eſt au feu le vent.
Il éteint le petit, il allume le grand.

Si vous avez bien envie,
D'aimer toujours Emilie,
Laiſſez là le Sacrement;
Vouloir épouſer la Belle,
C'eſt vouloir rompre avec elle
Un peu plus honnêtement,
Que par votre changement.

Lorſque deux vrais amans, ſe ſont trouvez aimables,
Rien de leur paſſion ne les peut affranchir.
Devenir laids, Iris, devenir miſerables,
Tout cela ne fait que blanchir.

Quand vous aimez paſſablement,
On vous accuſe de folie;
Quand vous aimez infiniment,
Iris, on en parle autrement:
Le ſeul excès vous juſtifie.

L'a-

L'amour égale ſous ſa loi,
La bergere avec le Roi,
Si tôt qu'il en fait ſa maîtreſſe,
Si tôt qu'elle a pû l'engager;
La bergere devient Princeſſe,
Ou le Prince devient berger.

IMITATIONS DE MARTIAL.

Damon veut épouſer Climene.
Pour en venir à bout il fait tout ce qu'il peut.
Elle en vaut peut être la peine?
Elle a de la beauté? Non, c'eſt choſe certaine
Qu'elle eſt laide, riche, & mal ſaine,
Mais c'eſt pour cela qu'il la veut.

Liv. I. Ep. 11.

Le paſſé nous eſt échapé.
Compter ſur l'avenir, on peut être trompé.
Le preſent eſt à nous, & c'eſt la ſeule choſe
Dont un honnête homme diſpoſe.
Puiſque l'un n'eſt donc plus; que l'autre eſt incertain,
Vivons dès aujourd'hui, ſans attendre à demain,

Liv. I. Ep. 16.

Des

Des Epigrammes que voici,
L'une eſt médiocre, l'autre eſt bonne;
Beaucoup ne valent rien: mais qu'on ne s'en étonne,
Tous les Livres ſont faits ainſi.

Liv. I. Ep. 17.

Je ne vous aime point, Hylas
Je n'en ſaurois dire la cauſe:
Je ſai ſeulement une choſe;
C'eſt que je ne vous aime pas.

Liv. I. Ep. 33.

Aminte en ſon particulier
Ne pleure point la perte ſon Pere.
En public on l'entend crier,
Aminte ſe deſeſpere.
Qui cherche avec trop de ſoin
De paroître inconſolable
De douleur eſt incapable.
La douleur eſt veritable
De qui pleure ſans témoin.

Liv. I. Ep. 34.

Vous êtes d'une étrange humeur,
Le ſecret ne vous ſauroit plaire,
Iris, vous aimez l'adultere
Encor moins que le ſpectateur.
Prenez plaiſir au myſtere,
Il paſſe celui des ſens.
Faites l'amour, j'y conſens;
Mais cachez-vous pour le faire.

Liv. I. Ep. 35.

Les Vers que tu nous dis, Oronte, ſont les miens:
Mais quand tu les dis mal, ils deviennent les tiens.

Liv. I. Ep. 39.

Vous voudriez ſavoir, Beliſe,
Qu'elle humeur auroit plus d'appas
Pour me priver de ma franchiſe.
Je veux une Philis entre le haut & bas,
Qui ne faſſe point trop valoir la marchandiſe:
Mais auſſi qui ne tombe pas
Au premier mot que l'on lui diſe.

Liv. I. Ep. 58.



Vous avez bien de la beauté
Vous êtes en la fleur de l'âge?
Mais vous gâtez cet avantage
Par l'excès de la vanité.
Tant que vous vous croirez des beautez le modelle,
Vous ne ſerez jeune, ni belle,

Liv. I. Ep. 65.

Tandis qu'en pleine liberté
Vous avez laiſſé votre femme,
Elle a gardé la chaſteté;
Sans jamais brûler d'autre flamme.
Vous la faites garder, ſoupçonnant l'avenir:
Mais en le voulant prévenir
Tirſis, vous cauſez l'adultere.
Ah! que d'éſprit vous êtes plein!
Il vous coûte bien cher à faire
De votre femme une P . .

Liv. I. Ep. 74.

Sais tu bien pourquoi j'aime mieux
Te donner un Louïs que de t'en prêter deux;
C'eſt mon cher, qu'en une parole
J'aime mieux perdre une piſtole.

Liv. I. Ep. 76.

En Damon, tout eſt miſtere,
De tout il fait des ſecrets.
Il dit tout bas, que le ſoleil éclaire,
Que le temps eſt chaud, qu'il eſt frais.
Cette manie eſt ſans pareille,
Il en fait ſon unique emploi,
Il trouve tant de goût à parler à l'oreille
Qu'il feroit à l'oreille un éloge du Roi.

Liv. I. Ep. 90.

Pendant que le bruit eſt fort grand,
Nevole veut plaider ſa cauſe.
On fait ſilence maintenant,
Nevole, dites quelque choſe.

Liv. I. Ep. 98.

Le

Le peintre en peignant ta Venus,
N'étoit pas en trop bonne verve,
Peut être sommes nous deçus,
Il a voulu flatter Minerve.

Liv. I. Ep. 103.



Tu dis que ta maison est nette,
Que tu ne dois pas un denier,
Il est vrai n'a point de dette
Qui n'a pas de quoi païer.

Liv. II. Ep. 3.

Je voulus hier emprunter
De Polemon quinze pistoles,
Il emploïa mille paroles
A me vouloir persuader
De prendre un autre train de vie;
Que si d'être Avocat il me venoit envie;
Je n'aurois jamais mon pareil.
Ta bonté, lui dis-je, est trop grande,
Donne moi ce que je demande;
Je ne demande pas conseil.

Liv. II. Ep. 30.

Qu'avez vous donc fait à Versaille?
Me disoit Cloris l'autre jour;
Car enfin quatre mois de Cour
Ne vous ont pas valu la maille.
He mon Dieu! lui dis-je, Cloris,
J'ai plus gagné que l'on ne pense.
On ne peut estimer le prix
De quatre mois de votre absence.

Liv. II. Ep. 38.



Vous voulez que je vous revere.
Tirsis, je voulois vous aimer;
He bien, il faudra pour vous plaire,
A vos désirs me conformer.
Mais sachez, si je vous revere,
Que je ne vous aimerai guere.

Liv. II. Ep. 55.



Tu ne me rencontres jamais
Sans demander ce que je fais.
Je juge à ce discours que tu fais d'ordinaire,
Que tu n'as autre chose à faire.

Liv. II. Ep. 67.

❦

Tu travaille, & tu veux paroître surprenant,
En disant des choses nouvelles.
C'est être bien impertinent,
Que de peiner aux bagatelles.

Liv. II. Ep. 88.

❦

Je ne compte pour rien tous les plaisirs passez.
En avoir à toute heure est toute mon envie.
Personne ne se presse assez
De passer doucement la vie.
Si mes vœux étoient exaucez,
J'aurois une santé tranquille,
Un valet à tout faire, & sur rien difficile,
Bonne chere, mais sans excès,
Une femme pas trop habile,
La nuit sans insomnie, & le jour sans procès.

Liv. II. Ep. 90.

❦

Dieux! que vous êtes importun,
Par vos Vers que vous vous voulez lire!
Vous en accablez un chacun;
Oronte, on n'y peut plus suffire.
Voulez vous savoir combien
Vous êtes insupportable?

Etant un homme de bien
D'un bon cœur, juſte, équitable,
On vous fuit comme le diable.

Liv. III. Ep. 44.

De crainte des méchans ſuccès,
Tirſis commence tout, & n'achève jamais.
Je crains qu'en commençant l'œuvre du mariage,
Il n'achève pas ſon ouvrage.

Liv. III. Ep. 79.

Couper le nez à ſon rival,
N'eſt pas aller à la ſource du mal.

Liv. III. Ep. 85.

Quand je te conterai ma peine,
Point de pitié, belle Chimene:
Sois rigoureuſe, j'y conſens:
Mais ne le ſois pas trop long-temps.

Liv. IV. Ep. 38.

Je cherche à Paris une femme,
(Et je la cherche vainement.)
Qui ſoit inſenſible à la flamme
D'un aimable & diſcret Amant.
Comme s'il étoit défendu,
Ou que l'action fût infame,
On ne trouve pas une Dame
Qui rebute un homme aſſidu.
Il n'eſt donc point d'honnête femme en ville;
Dites vous. Il en eſt dix mille.
Que fait donc la femme de bien?
En deux Vers je vais vous l'apprendre.
Elle ne donne jamais rien;
Mais elle ſe laiſſe tout prendre.

Liv. 4. Ep. 70.



Damon, ce n'eſt pas d'aujourd'hui,
Qu'aux vivans la gloire on refuſe.
Du vivant de Virgile on mépriſoit ſa Muſe;
Et du temps de Menandre on ſe moquoit de lui.
Mes Vers pourtant, ſi vous m'en voulez croire,

De vous faire estimer ne vous empressez pas.
Je quitte ma part de la gloire,
Qui ne vient qu'après la trépas.

Liv. IV. Ep. 10.

Un larron vous dérobera,
Le feu consumera vos maisons, vos richesses,
Un debiteur vous plaidera,
Vous serez filouté par toutes vos maîtresses.
Vous perdrez sûrement ce que vous aurez mis
Ou chez la blonde ou chez la brune.
Ce que l'on donne à ses amis
Ne dépénd plus de la fortune,
Vous n'aurez à vous d'assuré
Que ce que vous aurez donné.

Liv. V. Ep. 42.

Damon nous disoit aujourd'hui,
Qu'il ne soupoit jamais chez lui.
Il disoit vrai, car en sa vie
Il n'a soupé l'on ne le convie.

Liv. V. Ep. 47.

Sera-

Seraphine, il faut que tu ſache
Les caprices de mon eſprit.
Quand on me cherche, je me cache,
Et je cherche quand on me fuit.

Liv. V. Ep. 83.

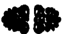


Une Maîtreſſe, cher Adraſte,
Qui tient à ſon Amant tout ce qu'elle a promis
Et bien plus honnête & plus chaſte
Que la femme de ſept maris.

Liv. VI. Ep. 7.

Ne vous attachez point aux choſes trop aimables,
Les regrets de leur perte en ſont bien plus cuiſans;
Et les choſes eſtimables
Ne durent pas long temps.

Liv. VI. Ep. 29.



Sur tes obligeantes paroles
Je t'ai demandé cent piſtoles,
Dont je te veux montrer l'emploi.

Depuis dix jours tu te tourmente ;
Tu t'enquiers, je languis moi même dans l'attente;
Au nom de Dieu, refuse moi.

Liv. VI. Ep. 20.

Telle est la loi du sort, nul excès n'est durable;
S'il passe le commun, il passe promptemement.
Ainsi pour éviter des chagrins en aimant,
Il faudroit n'aimer rien d'extrément aimable.

Liv. VI. Ep. 29.

Donne moi des baisers pressez.
Tu demandes si c'est assez
Que le nombre à mille se monte;
Helas tu ne sens pas mon feu.
Qui peut en demander par compte,
Philis, il en desire peu.

Liv. VI. Ep. 34.



Rien ne vous égaloit pendant vos jeunes ans.
Des femmes d'aujourd'hui Philis est la plus belle.
Bon Dieu! qu'est que fait le temps?
J'ai soupiré pour vous, je soupire pour elle.

Liv. VI. Ep. 40.

Tout

Tout le monde estime mes Vers;
On les apprend, on les recite,
Persuadé de leur merite:
Le seul Tircis, dont l'esprit de travers
Honore tout ce qu'il critique,
Est enragé quand on les lit,
S'étonne, pâlit, & rougit.
Tircis à sa façon fait mon panégyrique.

Liv. VI. Ep. 61.

Tu t'afliges toujours, & rien ne te console.
Cependant ta fortune est en fort bon état.
N'as tu pas peur que cette folle
Ne te traite comme un ingrat?

Liv. VI. Ep. 79.

Sais tu pourquoi je te refuse
Les ouvrages de ma Muse?
C'est que tu me rendrois les tiens,
Si je te donnois les miens.

Liv. VII. Ep. 3.

Luc aime les enfans, Paul aime les barbons.
Quel mal vous font, Tirsis, leurs inclinations?
Licidas mange tout avecque sa du Tange:
Laissés-le tout manger, pourvû qu'il ne vous mange.
Damon passe les nuits en chansons, en repas:
Que vous importe t-il, si vous ne veillez pas?
Vous ne vous occupez qu'aux affaires des autres,
Et vous ne songez point aux votres.
D'un fou vous n'auriez pas credit;
Vous devez jusqu'à votre habit.
La conduite de votre femme
Est épouventable, est infame:
Votre fille a plus d'un Amant;
C'est là ce qui devroit vous donner du tourment.
J'aurois encor cent choses à vous dire,
Qui vous touchent extrêmement;
Mais ce qui vous touche, beau Sire,
Ne me regarde nullement.

Liv. VII. Ep. 10.

En prêmier lieu je vous prie
De me prêter de l'argent,
Sinon, Tirsis, je vous supplie
De me refuser promptement.
Sur cela mon desir est tout contraire au vôtre.
Pour moi j'aime fort le prêteur:

Je

Je ne hais point le refuſeur;
Mais vous n'êtes ni l'un ni l'autre.

Liv. VII. Ep. 43.

Nous avions eſſuyé nos larmes
Nos deſeſpoirs étoient finis,
Nous avions paſſé les allarmes
Qu'on a dans les dangers de ſes meilleurs amis;
Lorſque la Parque radoucie
Par des vœux que chacun avoit cru ſuperflus
Vous a voulu rendre la vie,
Quand nous ne la demandions plus.
Vous ſavez ce qu'on fait dans cette nuit profonde
D'où vous êtes reſſucité;
Et vous jouiſſez dès ce monde
De vôtre poſterité.
Effacez les chagrins de votre maladie,
En regagnant le tems que vous avez perdu
Et ne perdez aucun jour de la vie
A quoi vous êtes revenu.

Liv. VII. Ep. 47.

Vous n'avez jamais achevé :
Jamais lenteur ne fut comme la vôtre.
Après avoir fait le poil d'un côté,
Il faut toûjours recommencer de l'autre.

Liv. VII. Ep. 83.

Par vos acquêts que pouvez-vous prétendre;
De vos Louïs vous trouverez le bout.
Licidas, vous achetez tout;
Vous pouriez bien enfin tout vendre.

Liv. VII. Ep. 98.

Vous avez de l'eſprit, vous avez la peau douce:
Je voudrois vous toucher toûjours, & vous ouïr.
Mais lorſque je vous voi, tout mon deſir s'émouſſe,
Et je ne veux plus rien que fuir.

Liv. VII. Ep. 101.

Dans la longue abſence d'Atys
Rien ne ſe fait dans ſes affaires,
Tout va toûjours de mal en pis;
Et (ce qui ne ſe comprend guere)
Sa femme accouche cependant

En veux tu ſavoir le myſtere ?
C'eſt qu'Atys eſt ſans Intendant,
Et non ſa femme ſans Amant.

Liv. VII. Ep. 102.



L'eſprit nous ſert fort dans la vie,
Sans cela nous n'y faiſons rien.
Cependant cet eſprit nous attire l'envie,
Plus que les honneurs ni le bien.

Liv. VIII. Ep. 17.

Quand j'ai battu mon Cuiſinier
Pour un déteſtable dîner
Tu dis qne pour rien je m'échappe.
Si le ſujet t'en paroît trop leger,
Pour qnel ſujet veux tu que je le frappe ?

Liv. 8. Ep. 23.



Dès long-temps je vous importune,
De rétablir ma mauvaiſe fortune,
Si vous ne voulez m'aſſiſter,
Trouvez bon que je vous demande.
On n'offenſe pas Jupiter
En lui préſentant ſon offrande.

Quoi qu'il n'éxauce pas, d'un regard gracieux
Il voit toûjours celui qui le supplie.
Ce n'eſt pas le Sculpteur, Sire, qui fait les Dieux.
C'eſt celui qui les prie.

Liv. VIII. Ep. 24.



Tu n'eſtimes les gens que des ſiecles paſſez.
Pardonne mon aveu ſincere & legitime;
Je ne t'eſtime pas aſſez,
Pour vouloir par ma mort mériter ton eſtime.

Liv. VIII. Ep. 69.



Philis, on ne vous voit jamais,
Sans quelque laide ou vieille Demoiſelle,
Ce n'eſt pas mal ſavoir vos interêts,
Par là vous êtes jeune & belle.

Liv. VIII. Ep. 79.



Je ſuis l'incomparable à dire des ſornettes
Que vous n'admirez pas, mais que vous aimez bien.
Que de plus grands eſprits ſe ſervent de trompettes;
Pour moi faiſeur de chanſonnettes,
Pour moi plaiſant diſeur de rien,
Je ne me ſers que de muſettes.

Liv. IX. Ep. 1.

Vous

Vous refusez Tircis pour vôtre époux,
Vous me paroissez bien sensée.
Mais Tircis ne veut point de vous,
J'approuve encor plus sa pensée.

Liv. IX. Ep. 6.



Crispin, vous vous donnez au diable,
Qu'au monde je n'ai point d'ami
Qui vous soit en soins comparable.
Mais pour me le montrer, que faites vous aussi?
M'avez-vous étrenné jamais de robbe neuve;
M'avez vous fait avoir emploi?
De vôtre affection je n'ai point d'autre preuve,
Sinon que bien souvent vous petez devant moi.

Liv. X. Ep. 14.



Mon fils, écoute, je te prie,
Ce qui fait une heureuse vie.
Point de chagrin, point de procès,
Un feu qu'on n'éteigne jamais,
Assez de bien acquis sans peine,
Un air aisé; point de Chimene,
Des amis égaux, le corps sain,

Etre

Etre prudent ſans être fin,
Peu de devoirs, point de querelles,
Peu de viandes, mais naturelles,
Une femme de bonne humeur,
Mais au fonds pleine de pudeur;
Etre complaiſant & facile
Un ſommeil pas long, mais tranquille;
Etre ſatisfait de ſon ſort,
Quel qu'il ſoit ne s'en jamais plaindre,
Et regarder venir la mort
Sans la deſirer ni la craindre.

Liv. X. Ep. 47.



Jadis Margot m'offrit la dernier faveur
Pour cent Louis, c'étoit ſon pucelage.
A parler en homme d'honneur,
Margot en valoit davantage;
La ſomme pourtant me fit peur.
Au bout d'un an Margot m'offrit de faire affaire
Pour la moitié du prix qu'elle avoit demandé:
Mais je la trouvai bien plus chére
Que la premiere fois qu'elle m'avoit parlé.
Six mois après Margot fut encore poſtulante
Pour cent écus; le prix m'en rebutta,
J'en voulus donner cinquante;
Elle auſſi les refuſa.
Vous demandez ſi la belle
A pû deſcendre à plus bas prix?

Oui;

Oüi, mais le jeu ne vaut pas la chandelle,
Et je la refuse gratis.

Liv. X. Ep. 75.



Climene à m'épouser a mis toute sa peine.
Pour moi jusques ici j'ai refusé Climene,
Cependant me sentant presser;
Je ferai, lui dis-je, l'affaire,
Mais je veux avoir un doüaire;
A moins je n'y saurois penser:
Dès la premiere nuit de nôtre mariage,
Nous aurons chacun nôtre lit.
J'aurai quelque maîtresse en nôtre voisinage,
Dont vous ne ferez point de bruit.
Vous aurez quelque fille aimable,
Que je flaterai devant vous;
Vous laisserez de l'espace entre nous.
Ne me baisez pas la premiere;
Et quand vous le ferez, point de tendre baiser.
Faites vous à cette maniere,
Je suis prêt à vous épouser.

Liv. XI. Ep. 23.



IMITATION.

Damon pour épouser Iris fait toutes choses.
Celle-ci n'en veut point; mais se sentant presser,
Voici, lui dit-elle, les clauses
Sans lesquelles, Damon, il n'y faut pas penser.
Dès la premiere nuit de nôtre mariage,
Nous aurons nôtre lit chacun;
J'ai fait vœu de mourir avec mon pucelage,
Le reste nous sera commun.
J'aime les beaux habits, je suis coquette & fiére;
J'aime à rire, j'aime à causer.
Faites vous à cette maniere,
Je suis prête à vous épouser.



Climene jure que personne
Gratis ne peut en disposer.
Elle dit vrai, car elle donne
Aux gens pour se faire baiser.

Liv. XI. Ep. 63.

Il ne m'entre point dans l'esprit,
Quelles sont les Philis, de tes billets la cause.
Je sai seulement une chose.
C'est que pas une ne t'écrit.

Liv. XI. Ep. 65.

Tu ne me donnes rien, Damon, pendant ta vie;
Mais tu dis qu'après toi j'aurai part au gros lot,
Si tu n'es pas tout à fait sot,
Tu sais bien quelle est mon envie.

Liv. XI. Ep. 67.

Je ne veux point d'une maitresse,
Dont la maigreur lui fasse un peignoir d'un collet,
Et d'une bague un brasselet.
Je ne veux point aussi d'une grosse pifresse
J'aime la chair & non la graisse.

Liv. XI. Ep. 100.

Tu t'étonnes qu'Hilas paroiſſant tout de flamme;
Ait toûjours pour l'himen montré tant de tiédeur;
Hilas n'avoit point de femme;
Mais il avoit une ſœur.

Liv. XII. Ep. 20.

N'aimez rien trop, bornez tout vos deſirs,
Et ſur tout point de Chimene,
Vous aurez moins de plaiſirs;
Mais vous aurez moins de peine.

Liv. XII. Ep. 34.



Vous avez des endroits aimable,
Vous en avez d'inſupportables:
Je ne puis plus les endurer;
Mais ſans vous je ne puis durer.

Liv. XII. Ep. 47.

Dans l'eſpace de douze mois
Vous êtes douze fois malade.
Pour vos amis, ils en ſont aux abois;
Vous les ruinez en marmelade:
Ne ſoyez plus malade qu'une fois.

Liv. XII. Ep. 56.

Tu crains, dis tu, qu'en mes écrits
Je ne te donne quelque atteinte.
Tu voudrois qu'on te crût, Tircis,
Etre digne de cette crainte.
Mais ce n'eſt qu'aux taureaux qu'en veulent les
Lions,
Ils mépriſent les papillons,

Liv. XII. Ep. 61.

En louant tout le monde, Iris, vous offenſez
Les gens dignes d'être louez,
Qui devroient être diſtinguez.
Quand vous êtes à tous ſi bonne,
Iris, vous n'obligez perſonne.

Liv. XII. Fp. 81.

TRA-

TRADUCTION DE QUELQUES EPIGRAMMES CHOISIES DE CATULLE.

Ad Ravidum. Epig. 41.
Quanam te mala mens &c.

Qui te rend ſi mal aviſé
De vouloir aimer ma maîtreſſe ?
Peux-tu prétendre à ſa tendreſſe ?
Non, tu ne veux qu'avoir oſé.
Tu cherches de l'honneur dans la ſeule entrepriſe;
Tu veux faire parler de toi par les maiſons.
Nous te célebrerons d'une maniere exquiſe,
Philis par ſes rigueurs, & moi par mes chanſons.

Ad Lesbiam. Epig. 73.
Dicebas quondam ſolum te noſſe Catullum.

Iris a contenté mes vœux,
Ma paſſion eſt ſatisfaite:
Cependant ſon humeur coquette
M'empêche de me croire heureux.
Que ma folie eſt extrême !
Je la mépriſe & je l'aime.

In Lesbiam. Epig. 76.
Huc est mens deducta tuâ, mea Lesbia, culpâ.

Mon ame eſt à ce point réduite
Par vôtre méchante conduite,
Que je ne puis vous eſtimer
Quand vous deviendriez fort honnête;
Ni m'empêcher de vous aimer,
Quand vous ſeriez encor plus folle que vous n'ête.

In Lesbiæ Maritum. Epig. 84.
Lesbia mî, præſente viro, mala plurima dicit.

En préſence de ſon mari,
Climene me dit pis que pendre.
Ce maître fat en eſt ravi,
Son plaiſir ne ſe peut comprendre.
Monſieur l'Epoux, vous êtes un grand ſot.
Si Climene ne diſoit mot,
Elle auroit de l'indifference:
Dès qu'elle ne ſauroit ſe réſoudre au ſilence,
Dès qu'elle fait contre moi tant de bruit
Elle fait voir ſon feu par ſon dépit.

In Lesbiam. Epig. 86.
Odi & amo ; quare id faciam fortaſſe requiris.

Iris, j'aime & je hais. Vous êtes en ſuſpens,
Pour ſavoir d'où vient ce partage.
Je n'en ſai rien, mais je le ſens,
Et c'eſt dont aujourd'hui j'enrage.

In Quintiam & Lesbiam. Epig. 87.
Quintia formoſa eſt multis.

Philis eſt blanche, grande & droite;
On n'en peut pas diſconvenir.
Qu'on puiſſe pour cela dire qu'elle eſt bien faite,
On ne le ſauroit ſans mentir.
Dans toute cette grande maſſe
On ne peut pas trouver la moindre grace;
Mais dans Iris, moins blanche & moins grande qu'elle eſt,
Tout eſt agrément, tout y plaît.

Philis dit le Diable de moi.
De ſon amour & de ſa foi,
C'eſt une preuve aſſez nouvelle,
Ce qui me fait croire pourtant,

Qu'elle

Qu'elle m'aime effectivement,
C'est que je dis le Diable d'elle,
Et que je l'aime éperdûment.

Catulle Ep. 93.

IMITATION.

Belise dit du mal de moi,
Et me marque une haine extrême,
Je meure si je sais pourquoi,
Si ce n'est que Belise m'aime.



Me. DESHOULIERES.

ANthoinette de la Garde, connue sous le nom de Me. Deshouliéres avoit épousé Mr. de la Fon de Boisguérin, Seigneur Deshouliéres. Le peu de complaisance qu'eût Mr. Deshouliéres pour le Marquis de Louvois, lui fit perdre sa fortune. Son Epouse se sentant un genie extraordinaire pour la Poësie Françoise, s'y appliqua avec beaucoup de succès, & consacra son nom à l'immortalité par un volume de Poësies qu'elle publia de son vivant. On a sur tout admiré ses Idiles qui sont d'une extrême beau-

té. Le grand nombre de Vers qu'elle fit pour sa Chate servit de pretexte à un esprit mal-tourné pour empecher que la Cour ne la recompensât des vers qu'elle avoit faits pour le Duc de Bourgogne. On fit une mauvaise plaisanterie qui finit ainsi.

Pour immortaliser son chat,
Elle en a fait bien davantage.

Cette illustre Dame mourut à Paris l'an 1694. âgée de 56. ans. Elle avoit eu deux filles, dont l'une fut Religieuse à Nions en Dauphiné, & l'autre est demeurée dans le monde où elle s'est acquis quelque reputation par ses Poësies qu'elle à fait imprimer à la suite de celles de sa Mere en 2. vol. in Octavo.

SONNET

En Bouts-Rimez. Sur l'OR.

Ce métal precieux cette fatale . . . . pluïe
Qui vainquit Danaë, peut vaincre . . . l'univers.
Par lui les grands secrets sont souvent . . découverts.
Et l'on ne répand point de larmes qu'il . . . n'essuïe.

Il semble que sans lui tout le bonheur nous . . fuïe:
Les plus grandes citez deviennent des . . . deserts,
Les lieux les plus charmans sont pour nous des . . .
. . . . enfers.
Enfin tout nous déplaît, nous choque & nous . . .
. . . ennuïe.

Il

Il faut pour en avoir ramper comme un ... Lezard,
Pour les plus grands defauts c'est un excellent ... fard,
Il peut en un moment illustrer la .... Canaille.

Il donne de l'esprit au plus sot .... animal;
Il peut forcer un mur, gagner une .... bataille,
Mais il ne fait jamais tant de bien que de ... mal.

* Les Bouts-Rimez sont un genre de Poësie qui a commencé a être en vogue du tems de Sarrazin qui a composé un Poëme assez plaisant intitulé la defaite des Bouts rimez. Leur beauté consiste dans la bisarerie des rimes que l'on propose & dans la difficulté qu'il y a de les remplir d'une maniere raisonnable. Comme s'il n'y avoit point deja assez de dificulté à faire un beau Sonnet, sans gêner le Poëte sur le choix des rimes aux quelles on l'assujetit. C'est à cette sorte d'ouvrages que l'on peut appliquer ce bon mot de Martial,

Stultum est difficiles habere nugas.

Il y a de la folie à se rompre la tête pour ne faire après tout qu'une bagatelle.

AUTRE

Pour le Roi.

Pour chanter un heros quittons le. . : flageollet.
Louïs cède au seul Roi qui fit le .... Decalogue;
Par lui l'Aigle est reduite au vol du ... Roitelet,
Et son nom est trop grand pour la champêtre. Eglogue.

La chicane mourante au fond du . . . Châtelet;
Lui seul aux autres Rois servant de . . Pedagogue,
Tous ses voisins forcez à garder le . . . . . Mulet,
L'heresie enchainée à ses pieds comme un . . Dogue.

De vices & d'erreurs son Etat . . . . . ecuré,
Le calme à l'univers par ses soins pro . . . . curé,
Tout met enfin sa vie au dessus des plus . . . belles.

Il vient d'humilier l'orgueil de l' . . . Hellespont;
A ses vastes projets la Fortune . . . . repond,
Et va lui preparer des victoires. . . . nouvelles.

AUTRE.

Au Duc de Saint Aignan.

Favori des neuf sœurs, tu sais plaire . . Omnibus
Doux à qui s'est soumis, fatal à qui te . . . fâche,
Tu sers Louïs le grand sans espoir, sans . . . relâche,
Et de quatre tu fais donner la mort . . . . . tribus.

Tu pourrois inspirer la valeur au plus . . . Lâche:
Grand Duc, on voit revivre en toi Gaston . . Phebus;
Tu sais l'art d'emploier noblement ton . . Quibus:
A tes propres dépends plus d'un bel esprit . . . mâche.

Le

Le sort pour toi constant t'aime, te rit, item
Te destine un tresor. (C'est là le . . . tu autem)
Qu'un favori cacha durant une grande . . . ire.

Tu peux encore aimer & faire dire . . . . amo.
Que ton Histoire un jour fera plaisir à . . . . lire,
Si jamais on l'écrit fideli . . . . calamo!

RONDEAU
A. Mr. L'Abbé * * * *

Qui lui avoit écrit qu'il n'y avoit rien de si triste qu'une extreme sagesse.

Fleur de vingt ans tient lieu de toute chose.
Si sort vouloit, lui qui de tout dispose,
Pour vos pechez un peu me rajeunir,
Prelat futur, je saurois vous punir
De tous les maux où votre avis m'expose.

Point ne craignez telle metamorphose,
Trop bien savez que quoi qu'on se propose,
On tâche envain à faire revenir
Fleur de vingt ans.

Quel serieux! diroit-on pas qu'on n'ose
Rire avec vous? envain votre air impose,
Nous savons bien à quoi nous en tenir,
Tout en disant: Dieu veuille vous benir,
Vous cueilleriez, beau sire, à porte close
Fleur de vingt ans.

AUTRE.

A Iris.

Contre l'amour voulez vous vous defendre?
Empechez vous & de vous & d'entendre
Gens dont le cœur s'explique avec esprit.
Il en est peu de ce genre maudit,
Mais trop encor pour mettre un cœur en cendre.

Quand une fois il leur plaît de nous rendre
D'amoureux soins; qu'ils prennent un air tendre;
On lit envain tout ce qu'Ovide écrit,
Contre l'amour.

De la raison il ne faut rien attendre,
Trop de malheurs n'ont sceu que nous apprendre,
Qu'elle n'est rien dès que le cœur agit;
La seule fuite, Iris, nous garantit.
C'est le parti le plus utile à prendre,
Contre l'amour.



AUTRE.

Le bel eſprit, au ſiecle de Marot,
Des dons du Ciel paſſoit pour le gros lot;
Des grands Seigneurs il donnoit accointance,
Menoit parfois à noble jouiſſance,
Et qui plus eſt faiſoit bouillir le pot.

Or eſt paſſé ce tems où d'un bon mot,
Stance, ou dizain, on païoit ſon écot;
Plus n'en voïons qui prennent pour finance
Le bel eſprit.

A prix d'argent l'auteur, comme le ſot,
Boit ſa chopine & mange ſon gigot;
Heureux encor d'en avoir ſuffiſance,
Maints ont le chef plus rempli que la pance.
Dame ignorance a fait enfin capot
Le bel eſprit.



RONDEAU

Taisez vous, tendres mouvemens,
Laissez moi pour quelques momens:
Tout mon cœur ne sauroit suffire
Aux transports que l'amour m'inspire
Pour le plus parfait des Amans.

A quoi servent ces sentimens?
Dans mes plus doux emportements
Ma raison vient toûjours me dire,
Taisez-vous.

La cruelle depuis deux ans . . .
Mais helas qu'ils redoublemens
Sens je à mon amoureux martire?
Mon berger paroît. Il soupire:
Le voici. Vains raisonnemens,
Taisez-vous.



AUTRE

Entre deux draps de toile belle & bonne,
Que très souvent on rechange & savonne,
La jeune Iris au cœur sincere & haut,
Aux yeux brillants, à l'esprit sans défaut,
Jusqu'à midi volontiers se mitonne.

Je ne combats de goût contre personne;
Mais franchement sa paresse m'étonne,
C'est demeurer seule plus qu'il ne faut,
Entre deux draps.

Quand à rêver ainsi l'on s'abbandonne,
Le traître Amour rarement le pardonne,
A soupirer on s'exerce bientôt,
Et la vertu soutient un grand assaut,
Quand une fille avec son cœur raisonne,
Entre deux draps.



Alcidon contre sa Bergére
Gagea trois baisers, que son chien
Trouveroit plûtôt que le sien
Un flageolet caché sous la fougere.
La Bergere perdit, & pour ne point païer,
Elle voulu tout emploïer,
Mais contre un tendre amant, c'est en vain qu'on s'obstine:

Si des baisers gagnez par Alcidon
Le premier fut pure rapine,
Les deux autres furent un don.



Que la fin d'une tendre ardeur
Laisse de vuide dans la vie!
Rien remplace-t-il le bonheur
Dont la douce union des amans est suivie?
Non il n'appartient qu'à l'amour
De mettre les mortels au comble de la joie;
A ses brûlans transports lors qu'on n'est plus en proie,
Qu'un cœur vers la raison fait un triste retour!

Qu'est devenu cet heureux temps,
Où le chant des oiseaux, les fleurs d'une prairie,
Et le soin de ma Bergerie
Me donnoient de si doux momens?
Cet heureux temps n'est plus, & je ne sai quel
trouble
Fait que tous les plaisirs sont pour moi sans dou-
ceur;
J'ignore ce qui met ce trouble dans mon cœur,
Mais auprès d'Iris il redouble.

Je ne ſaurois paſſer un jour
Sans me reſſouvenir du beau Berger que j'aime.
Quand j'y penſe, un plaiſir extrême,
Vient redoubler l'ardeur que j'ai pour ſon retour:
Triſte devoir dont je n'oſe me plaindre,
A ce retour helas! n'aurez-vous rien à craindre?
Si pour y penſer ſeulement,
Des plus tendres tranſports je ſens la violence,
Quand je reverrai mon amant,
Que ne fera point ſa preſence!



Tiran dont tout ſe plaint, Tiran que tout adore,
Amour, impitoiable Amour,
Donne quelque relâche au mal qui devore,
Et la nuit & le jour,
Fai pour me ſoulager que mon aimable Alcandre
Devienne un peu plus tendre,
Va porter dans ſon ſein cette bouillante ardeur,
Ces Violents tranſports, cette langueur extreme,
Dont tu remplis mon triſte cœur.
Depuis l'heureux-moment qu'il aime,
Ne crains pas que tes ſoins ſoient mal récompenſez:
Mon Alcandre, connoît ta puiſſance ſupreme,
Il aime, mais hélas! il n'aime pas aſſez.



Pourquoi me reprocher ; Silvandre,
Que je vous promets tout pour ne vous rien tenir?
Helas ! c'eſt moins à moi qu'à vous qu'il s'en faut
prendre ;
Pour remplir vos deſirs, j'attends un moment tendre,
Que ne le faites-vous venir?



Dans un bois ſombre & ſolitaire,
Iris ſeule avec ſon berger,
Sentit que s'il oſoit devenir temeraire
Elle couroit un grand danger.
La charmante couleur qu'un peu de honte attire,
Sur ſon beau teint ſe répandit,
Et l'heureux berger entendit
Ce que ſa rougeur vouloit dire.



Tandis que vous eſtes belles,
Des Cœurs ſoumis & fidelles,
Ecoutez les doux ſoupirs ;
Riez, charmante jeuneſſe,
Des leçons que fait ſans ceſſe,

Con-

Contre les tendres desirs
La raison aux airs severes?
He! sont-cela ses affaires,
Se connoit-elle en plaisirs?



LA FONTAINE.

JEan de la Fontaine nacquit à Château-Thierri l'an 1621. son Pere qui étoit maître des Eaux & Forêts lui remit sa charge, & souhaita qu'il s'appliquat à la Poësie. La Fontaine garda la charge quelque tems par complaisance; mais il cultiva la Poësie par inclination. Il se fit un Stile original, sur la lecture de Rabelais & de Marot & comme il n'écrivoit que par sentiment, ses ouvrages sont pleins d'un naturel & d'une naïveté qu'il est rare de trouver ailleurs dans un si haut dégré. Jamais homme n'a narré si simplement ni si agréablement que lui. On dit que la même naïveté se trouvoit dans ses mœurs qui étoient très simples. Il étoit grand admirateur des Anciens qu'il reconnoissoit bêtement pour ses superieurs, pour me servir de l'expression d'un des illustres de notre tems Il donna ses Contes qui lui furent un obstacle quand il fut question de le recevoir à l'Academie Françoise, Ce livre & ses Fables sont deux ouvrages auxquels l'immortalité est assurée. On a de lui les Amours de Psiché, des Poësies imprimées dans le reçueil qu'il publia conjointement avec Monsieur de Maucroix. Ma-

dame de la Sabliére le garda chez elle pendant vingtans & après la mort de cette genereuse bien factrice, Monf. d'Hervard le receut dans fa maifon, où il mourut le 13 Avril 1695. âgé de 74. ans. Après fa mort on donna un recueil d'œuvres pofthumes dont la plupart ne font-point de lui, ou ne meritoient pas d'être publiées. Il avoit été reçu à l'Academie Françoife à la place de Jean Baptifte Colbert Miniftre d'Etat.



Un vilageois aïant perdû fon veau,
L'alla chercher dans la forêt prochaine
Il fe plaça fur l'arbre le plus beau,
Pour mieux entendre & pour voir dans la plaine;
Vient une Dame avec un jouvenceau,
Le lieu plait, l'eau leur vient à la bouche;
Et le galant qui fur l'herbe la couche,
Crie, en voiant je ne fai quels appas,
Oh Dieux que vois-je & que ne vois-je pas!
Sans dire quoi, car c'étoient lettres clofes.
Lors le Manant les arrêtant tout coi,
Homme de bien qui voïez tant de chofes,
Voiez vous pas mon veau, dites le moi?

Un

Un Peintre étoit, qui jaloux de sa femme,
Allant aux champs lui peignit un baudet
Sur le nombril en forme de cachet.
Un sien confrere, amoureux de la Dame,
La va trouver, & l'Ane éface net;
Dieu sait comment, puis un autre en remet,
Au même endroit, ainsi que l'on peut croire.
A celui-ci, par faute de memoire
Il mit un bat; l'autre n'en avoit point.
L'époux revient, veut s'éclaircir du point.
Voiez, mon fils, dit la bonne commere.
L'Ane est témoin de ma fidélité
Diantre soit fait, dit l'époux en colere,
Et du témoin & de qui l'a bâté.



Alix Malade & se sentant presser,
Quelqu'un lui dit: Il faut se confesser:
Voulez vous pas mettre en repos votre ame?
Oui je le veux, lui répondit la Dame.
Qu'a Pere André l'on aille de ce pas,
Car il entend d'ordinaire mon cas.
Un messager y court en diligence
Sonne au convent de toute sa puissance.
Qui venez-vous demander? lui dit-on.

C'est

C'eſt Pere André celui qui d'ordinaire
Entend Alix en ſa confeſſion.
Vous demandez, reprit alors le Frere,
Le Pere André le confeſſeur d'Alix?
Il eſt bien loin. Helas! le pauvre Pere
Depuis dix ans confeſſe en Paradis.

❧

Guillot paſſoit avec ſa mariée,
Un gentil-homme à ſon gré la trouvant:
Qui t'a, dit-il, donné telle epouſée?
Que je la baiſe à la charge d'autant.
Très-volontiers, dit Guillot à l'inſtant.
Elle eſt, Monſieur, fort à votre ſervice
Le monſieur donc fait alors ſon office,
En appuiant. Peronnelle en rougit.
Huit jours après ce gentil-homme prit
Femme à ſon tour; à Guillot il permit
Même faveur. Guillot tout plèin de zéle;
Puiſque Monſieur, dit-il, eſt ſi fidelle
J'ai grand regret, & je ſuis bien fâché
Qu'aiant baiſé ſeulement Peronelle,
Il n'ait encore avec elle couché.

Imitation d'Anacr

Oh toi qui peins d'une façon galante!
Maitre Paſſé dans Cithere & Paphos,
Fais un éfort, peins nous Iris abſente,
Tu n'as point vu cette beauté charmante,
Me diras tu: tant mieux pour ton repos.
Je m'en vais dont t'inſtruire en peu de mots.
Premierement mets des lis & des roſes,
Après cela des amours & des Ris;
Mais à quoi bon le détail de ces choſes?
D'une Venus tu peux faire une Iris.
Nul ne ſauroit découvrir le miſtere:
Traits ſi pareils ne ſe ſont jamais vûs,
Et tu pouras à Paphos, à Cithere,
De cette Iris refaire une Venus.

* Jean s'en alla comme il étoit venu,
Mangea le fonds, mangea le revenu;
Jugea tréſors choſe peu neceſſaire:
Quand à ſon temps, bien le ſçut dépenſer,
Deux parts en fit, dont il ſouloit paſſer
L'une à dormir, & l'autre à ne rien faire.

* C'eſt l'Epitaphe de M. de la Fontaine lui-même, il l'avoit faite dans une grande maladie, mais long-temps avant ſa mort.



A l'Abbé de Furetiere.

Toi qui crois tout savoir, merveilleux Furetiere,
Qui decides toujours & sur toute matiere,
Quand de tes chicannes outré,
Guilleragues t'eut rencontré,
Et frappant sur ton dos comme sur une enclume
Eut à coups bâtons secoué ton manteau,
Le bâton, dis le nous, étoit-ce bois de grume*,
Ou bien du bois de Marmanteau †?

* Bois de grume est du bois de Charpente qui n'est point equerry.

† Bois de Marmanteau, est du bois de haute-futaye qu'on conserve pour la décoration de la maison ou il est attaché.

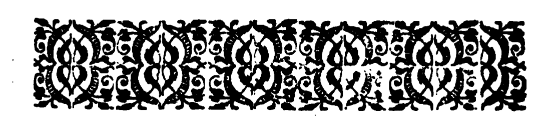
Epitaphe de Moliere.

Sous ce tombeau gisent Plaute & Terence,
Et cependant le seul Moliere y gît.
Il les faisoit revivre en son esprit,
Par leur bel art rejouïssant la France.
Ils sont partis & j'ai peu d'esperance
De les revoir malgré tous nos efforts.
Pour un long-tems selon toute apparance
Terence & Plaute & Moliere sont morts.

On trouvera dans les Epigrammes anonimes un quatrain où cette même pensée est exprimée plus vivement.

Sur le mariage.

Homme qui femme prend, se met en un état
Que de tous à bon droit on doit nommer le pire.
Fol étoit le second qui fit un tel contrat:
A l'égard du premier, je n'ai rien à lui dire.



RICHELET.

Pierre Richelet Parisien, Avocat au Parlement de Paris, s'est rendu célebre par son Dictionnaire de la Langue Françoise, par un Dictionnaire de Rimes, par un Recueil de Lettres choisies de divers Auteurs, & par divers autres ouvrages. On m'a assuré que l'Histoire d'Abissinie ou d'Ethiopie tirée du grand ouvrage de M. Ludolphe est de Richelet. Cet auteur s'étoit fort attaché à la Grammaire françoise, & ses notes ont d'ordinaire quelque chose de vif & de Satirique; on lui doit une partie de celles qui sont dans recueil. Le talent de faire des notes lui étoit venu comme par heritage, puis qu'il étoit petit fils de Nicolas Richelet dont nous avons les Commentaires sur les Poësies de Ronsard. Celui dont il s'agit ici mourut en 1698.

N'ap-



N'apprehendez pas de m'écrire
Parce que l'on me croit savant,
La science n'est que du vent,
La fortune n'en fait que rire.
D'Apollon la severe loi
Passe pour un caprice extrême;
Si vous savez bien dire j'aime,
Vous en savez assez pour moi.



La Vieille.

Souvent de l'épouser Jeanne me sollicite,
Mais ses cheveux gris me font peur;
Si Jeanne toutefois étoit plus décrepite,
Je l'épouserois de bon cœur.

Cette Epigramme est une imitation de celle de Martial qui commence. *Nubere Paula cupit nobis.* Voïez ci-dessus page 18.



Le bon Guillot commence tout,
Et de rien il ne vient à bout;
Pour moi tout franc je m'imagine
A voir Guillot & son tracas,
Que quand Guillot baise Claudine,
Il commence & n'achève pas.

C'est

C'eſt une imitation de l'Epigramme de Martial qui commence. *Rem peragit nullam.* Voiez ci deſſus page 292.

Thomas compoſe une Satyre
Où ſon caprice me déchire;
De toi je differe en ce point
Que je penſe qu'il n'en fait point;
Et la raiſon que j'en puis dire,
La veux-tu ſavoir, Licidas?
Il écrit ce qu'on ne lit pas,
Et je ſoutiens que ce n'eſt point ècrire.

Richelet a fait cette Epigramme contre Thomas de Lorme Poëte de Grenoble, c'eſt une imitation de Martial: l'Epigramme latine commence ainſi. *Verſiculos in me narratur ſcribere Cinna.* Voiez la page 292.



Lors que je baiſe Celimene
Je penſe ſoulager ma peine;
Mais ce remede au lieu de me guerir
De mon mal irrite la cauſe.
Et je vois bien qu'il faut mourir,
Ou qu'il me faut quelqu'autre choſe.

C'eſt une imitation d'un Madrigal du Taſſe, qui commence par. *Che mi valſe.*



Si vous aimés les Je meurs, les Helas!
Cessez de hâter mon trépas:
Vous savez que, quand on expire,
Un seul Je meurs, c'est tout ce qu'on peut dire.
Mais qu'est-ce que cela pour vos divins appas?
Ha! devenez humaine & donnez moi la vie,
Et vous aurez, belle Sylvie,
Mille doux Je me meurs, & mille doux helas.

Imitation d'un Madrigal de Guarini. *Ohime se tanto amate.*



Declaration d'amour.

Auprès de vous je suis tout feu,
Vous faites mon bonheur, & vous causez ma joie,
Loin de vous je soupire & pousse vœu sur vœu,
Jusqu'à ce que je vous revoie.
Oui, loin de vos beaux yeux je rêve & fuis le jour,
Osai-je, belle Iris, dire ce qui m'en semble?
Helas! où mon mal est amour,
Ou si ce n'est amour, au moins il lui ressemble.

Epita-

Epitaphe.

Le mort parle.

J'ai cajolé toute ma vie
Cloris, Amarante, & Sylvie;
Et dans ce tenebreux séjour,
Si les Iris & les Climenes,
Qu'on y voit venir chaque jour
Pouvoient encore ouir mes peines,
Je jure foi de mort que j'irois tour à tour
Leur parler encore d'amour.

Madrigal.

On dit, mais ce n'est qu'une fable:
Qu'Iris me devient favorable,
Et que son feu répond au mien:
Amour, il y va de ta gloire,
Ne saurois-tu pour notre bien
Convertir la fable en histoire?

RACINE.

JEAN RACINE Poëte tragique, Thréſorier de France en la Generalité de Moulins, Secretaire du Roi, & gentil-homme de ſa Majeſté, a été l'un des plus beaux eſprits du ſiécle paſſé. Il nacquit à la Ferté-milon l'an 1639. & fut elevé à Port-Roial des Champs. A l'age de vingt ans il compoſa la Thebaïde où les Freres Ennemis qui fut ſon coup d'eſſai. L'Alexandre fit voir au public que les aplaudiſſements qu'on avoit donnez à ce jeune auteur n'avoient pas été ſteriles, Animé par les conſeils de Mr. Des Preaux ſon ami, & par les graces qu'il recevoit de la Cour, il aprocha toujours de la perfection de plus en plus juſqu'à ſa tragedie de Phedre. Les chagrins qu'une caballe puiſſante tacha de lui donner, pour favoriſer Pradon, le dougoutérent du monde. Les ſentiments de Chriſtianiſme qu'il avoit apportez de Port-Roial ſe ranimérent alors & depuis ce tems là, il ne fit plus de Vers que ſur des matieres de pieté. Il avoit été receu dans l'Academie Françoiſe en 1673. Il mourut âgé de 59 ans, le 21 Avril 1699. Le Cour l'avoit honoré de la charge d'Hiſtoriographe de ſa Majeſté; mais quelques uns doutent que ni Peliſſon, ni Boileau, ni lui, qui en ont été revêtus, aïent jamais rien écrit de cette Hiſtoire. Il fut enterré à Port Roial des Champs, & lors que l'on a démoli cette illuſtre Maiſon, & fait labourer le ſol on a aporté au cime-

cimetiere de S. Etienne du Mont à Paris les os que l'on a trouvez dans le cimetiere de cette Abaïe. Ainsi ceux de Racine ont été deterrez & transferez avec ceux de quantité de personnages tres pieux qui étoient inhumez au même endroit. Nous n'avons de lui que deux petites piéces qui puissent entrer dans ce Recueil.

Parodie d'un Sonnet sur Phedre & Hipolite.

* Dans un Palais doré Damon jaloux & blême
Fait des Vers ou jamais lui même il n'entend rien,
Il n'est ni courtisan, ni guerrier, ni chretien,
Et souvent pour rimer se derobe à soi même.

Sa Muse cependant le hait plus qu'il ne l'aime;
Il a d'un franc Poëte & l'air & le maintien.
Il veut juger de tout & n'en juge pas bien,
Il a pour le Phœbus une tendresse extreme.

Une sœur vagabonde, aux crins plus noirs que blonds,
Va dans toutes les cours offrir ses deux tetons,
Dont malgré son Païs son Frere est idolâtre.

Il se tue à rimer pour des lecteurs ingrats
L'Eneïde est pour lui pis que la mort aux rats;
Et Pradon à son goût est le Dieu du Theatre.

* Ce Sonnet est une reponse à celui que l'on trouvera dans le troisiéme livre, parmi les ouvrages anonimes, & qui commence par ce Vers.

Dans un Fauteuil doré Phedre tremblante & blême &c.

Racine ne tomba point dans l'erreur de ceux qui ont attribué ce Sonnet à Made. des Houlieres. Mais il faut avouer qu'il pouvoit s'en tenir à la replique sans y mêler cette sœur Vagabonde. Si Mr. Des Preaux ne s'étoit mêlé de cette affaire, Racine avoit à dos une famille qui l'auroit infailliment perdu. Mais la sagesse & le credit de cet illustre ami, assoupirent promtement cette querelle.

Entre le Clerc * & son ami Coras,
Deux grands Auteurs, rimant de compagnie,
N'a pas long temps, sourdirent grand débats,
Sur le sujet de leur Iphigenie.
Coras disoit, la piece est de mon crû;
Le Clerc crioit, elle est mienne & non vôtre.
Mais aussi-tôt que l'ouvrage à parû
Plus n'ont voulu l'avoir fait l'un ni l'autre.

* Coras & le Clerc avoient fait ensemble plusieurs Tragedies, & entr'autres celle d'Iphigenie, qui fut mal reçûe du public. L'Epigramme de Racine est en bon stile de Marot.



SEGRAIS.

JEan Regnaud de Segrais né à Caen fut mené à Paris par le Comte de Fiesque qui le prit en amitié lors-qu'il n'étoit encore âgé que de 18. ou de 19. ans. Il fut ensuite receu en qualité de Gentilhomme ordinaire de *Mademoiselle* Anne Marie Louise d'Orleans. Il l'accompagna à saint Fargeau, & le loisir de sejour procura au public la traduction de l'Eneïde. Quelque mécontentement qu'il receut de cette Princesse fit qu'il sortit de son service, & se retira chez Mademoiselle de la Fayette qui le receut chez elle. Ce fut là qu'il écrivit *Zaide* & *la Princesse de Cléves*. Enfin lassé du monde il se retira dans sa patrie, où il résuscita pour ainsi dire l'Academie de Caen. Il epousa une riche heritiere & mourut le 26 Mars 1701. âgé de 76. il avoit été receu à l'Academie Françoise en 1672. à la place de fameux Abbé de Boisrobert. On a de lui un volume de Poësies dont les Principales sont des Odes & des Eglogues. Une traduction de l'Eneïde. & une des Georgiques, ouvrages posthume qu'il preféroit, dit-on, à son Eneïde. Peut-être n'étoit ce que par la peine qu'il avoit eue à l'enfanter, car au reste le public en à receu l'édition avec beaucoup d'indiference, & plus de gens l'ont achetée àcause du portrait de Segrais, que pour les Vers. La mort de Segrais fut celebrée par cette jolie epitaphe de l'Abbé Testu de l'Academie Françoise.

Quand Segrais, affranchi des terrestres liens,
Descendit plein de gloire aux Champs Elisiens,
Virgile en beau François lui fit une harangue.
Et comme à ce discours Segrais parut surpris;
Si je sais, lui dit-il, le fin de votre langue,
C'est vous qui me l'avez appris.



Sur la bonheur de la France par la Paix Genérale des Pirennées.

SONNET.

Sous les Vers Oliviers, dont par sa vigilance
L'heureux Jule enrichit nos champ délicieux,
Admirant ses travaux, & la bonté des Dieux,
Je contemple en repos le bonheur de la France.

Jule a calmé l'orage; il veut que l'abbondance
Nous verse à pleines mains ses tresors precieux,
Et pour faire par tout trembler nos envieux,
Nous avons de Condé la * fatale vaillance.

Mais notre grand Monarque accomplit nos souhaits;
Etant né pour la guerre, il se donne à la Paix;
Il fait par ses vertus adorer son Empire.

Et de si riches dons les Graces l'on orné,
Qu'un légitime choix nous le feroit élire,
Si la faveur du Ciel ne nous l'avoit donné.

* Le mot de *fatal* se prenoit alors en bonne part, mais il n'est plus usité dans ce sens là, & il ne veut dire que funeste. Le mot de *Vaillance* à vieilli & n'est plus receu dans la Poësie sublime, telle qu'est un Sonnet.



Sur la mort du Cardinal Mazarin.

SONNET

Jule dans ses beaux jour fut un Pilote sage
Qui malgré les écueils & les vents mutinez,
Malgré les Aquilons contre lui déchainez
Garantit notre nef d'un visible naufrage.

Après les long perils d'un pénible voïage
Il nous rendit au port, de gloire environnez,
Ses nochers comme lui d'olive couronnez,
Et riches du tresor qui fit l'orgueil du Tage.

A son dernier moment son Roi victorieux,
Au gré des doux zéphirs, des ondes, & des cieux,
Prit seul par ses conseils le timon du navire.

Ainsi laissant voguer ce superbe vaisseau
Sous ce jeune Patron que l'univers admire,
Le dernier de ses jours fut encor le plus beau.



En vous faisant parler votre santé s'altere;
Eh bien auprès de vous, Philis, il se faut taire.
Mais connoissez au moins combien de mes langueurs
Votre langueur est differente;
C'est pour parler que votre mal s'augmente,
C'est pour me taire que je meurs.

Ce Madrigal fut fait pour une Dame malade, à qui les Medecins avoient défendu de parler.



Au premier jour de cette année
Si vous ne m'aviez tout ôté,
Vous eussiez eu ma liberté,
Car je vous l'avois destinée.
Ainsi, belle Philis, n'aïant rien à donner,
Je n'ose vous importuner
De la moindre reconnoissance.
Bons Dieux, qu'il faut être insensé,
Pour vous aimer sans esperance,
Comme je faisois l'an passé!



CHEVREAU.

URbain Chevreau étoit né à Loudun le 12 Mai 1613. Il est étonnant qu'un homme qui passa la meilleure partie de sa vie à voiager ait pu parvenir au degré de science que l'on remarque dans ses écrits. Christine Reine de Suede le fit Secretaire de ses Commandements. Il demeura peu au service de Charles Gustave, Successeur de Christine, & s'en revint en France. Il n'y fut pas long tems, qu'il partit pour Cassel, de là il alla en Danemarck, puis à Zell & à Hannover. Et il se retira ensuite dans sa patrie d'où il entretint un commerce de litterature avec un grand nombre d'illustres. Il mourut le 15 Fevrier 1701. âgé de 77 ans, dix mois & trois jours. On a de lui un volume de Poësies; des œuvres mêlées: l'Ecole du sage, ou le Caractere des vertus & des vices: Le tableau de la Fortune: Les considérations fortuites. L'Histoire du Monde livre rempli de mille choses excellentes; mais dans un ordre fort confus: deux Tomes de Chevreana, qu'il donna lui même au public. On lui attribue aussi deux Romans à savoir Scanderberg & Hermogene, qui furent fort estimez dans leur tems.

Madrigal.

Je brûle, je me pâme & je me meurs d'amour,
Auprès de vous ſans ceſſe je ſoupire,
Je perds par vós rigueurs la lumiere du jour,
Et quand je vous le dis, vous n'en faites que rire.
Le Crocodile, helas! par un plus noble effort
Se plaint auprès de l'homme, auſſi tôt qu'il eſt mort.
Et vous dans la peine terrible
Dont vous affligez mille amants,
Auſſi bien que dans mes tourments,
Serez vous toujours inſenſible?
Au moins, cruel objet de ma longue amitié,
Par l'exemple d'un monſtre horrible
Inſtruiſez vous à la pitié.

Ce Madrigal renferme une penſée fort délicate. Il eſt imité de l'Italien du Comte *Fulvio Teſti. I' ardo, i ſpaſimo, i moro &c.*

La belle fille noïée.

Ici Lidie a fait ſa ſepulture,
Arroſez la pour le moins de vos pleurs;
A pleines mains répandez y les fleurs,
Paſſants, & dans ces vers liſez ſon avanture.
En tombant dans cette eau, par un funeſte ſort,
Cette * merveille y but la mort;

Mais

Mais voïez l'étrange puiſſance
Et le bizare effet de l'eau!
Une Venus y prit naiſſance,
Une autre y trouve ſon tombeau.

* Ce Madrigal eſt imité du même auteur & commence ainſi dans l'Italien *Leggi l'inciſe note* &c.

Cette merveille. Quoi qu'il ſoit ordinaire aux Poëtes de dire *cette merveille* pour cette *merveilleuſe fille*, il me ſemble qu'on ne peut pas dire qu'*une merveille boit* ces deux mots ſont trop étrangers l'un à l'autre.

Epigramme
Sur le portrait d'un Hermaphrodite.

L'original eſt à tout faire,
Il eſt tout ce que tu voudras;
Et tu feras beaucoup lors que tu reſoudras
Sous quel Sexe on l'a deu portraire.
Il eſt des deux bien convaincu:
Il peut être coquette, il peut être cocu,
Car il eſt & mâle & femelle;
Et comme il peut ſervir de femme & de mari;
De maitreſſe & de favori;
Toute la grammaire en querelle
Ne ſait plus à quel genre aller,
Et ne ſait comment l'appeller
Ou Monſieur, ou Mademoiſelle.



Calixte comme le miroir,
Qui reçoit toutes les images,
Reçoit les amoureux hommages,
Des premiers qui la veulent voir.
Mais quoi qu'à tous les vœux cette belle réponde,
Le miroir & son cœur ont ceci de commun,
Qu'ils peuvent recevoir tous les objets du monde,
Et qu'ils n'en conservent pas un.

Tout m'afflige tout m'importune,
Les promesses des grands n'ont point ici d'effet,
Et j'en suis suis si peu satisfait,
Que je crains bien cher Lisle-Brune,
De n'avoir rien de la Fortune,
Que le * Tableau que j'en ai fait.

* Il fait allusion au livre qu'il avoit composé sous le titre de Tableau de la Fortune. Chevreau n'étoit pas pauvre & il a écrit ceci plutôt pour ne pas perdre une jolie pensée, que par aucun sentiment de misere.



Si tu crains, cher Tirsis, de porter la besace
Crains le metier des vers, comme un metier fatal;
Qui prend le chemin du Parnasse,
Prend le chemin de l'Hôpital.

* Mainard avoit dit.

> Pegaze eſt un cheval qui porte
> Les grands hommes à l'Hôpital.



Sur le bruit qui courut d'un Chambre de Juſtice.

Auteur de tous nos maux, vous ſerez nos victimes!
Ou vous connoît, on ſait vos crimes,
Votre ſort n'a plus rien beau:
La juſtice, après vous, jour & nuit, occupée
Pour vous mieux reconnoître a rompu ſon bandeau;
Et pour vous mieux punir a repris ſon épée.

Cette Epigramme eſt delicate, on peut la comparer avec celle du Chev: d'Aceili ſur le même ſujet, & remarquer facilement la diférence d'une penſée fauſſe à une penſée naturelle.



Sur Didon.

Dans l'état miſérable où l'on te voit réduite;
Qu'on doit plaindre, o Didon, ton amour & ton ſort
Si la mort d'un époux eſt cauſe de ta fuite
La fuite d'un amant eſt cauſe de ta mort.

Cette Epigramme eſt imitée de celle d'Auſone auſſi bien que celle qui ſuit. Le ſecond Vers en eſt deſagréable par

le son redoublé de *Didon ton*. La traduction suivante est tirée d'un Poëme intitulé Peinture Poëtique des tableaux en mignature.

Je plains, Didon, de tes deux mariages
Ou les Tristes succès, ou les cruels outrages,
Tes époux l'un & l'autre ont causé les malheurs.
Lors que l'un meurt tu fuis; quand l'autre fuit tu meurs.

L'article de Monsieur Charpentier en fournira une troisieme;

Monsieur de la Fosse en a fait aussi une quatriéme & le fameux Leibnits savant Allemand en a composé une cinquiéme: la voici,

Quel mari qu'ait Didon son malheur la poursuit,
Elle fuit quand l'un meurt, & meurt quand l'autre fuit.



MADEMOISELLE DE SCUDERI.

MAdeleine de Scuderi, fille d'un Gouverneur du Havre de Grace, est si connue par le grand nombre de ses ouvrages qu'il feroit inutile d'en dire ici beaucoup de choses. Comme son patrimoine ne ne repondoit ni à sa naissance ni à son esprit, & ne consistoit qu'en quelques dettes, qu'elle s'engagea genereusement à aquiter, quoi qu'elle ne les eût pas faites, elle s'attacha à faire des livres & pour mieux se cacher emprunta le nom de son frere qui avoit pris aussi le même parti. Elle donna l'Illustre Bassa.
Cirus,

Cirus, Clelie, & enfin son frere qui se maria à une personne de beaucoup d'esprit & de laquelle on a quelques lettres, parmi celles du Comte de Bussi Rabutin, ne voulut plus lui prêter son nom. Depuis ce tems là Mademoiselle de Scuderi qu'il ne faut pas confondre avec Madame sa belle sœur, ne mit plus de nom à ses ouvrages. Ainsi Celinthe, Mathilde, & la Promenade de Versailles parurent anonimes, On commençoit à se rebuter des longs Romans; c'est pourquoi ceux-ci sont plus courts. Elle donna ensuite ses conversations, & en 1671. elle fit le discours sur la Gloire & remporta le premier Prix d'Eloquence que l'Academie ait donné. La Reine Christine l'honora de ses caresses, de son portrait, d'un brévet de Pension, & même de ses lettres. Les Ricovrati de Padoue lui envoierent une patente d'Academicienne. Le Cardinal de Mazarin lui avoit laissé une pension, que Monsieur de Ponchartrain lui continua. En 1683, le Roi lui en donna une de deux mille francs, dont elle à été païée jusqu'à sa mort qui arriva le 2. Juin 1701. Elle étoit dans sa quatre vingt quatorziéme année. Monf. Bosquillon avoit promis de nous donner les œuvres posthumes & la vie de cette savante fille, je ne sais point qu'il ait tenu parole.



Madrigal.

Sur la conquête de la Franche Comté.

Les Heros de l'Antiquité
N'étoient que des Heros d'Eté,
Ils suivoient le Printemps comme des hirondelles,
La victoire en hyver pour eux n'avoit point d'ailes:

Mais malgré les frimats, la neige & les glaçons,
LOUIS est un Heros de toutes les saisons.



AUX POETES
Sur les conquêtes de LOUIS LE GRAND.
Madrigal.

Vous à qui les noeuf Soeurs au milieu du repos,
Ont appris à chanter les hauts faits des Héros
A notre conquérant venez tous rendre homage.
Par des vers immortels, célebrez son courage;
Et n'aprehendez pas que la posterité
Puisse vous accuser de l'avoir trop vanté.
Quoi que vous puissiez dire en publiant sa gloire,
Vous le ferez moins grand que ne fera l'histoire.



IMPROMTU

Sur des Pots de fleurs que Monsieur le Prince cultivoit lui-même.

En voiant ces œillets, qu'un illuſtre guerrier
Arroſa d'une main qui gagna des batailles;
Souviens toi qu'Apollon à bâti des murailles,
Et ne t'étonne point que Mars ſoit jardinier.



Sur la priſe de

LUXEMBOURG.

Fier Luxembourg, maintenant pitoïable,
Contre Louïs vous n'avez pu tenir:
Conſolez vous d'un ſort inévitable;
Vous vous trompiez de vous croire imprenable;
Mais en ſes mains vous l'allez devenir.



Sur la paix

Au Roi.

Dès que tu fais un pas l'Europe est en allarmes
Et contre l'effort de tes armes,
Rien ne la pourroit soutenir;
Mais dans un calme heureux tu gouvernes la terre.
Quand on peut lancer le tonnerre,
Qu'il est beau de le retenir!

Ce Madrigal finit par une pensée si noble qu'elle fait oublier le stile exageré du commencement.



Au Roi

Sur le procès de deux millions qu'il jugea contre lui même.

Faut-il donc toûjours vaincre, & forcer des murailles;
N'aurons nous des héros que par des funerailles?
Non, pour vous, Grand Louis, tout devient glorieux,
Et le monde etonné doute quel vaut le mieux;
Ou perdre des procès, ou gagner des batailles.



A Monseigneur.

Le Dauphin.

Prince, dont les heros doivent être jaloux,
Quel sera desormais le cours de votre Histoire?
Dans vos premiers exploits vous avez une gloire,
Que Louis n'a pas comme vous.
Je sais tous ses hauts faits d'éternelle mémoire,
Ne me soupçonnez point d'un éloge flateur:
Il aura tous les jours victoire sur victoire;
Mais en lui vous aurez un plus grand Spectateur.



Reponse a un Madrigal.

Où on la traitoit d'immortelle.

Quand l'aveugle destin auroit fait une loi,
Pour me faire vivre sans cesse:
J'y renoncerois par tendresse,
Si mes amis n'étoient immortels comme moi.

Vôtre Madrigal eſt joli.
Il eſt agréable & poli;
Vous me louez de bonne grace;
Mais pour cette immortalité
Dont on parle tant au Parnaſſe,
Helas! ce n'eſt que vanité:
Car à la fin, Damon, le plus grand nom s'efface
Dans la ſombre poſterité;
Et ſi le Ciel vouloit contenter mon envie,
J'en quitterois ma part pour un ſiecle de vie.



Nanteuil en faiſant mon image
A de ſon art divin ſignalé le pouvoir;
Je hai mes yeux dans mon miroir,
Je les aime dans ſon ouvrage.



Sur la mort de la Reine Mere.

Anne dont les vertus, l'éclat & la grandeur,
Ont rempli l'Univers de leur vive ſplendeur,
Dans la nuit du tombeau conſerve encor ſa gloire,
Et la France à jamais aimera ſa memoire.
Elle ſût mépriſer les caprices du ſort,
Regarder ſans horreur les horreurs de la mort,
Affermir un grand trône & le quitter ſans peine,
Et pour tout dire enfin, vivre & mourir en Reine.

A



A LA REINE.

Etre Reine, être belle, être jeune, être sage,
Partager pour toûjours le destin d'un héros,
Etre mére d'un fils qui dès son premier âge
Apprend à meprisér les douceurs du repos:
Therese, ce bonheur est si digne d'envie,
Qu'on ne peut souhaiter un sort plus fortuné;
Ni demander au Ciel pour votre illustre vie,
Que de vous conserver ce qu'il vous a donné.



A Monseigneur le Dauphin Le jour qu'il receut le nom du Roi.

Scavez vous bien le prix du grand nom qu'on
vous donne,
Prince, par mille exploits il faut le meriter,
Tout l'univers le craint, la gloire l'environne.
Il n'en fut jamais un si pesant à porter.



Au même.

Pleurez, Roial enfant, pleurez comme Alexandre,
Vous en avez déja plus de ſujet que lui.
Si Louïs eſt dix ans tel qu'il eſt aujourd'hui,
Il ne laiſera rien à prendre.
De votre jeune cœur, c'eſt le plus juſte ennui;
Mais non, ne pleurez pas, hâtez vous de le ſuivre.
C'eſt de lui ſeulement qu'il faut apprendre à vivre:
Croiſſez pour augmenter le nombre des guerriers,
Et de vos tendres mains arrachez des Lauriers.



A M. LA DAUPHINE.

Quoi donc Princeſſe en un moment,
Vous gagnez de Louïs l'eſtime & la tendreſſe,
Notre Dauphin eſt votre amant,
Et pour vous adorer tout le monde s'empreſſe;
Cela tient de l'enchanſement,
Ou du pouvoir d'une Déeſſe.
Rien ne peut reſiſter à vos attraits vainqueurs,
Tous efforts ſeroient inutiles,
En un mot vous prenez les cœurs,
Comme notre Roi prend les villes.



Sur le Portrait du Duc de Montausier.

C'est là de Montausier l'heroïque visage
C'est là son air si grand, & si noble, & si sage:
C'est tout ce qu'il nous laisse après avoir été.
O triste souvenir! quand je mets tout ensemble,
Son esprit, son savoir, & son cœur indomté,
Fier, bon, tendre, constant, rempli de piété:
Helas, je cherche envain quelqu'un qui lui ressemble.



Me. DE VILLEDIEU.

MArie Catherine des Jardins, naquit à Alençon, petite ville dont son Pere étoit Prevôt. Des qu'elle eut ateint l'âge de 19. à 20. ans, se voiant pauvre, se sentant d'ailleurs du génie & de l'ambition, elle alla à Paris, où la beauté de son esprit la fit estimer. Quoi qu'elle ne fût pas belle, Monf. de Villedieu Gentilhomme fort bien fait & assez riche, fut charmé de son mérite & l'épousa. Il mourut peu de tems après; & sa veuve se mit dans un convent d'où elle sortit pour épouser Monsieur de la Châte à qui elle survêcut encore Elle s'étoit fait une certaine coqueterie qui peut-être étoit tou-

te

te dans l'eſprit, elle recevoit & rendoit un grand nombre de lettres de Galanterie, où l'on trouve un ſtile vif, fin & delicat. Elle compoſa un grand nombre de petits Romans, qui firent perdre le goût que l'on avoit eu juſqu'alors pour les grands Romans de Mademoiſelle de Scuderi On a d'elle les Favorites, les Exilez de la Cour d'Auguſte & quantité d'autres Ouvrages que l'on a recueillis en dix volumes, & réimprimez en 1702. le Journal Amoureux paſſe pour le plus Spirituel de tous ſes Ouvrages.



Madrigal.

L'Amour n'a pas beſoin qu'on ait des reſſemblances,
Pour trouver l'art d'unir deux cœurs:
Ses capricieuſes ardeurs,
Par leurs ſecretes violences,
Font de tous les temperamments,
De biſares aſſortiments.
L'ame par la nature eſt envain garantie,
En mille occaſions l'Amour à ſu prouver,
Que tout devient pour lui matiére à Sympathie
Quand il fait tant que d'en vouloir trouver.



Autre.

Presque toûjours chacun suit son Caprice,
Heureux est le mortel que les destins amis
Ont partagé d'un Caprice permis,
Et dequi le transport devient une justice.
Quand de ce don du ciel un cœur est revêtu,
Quoi qu'il ose, quoi qu'il chérisse,
C'est toûjours à l'honneur qu'il fait un sacrifice.
Mais si d'un sort contraire, il étoit combatu,
Le lâche feroit pour le vice,
Tout ce qu'il fait pour la vertu.

Quand vieux Seigneur entreprend jeune Dame,
Il ne fait qu'applanir les chemins de son ame,
Pour un plus jeune qui le suit.
Par ses savants conseils, ses ruses, son adresse,
Il va semant les germes de tendresse,
Dont un autre cueille le fruit.

Quand on voit deux amants d'esprit assez vul-
gaire,
Trouver dans leurs discours dequoi se satisfaire,
Et se parler incessamment,
Les beaux esprits de langue bien-disante,

Disent

Disent avec étonnement:
Que peut dire cette innocente?
Et que repond ce ſot amant?
Taiſez vous beaux Eſprits. Votre erreur eſt extrême.
Ils ſe diſent cent fois tour à tour: Je vous aime.
En amour c'eſt parler aſſez élégament.

Vers Bachiques.

Ce nombre de Valets m'accable,
Ils devorent des yeux le Buffet & la Table;
Et d'un ſecret ennui conſpirent contre nous.
Sortez, laiſſez nous ſeuls goûter la bonne chere;
Eh quoi ne peut-on pas boire & manger ſans vous?
Sortez, fachez temoins, j'aime en tout le miſtére,
Bacchus, comme l'Amour, doit faire des jaloux.



MONSIEUR CHARPENTIER.

FRANÇOIS CHARPENTIER Pariſien, à été un des plus utiles membres de l'Academie Françoïſe. Son aſſiduité aux exercices d'Academicien perfectionna ſon genie qui étoit naturellement vif & aiſé. Il fut fort eſtimé de Monſieur de Colbert.

bert. Il succéda à Jean Baudoüin l'an 1651. & mourut doïen de l'Academie Françoise le 22. Avril, 1702. Ses principaux ouvrages sont *La Vie de Socrate, Les choses mémorables de Socrate, traduites du Grec de Xenophon, La Ciropedie du même. La défense de la Langue Françoise* pour l'inscription de l'Arc de Triomphe. *De l'Excellence de la langue Françoise*, diverses *Poësies*, & plusieurs *Discours Académiques*. Il étoit aussi de l'Academie des Inscriptions & des Médailles.

* Pauvre Didon, où t'a reduite
De tes Maris le triste sort?
† L'un en mourant cause ta fuite,
‡ L'autre en fuïant cause ta mort.

* C'est une traduction fort heureuse de cette Epigramme d'Ausone.

Infelix Dido, nulli bene nupta marito,
Hoc pereunte fugis, hoc fugiente peris.

Voïez ci-dessus page 347.
† Sichée premier mari de Didon aïant été tué, elle se sauva en Afrique avec toutes ses richesses.
‡ Enée qui abandonna Didon & fut cause qu'elle se tua de desespoir.

Le Printems est chargé de fleurs,
D'épis l'Eté, de fruits l'Automne,
L'Hiver de glaçons frissonne,
Et l'Amour abonde en pleurs.

* C'eſt la traduction d'une Epigramme Greque de Ménage. L'abbé Regnier Deſmarais l'a exprimée dans ce diſtique Latin :

Fructibus Autumnus, foliis ver, meſſibus Æſtas,
Bruma Gelu, æternis flammis abundat amor.



Inſcription pour la Machine de Marli.

La Seine, grand Monarque, admirant ta fortune,
Pour être toute à toi, ſe dérobe à Neptune,
Voi comme elle obéit à tes ordres nouveaux.
De ſon lit à ta voix elle s'eſt rétirée,
Et libre deſormais du pouvoir de Nérée,
Te vient offrir ici le tribut de ſes eaux.

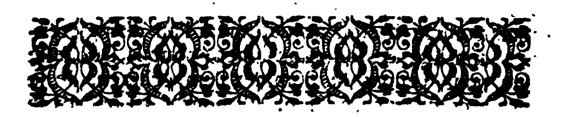
C'eſt une traduction des vers Latins de Santoeuil, auſſi bien que celle qui ſuit.



Inſcription pour la Pompe du Pont Notre-Dame.

Auſſi-tôt que la Seine en ſa courſe tranquile,
Joint les ſuperbes murs de la Roïale Ville,
Pour ces lieux fortunez elle brûle d'amour :
Elle arrête ſes flots, elle avance avec peine,
Et par mille canaux ſe transforme en fontaine;
Pour ne jamais ſortir d'un ſi charmant ſéjour.

SAINT



SAINT EVREMONT.

CHarles de Saint Denis, Sieur de Saint Evremont, fils du Baron de Saint Denis, étoit né à Saint Denis du Gast, près de Coutance en Normandie le 1. Avril 1614. Sa naissance l'engagea dans le métier des armes & son génie le porta aux belles lettres. En qualité d'officier il fut connu & estimé des Maréchaux d'Estrée & de Grammond & du Vicomte de Turenne, & son merite lui attira bien-tôt, la réputation d'être l'un des plus beaux esprits de France. Il s'attacha ensuite au Duc d'Enguien qui le prit pour lire auprès de lui, l'honora de sa confiance la plus intime & le fit lieutenant de ses Gardes. Saint-Evremont perdit par une raillerie indiscrette cette charge & l'amitié de ce Prince devenu Prince de Condé! Une autre Plaisanterie qu'il fit sur la conduite du Cardinal de Mazarin dans la conjoncture du traité des Pirennées lui fit perdre sa fortune; car il étoit déja Maréchal de Camp & il y avoit apparence qu'il iroit plus loin; mais une lettre où il n'avoit cru que badiner avec un Seigneur de ses amis, fut trouvée après la mort de ce Cardinal dont les créatures avoit tout credit. Saint Evremont fut obligé de sortir de France, il alla en Angleterre, & en Hollande; mais il se fixa en Angleterre où Madame de Mazarin contribua beaucoup à l'arrêter. Lors que les personnes qui avoient solli-

cité sa disgrace, eurent moins de credit à la cour; ses amis obtinrent qu'il pourroit revenir en France; mais comme il étoit accoutumé à l'air d'Angleterre, son âge & son attachement pour la Duchesse que nous venons de nommer l'empêchérent de se servir de cette permission. Il mourut à Londres le 9. Septembre 1703. âgé de près de 90 ans. Il avoit un genie merveilleux pour les reflexions. On a recueilli ses œuvres après sa mort. Il a fait beaucoup de vers, qui ne meritoient guére d'être imprimez; si on excepte un petit nombre.



SONNET.

Nature, enseigne moi par quel bizare effort
Notre Ame hors de nous est quelquefois ravie;
Di nous comme à nos corps elle même asservie
S'agite, s'assoupit, se réveille & s'endort.

Les moindres animaux, plus heureux dans leur sort,
Vivent innocemment sans crainte & sans envie,
Exems de mille soins qui traversent la vie,
Et de mille frayeurs que nous donne la mort.

Un mélange incertain d'esprit & de matiére,
Nous fait vivre avec trop, ou trop peu de lumiére
Pour savoir justement & nos biens & nos maux.

Change l'état douteux dans lequel tu nous ranges,
Nature, éleve nous à la clarté des Anges,
Ou nous abbaisse au sens des simples Animaux.

A U

AUTRE.



Qu'avez vous plus, Deſtins, à me faire endurer ?
N'aviez vous pas aſſez éprouvé mon courage,
Et faloit il encor par ce dernier outrage
Pouſſer un malheureux à ſe deſeſpérer ?

Je n'avois pas voulu ſeulement ſoupirer,
J'avois tout ſupporté ſans changer de viſage;
Mais il faut repouſſer la rage par la rage,
Et contre vos rigueurs ſans ceſſe murmurer.

Par vos ordres cruels l'amour & la fortune,
Rendant ſur mon ſujet leur diſgrace commune,
M'ont éloigné d'Iris & chaſſé de la Cour:

Pouſſez juſques au bout votre mortelle envie;
Et ne me laiſſez pas la lumiere du jour,
Après m'avoir ôté les douceurs de la vie.

A Mademoiſelle de l'Enclos.

AUTRE.

Paſſer quelques heures à lire
Eſt mon plus doux amuſement;
Je me fais un plaiſir d'écrire
Et non pas un attachement.

Je perds le goût de la Satire;
L'art de louër malignement,
Céde au ſecret de pouvoir dire
Des véritez obligeamment,

Je vis éloigné de la France,
Sans beſoin & ſans abondance,
Content d'un vulgaire deſtin.

J'aime la vertu ſans rudeſſe,
J'aime le plaiſir ſans moleſſe,
J'aime la vie & n'en crains pas la fin.



Epigramme.

Etre ſans vertu precieuſe;
Faire la belle ſans beauté,
Par une adreſſe ingenieuſe
Qui ſoutient votre vanité;
Ne rien devoir à la nature;
Mais par une heureuſe impoſture
Abuſer l'eſprit & les yeux;
Mettre la laideur en uſage;
N'eſt-ce pas vous vanger des Dieux,
Qui formerent votre viſage,
Pour être un objet odieux?

Sur le Préſident Tambonneau.

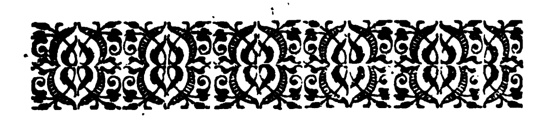
Très dificile & fort peu délicat,
Le Préſident condamne chaque plat,
Quand à diner un ami le convie,
Les mets d'un autre il blâme ſans raiſon,
Et ſans raiſon il paſſeroit ſa vie
A louer tout dans ſa propre maiſon.

Monſieur Des Maiſeaux qui nous a donné une belle Edition des œuvres de Monſieur de Saint Evremont, nous dit que cette Epigramme fut faite à l'occaſion d'un repas que donnoit le Commandeur de Souvré & où l'Auteur avec le Preſident s'étoient trouvez.

Vous faites la ſpirituelle,
Nous laiſſant tout à deviner,
Ainſi que vous faites la belle,
Avec vôtre art de façonner.
Il ne ſort rien de votre bouche,
Vieille Calixte, qui nous touche,
Tout votre eſprit depend de nous;
Et quiconque auroit la malice,
De penſer auſſi peu que vous,
Vous rendroit un mauvais office.

Madrigal.

Qu'avez vous fait de mon amour,
Bonheur fatal, funeste jouïssance?
Etoit-ce pour le perdre, ô trop malheureux jour,
Que je vous attendois avec impatience?
Rendez, trompeur, rendez moi mes desirs
Et je vous rendrai vos plaisirs.



PERRAULT.

CHARLES PERRAULT, Parisien, de l'Academie Françoise; naquit en 1626. Il se mit en reputation de bel esprit par son dialogue de l'Amour & de l'Amitié & par deux Odes dont l'une étoit sur la Paix des Pirennées & l'autre sur le Mariage de Louïs XIV. Le credit qu'il eut auprès de Mr. de Colbert & les services qu'il rendit à un grand nombre de personnes lui aquirent beaucoup d'amis. Il composa quelques piéces de poësie qui sont admirables, telles sont le Poëme de la Peinture, l'Ydile à Mr. de la Quintinie; le Génie à Mr. de Fontenelle; mais le Poëme qu'il intitula le Siecle de Louïs le grand révolta bien des Savans. On l'attaqua de tous côtés, & ce fut pour justifier son sentiment qu'il

qu'il composa ses Paralelles des Anciens & des Modernes, qui ne convertirent personne de ses adversaires & ne servirent au contraire qu'a émouvoir davantage la bile du peuple savant. Les Poëmes de la Création du monde, de Peau d'âne, & de Griselidis, sont peu de chose. L'Academie Françoise le reçeut en 1671. & ce fut lui qui procura à cette Compagnie l'honneur de s'assembler au Louvre, après la mort du Chancelier Seguier. Perrault mourut le 17. Mai 1703. âgé de 77. ans. On le loue d'avoir été toûjours laborieux, simple dans ses mœurs, modeste dans ses disputes, fidelle ami, & essentiellement honnête homme. Il étoit frére de Claude Perrault Medecin & ensuite Architecte & Membre de l'Academie Roïale des Sciences, Auteur de la traduction Françoise de Vitruve.

Au Roi sur la Prise de Marsal.

SONNET.

Monarque le plus grand que révere la terre,
Et dont l'auguste nom se fait craindre en tous lieux,
Près de toi le pouvoir des plus ambitieux
A moins de fermeté que l'argile & le verre.

Marsal qui se vantoit de te faire la guerre,
Baissant à ton abord son front audacieux,
Dès le premier éclair qui lui frape les yeux,
Se rend & n'attend pas le coup de ton tonnerre.

Si sa fierté rebelle eût irrité ton bras,
Qu'il se fût signalé par de fameux combats!
Et qu'il m'eut été doux d'en célebrer la gloire!

Mais ma Muse déja commence à redouter,
De ne te voir jamais remporter de victoire,
Pour manquer d'ennemis qui t'osent resister.

Ce Sonnet est dans le genre hiperbolique, comme beaucoup d'autres Poësies de ce tems-là.



Aux Auteurs des Poësies qui composent les Eloges du Cardinal Mazarin.

SONNET.

Vous qu'un zele jaloux de l'honneur de la France
Fait en mille façons celebrer les hauts faits
De l'illustre heros qui nous donna la paix,
Et qui la couronna d'une auguste Alliance;

Si vous êtes flatez par la douce esperance,
Que tant de beaux écrits, tant d'ouvrages parfaits,
Malgré l'effort du tems ne periront jamais,
On ne peut vous blâmer d'une vaine arrogance.

Oui tant que le soleil réglera l'univers,
Les mortels parleront de Jule & de vos vers,
Et toûjours dans leurs cœurs en vivra la mémoire.

Mais ne presumez pas qu'un nom si respecté
Doive tenir de vous ce haut comble de gloire,
C'est vous qui lui devrez votre immortalité.

Un zele jaloux, quoi qu'on dise fort bien, *un Dieu jaloux, un homme jaloux de son honneur*, ce mot est ici un peu équivoque, car on peut l'entendre en bonne & en mauvaise part. Il est vrai que la suite determine le sens; mais il seroit mieux d'avoir évité cette expression louche.

Nous donna la paix, C'est la paix des Pirennées. Mazarin mourut peu de tems après avoir fait ce traité.

C'étoit autrefois la mode que quand il mouroit un homme illustre, on faisoit imprimer un recueil des plus beaux vers qui avoient été faits à sa louange.

Sur le tableau de Mignard qui représente la famille Roïale.

Dans ces jeunes heros dont l'auguste naissance,
Promet cent miracles divers,
Tu vois tes Rois, heureuse France,
Et peut-être y vois-tu ceux de tout l'univers.

* C'est une traduction de l'inscription de Santeuil.

Hic agnosce tuos ventura in sæcula reges,
Gallia, quondam orbis senties esse suos.

Monsieur L'Abbé Bosquillon l'a aussi traduite. voïez ci-après l'article qui le concerne au livre II.

Sur les traductions Françoises des Auteurs Grecs.

Ils devoient ces Auteurs demeurer dans leur grec,
Et se contenter du respect,
De la gent qui porte ferule,
D'un traducteur habile on a beau faire choix:
C'est les traduire en ridicule,
Que de les traduire en François.



L I N I E R E.

FRançois Pajot, de Senlis, connu sous le nom de Liniere, étoit né avec un génie merveilleux pour la Satire. Boileau que le trouva quelquefois en son chemin, en parle en beaucoup d'endroits, mais toujours d'une maniére satirique. Liniere se signala sur tout contre le fameux Chapelain. Il ne travailloit point ses ouvrages, ce n'étoient que des impromptus, la plûpart d'une grande facilité, mais toujours mordants, ou impies. Ses Vers libertins ont été conservez parmi les personnes du même goût qui se les communiquent en manuscrit. J'en

ai

ai vu un gros recueil qui estoit tombé dans les mains d'un Prince qui le paia fort cher, apparemment pour le brûler. Liniére tomba enfin dans une crapule qui l'abbrutit, & ce fut alors que Boileau le designa par *le Poëte idiot de Senlis.* Comme Boileau concilioit l'esprit de Satire avec un fonds de Christianisme, il avoit en vûe Liniere, lors que dans son Art Poëtique il dit au sujet du Vaudevile.

La liberté Françoise en ses Vers se déploie.
Toutefois n'allez point goguenard dangereux,
Faire Dieu le sujet d'un badinage affreux.
A la fin tous ces jeux que l'Atheïsme éleve,
Conduisent tristement le plaisant à la Grève.

Liniere mourut à Paris en 1704. âgé de 76. ans dans une grande pauvreté & fort décrié parmi les honnêtes gens.

Nous attendons de Chapelain,
Ce noble & fameux écrivain,
Une incomparable Pucelle.
La cabale en dit force bien;
Depuis vingt ans on parle d'elle,
Dans six mois on n'en dira rien.



Je voi d'illustres Cavaliers,
Avoir Laquais, Carosse & Pages;
Mais ils doivent leurs équipages,
Et je ne dois pas mes souliers.

Conrad, comment as tu pu faire,
Pour acquerir tant de renom?
Toi qui n'as, pauvre Secretaire,
Mis en lumiere que ton nom.

Un jeune Abbé me crut un sot,
Pour n'avoir pas dit un seul mot,
Ce fut une injustice extrême.
Dont tout autre auroit appelé.
Je le crus un grand sot lui même,
Mais ce fut quand il eut parlé.



PAVILLON.

Etienne Pavillon nàcquit à Paris l'an 1632. Il fut élevé auprès de son oncle Monsieur de Pavillon Evêque d'Alet, l'un des plus illustres Prelats de France. Il étudia ensuite la Jurisprudence & fut pourvu étant encore fort jeune de la charge d'Avocat General au Parlement de Mets, charge qu'il exerça dix ans. Le Cardinal de Mazarin l'appelia dans le

dessein

dessein de lui procurer celle d'Avocat General au Parlement de Paris; mais comme il ne lui trouva point toute la souplesse qu'il en éxigeoit, la chose en demeura là. Pavillon étant dégouté de la Province, quitta sa charge & s'établit à Paris où il fut géneralement estimé. Il étoit déja agé & gouteux lors qu'on lui proposa la charge de Gouverneur du Duc du Maine, mais il s'en excusa. Le Roi l'honora d'une pension. Il étoit de l'Academie de Inscriptions & fut receu dans l'Academie Françoise après la mort de Benserade à qui il succéda en 1691. Il mourut à Paris le 10. Janvier 1705. âgé de 75. aïant conservé jusqu'à son dernier soupir son bon sens, ses amis, & sa réputation. Ses ouvrages ont été recueillis en un volume imprimé à Amsterdam. On y voit du feu, du riant, du neuf, & de ce badinage enjoué fort éloigné du burlesque.



Madrigaux.

Iris a vingt Amans qui l'obsédent sans cesse,
Dont elle fait vingt malheureux.
Je suis le seul parmi la presse
De qui sa cruauté daigna écouter les voeux;
Mais d'une avanture si belle,
Rivaux infortunés, ne soïez point jaloux,
Puis que vous m'empêchez d'être seul avec elle,
Je suis plus à plaindre que vous.

Il n'eſt point de mal comparable,
A la cruauté des tourmens
Qu'un départ imprévu fait ſoufrir aux amans,
Qui ſe croïoient inſéparables
Ah que c'eſt un état affreux !
La mort n'en fait qu'un malhereux,
L'abſence en rend deux miſerables.

L'Hymen eſt un Dieu délicat,
Dont l'injuſtice eſt manifeſte.
Il prétend le premier mettre la main au plat;
Et quand il eſt ſou, cet ingrat
Ne veut pas ſeulement qu'on tâte de ſon reſte.

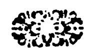
Un barbon amoureux d'une jeune perſonne,
Païe toujours fort mal les plaiſirs qu'on lui vend,
Et le jeune homme bien ſouvent,
Fait trop acheter ceux qu'il donne.

Sur la vie du Roi.

Filles de l'Acheron qui tenez dans vos mains,
La trame de tous les humains,
Sur celle de Louis n'écoutez pas l'envie.
Laiſſez lui terminer tant d'illuſtres projets,
Et ſur le ſeul beſoin qu'en ont tous ſes ſujets,
Meſurez le fil de ſa vie.
Si quelque Dieu jaloux en menaçoit le cours,
Détournez le coup ſur nos têtes,
Et n'allez pas compter ſes jours,
Par le nombre de ſes conquêtes.

Epitaphe de Cromwel Protecteur de la République de la Grande Bretagne.

Cy gît l'uſurpateur d'un pouvoir légitime,
Juſqu'à ſon dernier jour favoriſé des cieux,
Dont les vertus meritoient mieux,
Que le Trône aquis par le crime,
Par quel deſtin faut-il, par quelle étrange loi,
Qu'à tous ceux qui ſont nez pour porter la couronne,
Ce ſoit l'uſurpateur qui donne
L'exemple des vertus que doit avoir un Roi?

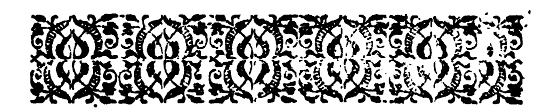


Epitaphe de Lulli.

Sur son tombeau est représentée la Mort tenant un flambeau renversé & de l'autre main soutenant un Rideau au dessus du Buste de Lulli.

O Mort! qui cachez tout dans vos demeures sombres,
Vous à qui les plus grands Héros,
Sous prétexte d'un plein repos,
Se trouvent obscurcis dans d'éternelles ombres;
Pourquoi par un faste nouveau,
Nous rapeller la scandaleuse histoire,
D'un libertin indigne de mémoire,
Peut-être même indigne du tombeau?
S'est-il jamais rien vû d'un si mauvais exemple?
L'opprobre des mortels triomphe dans un temple,
Où l'on rend à genoux ses vœux au Roi des Cieux.
Ah! cachez pour jamais ce spectacle odieux,
Laissez tomber, sans plus attendre,
Sur ce Buste honteux votre fatal Rideau,
Et ne montrez que le Flambeau
Qui devroit avoir mis l'original en cendre.

BOI-



BOILEAU DESPRE'AUX.

NIcolas Boileau, sieur Des Préaux naquit à Paris le 1. Novembre 1636. après avoir été receu Avocat fort jeune, il voulut s'apliquer à la Theologie. La Scolastique ne le satisfit pas plus que la chicane, ainsi il quita la Barreau pour la Sorbonne, & la Sorbonne pour le Parnasse. Son mérite lui fit bien tôt des amis illustres & ses satires lui attirérent la haine d'une infinité de Rimeurs qu'il décredita. Ses œuvres sont trop connues pour en parler ici plus au long, nous dirons non seulement qu'en 1678. le Roi lui donna le titre d'Historiographe avec une pension & une gratification considerable. En 1684. il fut receu à l'Academie Françoise contre les Statuts qui l'en excluoient pour avoir satirisé quelques uns de ses membres; il fut ensuite receu dans celle des Inscription. Il a touché quelque chose de sa Vie dans l'Epitre à ses Vers. Cet excellent homme mourut le 13. Mars 1711. dans sa 75 année. Il signala en mourant sa générosité pour ses domestiques & sa charité pour les pauvres à qui il laissa cinquante mille livres d'Aumônes. Il étoit Frere du celebre Jaques Boileau, chanoine de la Sainte Chapelle, l'un des Ornements de la Sorbonne, qui, quoique son ainé, lui a survêcu de quelques années; & de Giles Boileau de l'Academie Françoise, dont nous avons entre autres ouvrages une belle tra-

traduction du IV. Livre de l'Eneide en Vers François. Il mourut jeune & s'il eût pu la continuer, il auroit épargné bien de la peine à Segrais.

Je l'assistai dans l'indigence;
Il ne me rendit jamais rien.
Mais quoi qu'il me dût tout son bien,
Sans peine il souffroit ma presence
Oh la rare reconnoissance!

Racine, plains ma destinée.
C'est demain la triste journée,
Où le Prophète Demarets,
Armé de cette même foudre
Qui mit le Port Royal en poudre,
Va me percer de mille traits.
C'en est fait; mon heure est venue.
Non que ma muse soutenue,
De tes judicieux avis;
N'ait assez de quoi le confondre,
Mais, cher ami, pour lui repondre,
Helas! il faut livre Clovis.

Des Préaux se trouve malheureux d'être obligé de lire quelque chose du Clovis. Voïez ce que nous en avons dit ci-devant page 164.

Venez Pradon & Bonnecorse,
Grands Ecrivains de même force,
De vos Vers recevoir le prix.
Venez prendre dans mes écrits
La place que vos noms demandent,
Liniére & Perrin vous attendent.

C'étoient quatre mauvais Poëtes de ce tems là. Liniére eut pu se tirer de ce rang, s'il eut mieux choisi ses matieres, & travaillé davantage ce qu'il écrivoit.



Oui j'ai dit dans mes Vers qu'un celébre assassin,
Laissant de Galien la science infertile,
D'ignorant Médecin devint Maçon habile:
Mais de parler de vous je n'eus jamais dessein,
Lubin, ma muse est trop correcte.
Vous êtes, je l'avoue, ignorant Medecin;
Mais non pas habile Architecte.

Cette Epigramme a du rapport au second Chant de l'Art Poëtique, où l'Auteur avoit raillé Perrault le medecin qui s'étoit addonné à l'Architecture dans laquelle, il avoit fait quelques progrès assez éclatans. Le Perrault dont il s'agit ici est le traducteur de Vitruve, & Frere du Poëte.

Epitaphe de la Mere de l'Auteur.

Epouse d'un mari doux, simple, officieux,
Par la même douceur je sçus plaire à ses yeux;
Nous ne sceûmes jamais ni railler ni médire.
Passant, ne t'enquiers point si de cette bonté
Tous mes enfans * ont herité;
Li seulement ces Vers, & garde toi d'écrire.

* L'esprit Satirique étoit effectivement répandu sur les enfans de cette Dame. Giles Boileau pensa desespérer l'Abbé Menage par la satire ingenieuse qu'il fit de l'Eglogue intitulée *Christine* que Ménage regardoit comme son chef-d'œuvre. Le Docteur de Sorbonne n'a presque rien écrit que pour relever les fautes d'un grand nombre de Théologiens. Il seroit inutile de parler ici de Monf. Des Preaux.

Vers pour mettre au bas du Portrait de son Pere.

Ce Gréfier doux & pacifique,
De ses enfans au sang critique,
N'eut point le talent redouté;
Mais sa parfaite probité
Reste de l'Or du siecle antique,
Sa conduite dans le palais
Par tout pour exemple citée,
Mieux que leur plume si vantée,
Fit la satire des * Rolets.

* Re-

* Rolet étoit un fripon dont il est parlé dans la premiére Satire.



A Perrault sur les Paralelles.

Pour quelque vain discours sottement avancé
Contre Homere, Platon, Ciceron, ou Virgile,
Caligula par tout fut traité d'insensé,
Neron de furieux, Hadrien d'imbecile.
Vous donc qui dans la même erreur,
Avec plus d'ignorance, & non moins de fureur,
Attaquez ces Héros de la Grece & de Rome;
Perrault, fussiez vous Empereur,
Comment voulez-vous qu'on vous nomme?



Au même.

D'où vient que Ciceron, Platon, Virgile, Homere,
Et tous ces grands Auteurs que l'univers revére
Traduits dans vos écrits nous paroissent si sots,
Perrault, c'est qu'en prêtant à ces écrits sublimes,
Vos façons de parler, vos bassesses, vos rimes,
Vous les faites tous des Perraults.

Au

Au même.

Ton Frere, dis-tu, l'assassin
M'a guéri d'une maladie,
La preuve qu'il ne fut jamais mon médecin,
C'est que je suis encore en vie.

Un torrent dans les Prairies,
Roule à flots precipités,
Malherbe dans ses furies,
Marche à pas trop concertés,
J'aime mieux nouvel Icare,
Dans mes vers suivant Pindare,
Tomber du Ciel le plus haut,
Que loué de Fontenelle
Raser, craintive hirondelle,
La terre comme Perrault.

* Cette Epigramme fut faite par represailles de ce que Monsieur de Fontenelle en avoit fait une où il blâmoit l'Ode Pindarique & la Satire des femmes. Elle est rapportée à l'article de Fontenelle.



Clio vint l'autre jour se plaindre au Dieu des Vers,
Qu'en certain lieu de l'Univers.
On traitoit d'auteurs froids, de Poëtes steriles,
Les Homeres & les Virgiles,
Cela ne sauroit être, on s'est moqué de vous,
Reprit Apollon en couroux.
Ou peut-on avoir dit une telle infamie?
Est ce chez les Hurons, chez les Topinamboux?
C'est à Paris. C'est donc à l'Hopital des foux?
Non, c'est au Louvre en pleine Academie.

Ces Vers furent faits à l'ocasion du Poëme intitulé LE SIECLE qui fut comme le signal de la guerre entre les auteurs sur la préference des anciens & des modernes. On soupçonna Mr. Des Préaux d'avoir voulu élever les Anciens au dessus de tous les Modernes, par la raison qu'aiant été déclaré superieur aux anciens, il s'assuroit par là un triomphe universel. Boileau, la Fontaine, Racine & plusieurs illustres de ce tems là combatoient pour les anciens. Perrault, Fontenelle & quelques autres disputoient en faveur des modernes. Cette guerre se fit avec beaucoup d'acharnement de part & d'autre. Mais les deux chefs se reconciliérent de bonne foi en demeurant néanmoins dans leur opinion. Cette réconciliation fournit à Mr. Des Préaux l'Epigramme suivante.



Tout le trouble Poëtique,
A Paris s'en va cesser,
Perrault l'anti-Pindarique
Et Des Préaux l'Homerique,

Consentent de s'embrasser.
Quelque aigreur que les anime,
Quand, malgré l'emportement,
Comme eux l'un l'autre on s'estime;
L'accord se fait aisément.
Mon embaras est comment,
On pourra finir la guerre
De Pradon & du parterre.

Pradon étoit, je croi, de Rouen; il avoit de l'esprit; mais sa versification étoit dure. On a de lui un volume de Piéces de Théatre, dont deux ont eu quelque succès, à savoir celle de REGULUS, & celle de Pirame & Thisbé, qui à les aprécier à leur juste valeur ne valent guére la peine d'être lués. Ce qui irritoit le plus Des Preaux contre ce Poëte c'est qu'il avoit voulu disputer le pas à Racine intime ami de Dés Preaux.

Contre Cotin.

Envain par mille & mille outrages
Mes ennemis dans leurs ouvrages,
Ont cru me rendre affreux aux yeux de l'univers.
Cotin, pour décrier mon stile,
A pris un chemin plus facile;
C'est de m'atribuer ses vers.

Contre le même.

A quoi tant d'éforts, de larmes & de cris,
Cotin, pour faire ôter ton nom de mes ouvrages?
Si tu veux du public éviter les outrages,
Fais éfacer ton nom de tes propres écrits.

Contre l'Abbé de ſaint Pavin.

Alidor aſſis dans ſa chaiſe,
Médiſant du ciel à ſon aiſe,
Peut bien médire auſſi de moi;
Je ris de ſes diſcours frivoles,
On ſait aſſez que ſes paroles,
Ne ſont pas articles de foi.

Voiez ci-deſſus page 144.



Dans le Palais hier Billain,
Vouloit gager contre Ménage,
Qu'il étoit faux que ſaint Sorlin
Contre Arnaud eût fait un ouvrage.
Il en a fait, j'en ſais le tems,
Dit un des plus fameux libraires.
Attendez.... C'eſt depuis vingt ans.
On en tira cent exemplaires.

C'eſt beaucoup, dis-je en m'approchant;
La piéce n'eſt pas ſi publique.
Il faut compter, dit le marchand,
Tout eſt encor dans ma boutique.



L'ABBÉ REGNIER DESMARAIS.

FRançois Seraphin Regnier Deſmarais, Abbé de ſaint Laon de Touars, Prieur de Grandmont près de Chinon, s'eſt diſtingué entre les écrivains François par la douceur & la pureté de ſon ſtile. Il écrivoit très naturellement en vers & en proſe. Il ſuivit le Duc de Créqui à Rome en qualité de Secretaire, & nous a donné une fidelle relation du démêlé qui ſurvint alors entre la Cour de Rome & celle de France pour l'inſulte faite à ce Duc. Il l'accompagna auſſi au voïage de Munich dans le tems du mariage du Dauphin. Rien n'eſt plus agréable que la deſcription qu'il fit de ce voiage à Monſieur Deſmarets qui a été depuis Controleur géneral des finances & auprès duquel cet Abbé avoit beaucoup d'accès. En 1670. il fut receu à l'Academie Françoiſe à la place du célebre Marin Cureau la Chambre, & l'Academie de la Cruſca à Florence charmée de la beauté de ſes Poëſies Italiennes le mit au nombre de ſes Academiciens. En 1683. la place de Secretaire de l'Academie Françoiſe étant de-

devenue vacante par la mort de Mezerai, cette Compagnie ne trouva personne plus propre à la remplir que l'Abbé Regnier, & comme elle est à vie, il l'exerca jusqu'à sa mort qui arriva le 6. Septembre 1713. âgé de 82. ans, comme il paroît par ces Vers qu'il presenta au Roi en 1711. & qui n'ont été imprimez nullepart que je sache.

Né dans le tems qui court sans cesse
Avec même rapidité,
J'ai quatre-vingt fois vû l'été.
J'ai devant moi l'éternité,
Et derriere moi je la laisse.
Ce qui d'elle a toujours été
N'est rien pour tout tant que nous sommes.
Ce qui n'en doit jamais finir
Me doit toujours appartenir;
Et c'est là de quoi tous les hommes,
Doivent toujours s'entretenir.

D'une saine vieillesse fier,
Dans ma quatre-vingtiéme année
(Grace à peu de mortels donnée)
Je suis arrivé tout entier.
Que je l'achéve ou non, qu'importe?
Mais profitons de telle sorte
Du peu qui me reste à durer;
Qu'au bout de ma longue carriere,
Je puisse à mon heure derniere,
Ne rien craindre & tout esperer.

Ses Principaux ouvrages font outre celui dont j'ai parlé une belle traduction du livre de Rodrigues de la Perfection Chretienne; une Grammaire Françoise que l'Academie Françoise a adoptée; Environ une douzaine de Harangues qu'il a prononcées à la tête de cette Compagnie; Un Volume où l'on trouve ses Poësies Espagnoles, Latines & Italiennes, parmi ces dernieres il y a une charmante traduction d'Anacreon en Vers Italiens; & un Volume de Poësies Françoises.

SONNET.

Imité de Lope de Vegue.

Doris, qui sait qu'aux vers quelquefois je me plais
Me demande un Sonnet; & je m'en desespere:
Quatorze vers, grand Dieu! le moien de les faire:
En voilà cependant dé-ja quatre de faits.

Je ne pouvois d'abord trouver de rime; mais,
En faisant on apprend à se tirer d'affaire:
Poursuivons, les quatrains ne m'étonneront guere
Si du premier Tercet je puis faire les frais.

Je commence au hazard; & si je ne m'abuse,
Je n'ai pas commencé sans l'aveu de la Muse,
Puisqu'en si peu de temps je m'en tire si net.

J'entame le second; & ma joie est extrême;
Car des vers commandez j'achève le treiziéme;
Comptez s'il sont quatorze; & voila le Sonnet.

Sur

Sur ce que le Roi ne voulut point de harangues après la Prise de Mons, en 1691.

RONDEAU.

Il est heureux Louis dans tout le cours
De ses exploits, & le sera toujours;
Car le grand sens joint à l'experience,
Et la valeur unie à la puissance,
De la fortune assurent le concours.

De Mons, de Nice il attaque les tours;
Les Alliez alors se trouvent courts;
Tout se soumet en presence, en absence,
Il est heureux.

L'Academie, & la Ville, & les Cours,
Lui preparoient de grands & beaux discours:
Contre l'ennui d'une longue audience,
Rien n'eût servi, ni valeur ni prudence:
Sa modestie est venue au secours;
Il est heureux.



AUTRE.

D'accord que la jeune Isabelle
Ait quelque fierté naturelle;
Et qu'avec beaucoup d'agrément
Elle ait du sens, du jugement,
Au dessus de la bagatelle.

Mais qu'elle soit si fort cruelle;
Qu'on ne puisse obtenir rien d'elle,
Je n'en suis pas également
D'accord.

J'en puis dire quelque nouvelle;
Et je sai fort bien qu'elle est telle,
Que pour peu qu'un habile Amant
La presse vigoureusement,
Il fait bien tost tomber la belle
D'accord.



AUTRE.

Pour votre Amour, dont les membres sont nus,
Je vous envoie en échange un Bacchus
En luminé comme vitre de l'Eglise.
Il est couvert contre le vent de bise;
Et ce n'est point un present de bibus.

Mem.

Membres il a potelez & dodus;
Tels ne sont ceux qu'au cœur avez ferus,
Et que l'on voit souffrir mortelle crise
Pour votre amour.

Pour joindre un plat du métier de Phebus
Au Dieu qui fait faire des pas tortus,
J'ai travaillé jusqu'au jour sans remise;
Mais j'ai de vous l'ame si fort éprise,
Que je voudrois faire encor cent fois plus
Pour votre amour.



Après tout ce qu'ont dit les gens,
Je crois qu'il feroit du bon sens
De mettre Cloris en menage;
Cloris n'est-elle pas en âge,
Pour quoi differer plus long-temps?

Ses regrets ne feroient pas grands,
Y d'eût-elle perdre ses gans;
Mais les perd-on en mariage
Après tout?

Quand on tarde à jetter des bancs
Pour une fille de vingt-ans;
Il n'en est guere de si sage
Qui ne mettre son cœur en gage;
Et puis l'espoux vient sur les rangs
Après tout.



Je ne ſaurois dans mes diſcours
Trouver jamais d'aſſez beaux tours,
Pour bien louer la politeſſe,
L'agrément, l'eſprit, la ſageſſe,
Dont on voit en vous le concours.

Le ſujet m'invite & j'y cours :
Mais l'art & les moïens ſont courts;
Comment donc tenir ma promeſſe?
Je ne ſaurois.

Envain pour mon dernier recours,
J'avois compté ſur le ſecours
Des doctes Filles du Permeſſe,
Soit jalouſie, ou ſoit foibleſſe,
Chacune me dit tous les jours:
Je ne ſaurois.



Madrigaux & Epigrammes.

J'aimois de votre teint l'éclatante fraiſcheur;
J'aimois de vos beaux yeux la douceur engageante;
Et je vous trouvois ſi charmante,
Que pour vous diſputer mon cœur,
Ma raiſon étoit impuiſſante.

Mais

Mais il court par le monde un mechant bruit de
vous,
Que si tôt qu'un Amant vous parle de sa peine,
Vous l'allez dire à votre Espoux:
Etes-vous indiscrete ou vaine?
Je ne saurois le demêler:
Mais, Doris, vous aurez beau plaire,
Si vous n'apprenez à vous taire,
Vous n'aurez plus guére à parler.



Lors que j'exprime à Lisimene
Le pouvoir de ses yeux, & les maux que je sens,
Ses soupirs échappez, ses regards languissants,
Me disent que son cœur est sensible à ma peine.
Alors d'un doux espoir j'ose enfin me flater;
Et mon cœur se laisse emporter
A de nouveaux desirs qu'il ne peut plus contrain-
dre:
Mais envain de mes maux je la voi s'affliger;
Elle m'aime assez pour me plaindre,
Et trop peu pour me soulager.



Depuis que mes tourments ne vous font plus cachez,
Vous m'avez dit cent fois que mon amour vous touche;
Et cent fois vos beaux yeux ſur les miens attachez
M'en ont plus dit que votre bouche.
A languir cependant je me voi condamné,
Sans que vous ſoulagiez ma peine:
Vous ne m'aimez point, Liſimene,
Vous n'aimez que l'amour que vous m'avez donné.



Perſonne mieux que vous n'eut jamais l'avantage
De pouvoir faire naitre une tendre amitié;
Iris, vous êtes belle & ſage;
Un honnête homme à moins s'engage;
Ce n'eſt que trop de la moitié.



Vos beaux yeux, belle Iris, peuvent tout enflamer,
Et de quelque rigueur qu'on vous puisse blamer;
La seule mort a droit d'eteindre
Les feux qu'ils savent allumer.
On a, quand on vous sert, cent sujets de se plaindre,
Et pas une raison de ne vous pas aimer.

Tant que je vous ai veuë insensible & cruelle,
J'ai peu trouver en vous dequoi vous adorer:
J'ai plus fait, j'ai beni ma blessure mortelle;
Et j'ai pû, tout près d'expirer,
Vous trouver seule aimable & belle:
Mais lors qu'après m'avoir aimé,
Après m'avoir promis une amour éternelle,
Vous me devenez infidelle,
Je ne vous voi plus rien de ce qui m'a charmé.

Vous qu'une ardeur tendre & fincere
Attache après d'une Bergere,
Gardez vous de lui laiffer voir,
Tout ce que le trait qui vous bleffe
Lui donne fur vous de pouvoir.
Leur faire voir trop de tendreffe
Leur apprend à n'en plus avoir.

Aimable, vive, jeune, & belle,
Amarillis apprend chez elle
A fouffrir fans en dire rien:
Qu'avec un efprit fi docile
Amarillis apprendroit bien
Une leçon moins difficile!
Et l'heureux Maître que le fien!

L'aimable Amarillis, juftement en courroux,
Des mauvais traitements de fon indigne efpoux.
Difoit un jour au Ciel, témoin de fa fouffrance:
O Ciel, dont j'adore la loi,
Pourquoi faut-il que ma vengeance
Ne fe puiffe faire fans moi!
Dans le trouble où je fens mon ame,

O Ciel, j'implore ton secours;
Ma vertu se soutient toûjours
Mais on m'outrage; & je suis femme.

Flore, jeune, bien faite & belle,
Pleine d'esprit, pleine d'attraits,
N'a qu'un deffaut, c'est que jamais
Elle n'est satisfaite d'elle :
Mais l'aimable & rare deffaut,
Que celui de la jeune Flore,
De ne connoître pas encore
Ce qu'elle est, & ce qu'elle vaut.

Les maris sont d'étranges gens;
Ils ne sont bien que par caprice.
Une femme est sujette à divers accident:
Dès que d'un peu de fievre on lui voit quelque indice,
Ils ne manquent pas de courir
Au Médecin pour la guérir:
A-t elle des vapeurs, a-t-elle la jaunisse;
Ils la laissent plûtôt mourir,
Que de souffrir qu'on la guerisse.

J'étois

J'étois déja dans l'Autonne de l'âge;
Et vers l'Hiver avançant chaque jour,
Je devenois plûtôt triste que sage;
La jeune Iris m'a donné de l'amour;
Le beau Printemps est pour moi de retour.

Iris chez moi doit aujourd'hui loger;
Volez, volez, d'un vol promt & leger,
Temps qui devez préceder sa venuë,
Et vous, ô temps bienheureux, où je doi
La recevoir & joüir de sa veuë,
Ne finissez, s'il se peut, qu'avec moi.

Auprès d'Iris j'ai passé quinze jours;
Quinze moment seroient ailleurs moins courts
Que tout le temps de ces quinze journées.
Dans quatre jours j'espere la revoir;
Ces quatre jours vont durer quatre années
Que je voudrois déja ne plus avoir.
La voir toûjours fait toute mon envie,
Loin de ses yeux rien n'a pour moi d'appas:
Soient retranchez à jamais de ma vie
Les tristes jours, où je ne la vois pas.

Je ne perdrai jamais le ſouvenir du jour
Où, pour revoir Iris, je haſtois mon retour.
J'arrive; à ma rencontre un heureux ſort l'envoie:
Quelle la vis-je, ô Ciel, lors que j'en approchai!
Que je vis dans ſes yeux de tendreſſe & de joie:
Que j'en eus, & que j'en cachai!

Beaux lieux où le ſage Timante,
Dégageant ſon eſprit de ſon corps abbatu,
Voit au deſſous de lui le mal qui le tourmente;
Et malgré ſes douleurs jouït de ſa vertu:
Ah! que la douceur étoit pure
Que pendant quelques jours vous m'avez fait goûter!
Mais qu'on la païe avec uſure,
Au moment qu'il vous faut quitter!



Amour, Iris mépriſe votre loi
Mais laiſſe-la telle qu'elle eſt, pour cauſe:
Si par hazard elle aimoit quelque choſe,
* J'aurois grand' peur que ce ne fut pas moi.

* Voïez page 11.

J'ai-



J'aimois depuis long-temps Iſmene;
Je haïſſois Zoïle au ſuprême degré:
Le Jubilé venu l'on veut bon gré malgré
Que j'étouffe en mon cœur & l'amour & la haine.
Il ne faut rien faire à demi;
Puis que je l'ai promis, je tiendrai ma promeſſe:
Mais qu'on quitte aiſement une ancienne Maîtreſſe!
Qu'on embraſſe avec peine un ancien ennemi!

Vous me dites que tous vos vœux
Sont de ſoulager mon martire,
Et de pouvoir me rendre heureux:
Mais qu'il faut, avant tout, au Curé l'aller dire.
Doris, je ne prends point plaiſir
A parler d'une affaire avant qu'elle ſoit faite.
Quand vous aurez rendu mon amour ſatisfaite,
Nous lui parlerons à loiſir.



Toute charmante & toute aimable,
Pour la figure & pour l'humeur,
Sylvie a de plus dans le cœur
Un fonds de tendreſſe admirable.

C'eſt un Threſor ineſtimable ;
Il n'eſt nul cœur comme le ſien :
Qu'en fait elle ? C'eſt-là le Diable ;
Elle n'en fait à peu près rien.



Doris, je ſuis ſur mon depart :
Mais ce qui flate un peu ma peine,
C'eſt que je n'irai nulle part,
Qu'avec moi je ne vous y mene.
Faites de même à mon égard,
Avec vous menez moi ſans ceſſe,
Sans moi ne faites pas un pas ;
Menez moi ſur tout à Confeſſe,
Mais au moins ne m'y laiſſez pas



Amarillis, qu'on ne peut trop loüer ;
Qui fait des vers que le Paſteur d'Admette
Pourroit ſans peine & ſans honte avouer,
Me propoſa l'autre jour de joüer
Un Madrigal, en cent points de Comete,
Elle gagna : mais en gagnant ainſi,
Elle perdit, & le public auſſi.

J'avois besoin pour quelque occasion,
De trois témoins, & d'une Caution:
J'eus les temoins, j'en eusse eu plus de mille;
Chacun pour moi vouloit lever la main.
La caution ne fut pas si facile.
Je cherche encore, & je la cherche envain.

Marthe en travail d'enfant promettoit à la Vierge,
A tous les Saints de Paradis,
De n'aprocher jamais de ces hommes maudits;
Michelle cependant lui tenoit un saint Cierge
D'une grande vertu pour les accouchements.
Elle accouche, & si-tôt qu'elle eut repris ses sens,
He mon Dieu, ma pauvre Michelle,
Dit-elle d'une foible voix,
Eteignez la sainte chandelle;
Ce sera pour une autre fois.

Paul, dans Paris chez ſon Maître logé,
D'aller à Rheims voir ſa femme eut congé:
A ſon depart deux de ſes Camarades,
Nos Compliments, Paul, à votre moitié,
Lui dirent ils; & pour notre amitié,
En arrivant, la nuit deux embraſſades.
Ainſi fut dit, ainſi Paul le promet:
Et ſans tarder en chemin il ſe met.
Dès qu'il arrive, à ſa femme il raconte
Les compliments de ſes deux bons amis,
Et la nuit même, en homme de bon compte,
Il ſatisfait à ce qu'il a promis;
Puis ſe rendort; elle mal endormie,
Mon Cœur, dit-elle au bout de quelque temps,
N'avez vous point pour amis d'autres gens
Chez votre Maître? Oüi ſans doute, mamie,
Tout ſommeillant lui reſpond ſon Eſpoux,
Mais je n'ai d'eux nul compliment pour vous.

En vain du Grand Loüis le bras victorieux
Preſſoit la conquête de Lille;
Un ordre immuable des Cieux.
Rendoit ſon effort inutile.
Paul étoit le fatal Achille,

A qui ſeul étoit reſervé
De mettre à fin cette entrepriſe:
A peine fut il arrivé,
Qu'auſſi tôt la ville fut priſe,

* Cette Epigramme raille fort plaiſamment un officier qui n'arriva à l'armée emploïée au ſiége de Lille, que le jour même qu'elle capitula.

Admirateur, non des anciens,
Ni des Auteurs des derniers âges,
Mais ſeulement de ſes ouvrages,
Timon parle fort mal des miens.
C'eſt un ingrat; Quand il m'offence
Il reconnoit mal le ſilence
Que j'ai ſeu garder ſur les ſiens.



Epitaphe.

Cy gît une chatte jolie;
Sa Maîtreſſe, qui n'aimoit rien,
L'aima juſques à la folie:
Pourquoi le dire, on le voit bien.

Autre.

Ici gît à la pluye, au vent,
Par une avanture funeste,
La vieille Mule du Couvent:
Dieu garde la jeune qui reste.

Fin du Premier Volume.



